HISTOIRE

DE

LA VIE ET DES VOYAGES

DE

CHRISTOPHE COLOMB,

PAR WASHINGTON IRVING,

Auteur de l'*Histoire des Compagnons de Colomb*,

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR C. A. DEFAUCONPRET FILS.

Venient annis
Secula seris, quibus oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Typhisque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.

SENECA, *Medea*.

Deuxième Édition, revue et corrigée.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE SAINT-GERMAIN DES PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXVI.

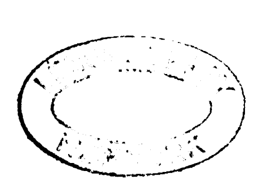


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

LIVRE DOUZIÈME.

LIVRE TREIZIÈME.

LIVRE QUATORZIÈME.

LIVRE QUINZIÈME.

LIVRE SEIZIÈME.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES VOYAGES

DE

CHRISTOPHE COLOMB.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Désordres dans l'île d'Hispaniola. — Conduite des rebelles à Xaragua (30 août 1498).

Colomb arriva à Saint-Domingue fatigué d'un voyage long et pénible, et accablé de souffrances; l'esprit et le corps avaient également besoin de tranquillité; mais du moment où il sortit pour la première fois de la vie privée, il ne devait jamais goûter les douceurs du repos. L'île d'Hispaniola,

sur laquelle il fondait tant de brillantes espérances, était destinée à devenir pour lui un sujet continuel de trouble et d'inquiétude, à entraver ses entreprises et à répandre de l'amertume sur la fin de sa carrière. Cette île, si riche et si belle, avait été livrée à la misère et à la détresse par les passions perverses de quelques misérables. Les guerres avec les naturels, les séditions parmi les colons avaient interrompu le travail des mines et tari toutes les sources de richesses. Les horreurs de la famine avaient succédé aux horreurs de la guerre; la culture des terres avait été généralement négligée; plusieurs provinces avaient beaucoup souffert pendant les troubles; une grande partie des Indiens s'étaient enfuis sur les montagnes, et ceux qui restaient n'avaient plus le courage de travailler, en voyant que le produit de leurs sueurs pouvait leur être enlevé par de barbares étrangers.

Il est vrai que la paix et la tranquillité régnaient de nouveau dans la Vega; mais c'était la morne tranquillité d'un désert. Cette belle région, que quatre ans auparavant les Espagnols avaient trouvée si peuplée, si heureuse, qui paraissait renfermer dans son sein fertile tous les trésors de la nature, et d'où semblaient bannis tous les soins et tous les soucis du monde, n'offrait plus qu'une vaste scène de misère et de souffrance. La plupart de ces bourgades indiennes où les Espagnols avaient été retenus par une touchante hospitalité, où ils s'étaient vus presque adorés comme des divinités

bienfaisantes, étaient alors tristes et abandonnées. Une partie de leurs habitans dispersés erraient au milieu des rochers et des cavernes; d'autres étaient réduits en esclavage; beaucoup étaient morts de faim; beaucoup avaient péri par l'épée. Il semble presque incroyable qu'un si petit nombre d'Européens, contenus encore par des gouverneurs bien intentionnés, aient pu dans un si court espace de temps produire tant de désastres. C'est que les principes du mal ont une funeste activité, et que tandis que l'homme le meilleur ne peut souvent, avec les plus grands efforts, faire qu'un peu de bien, il semble que l'être le plus vil ait le pouvoir de causer des maux incalculables.

Si les passions perverses des hommes blancs avaient eu des effets si funestes pour ce peuple innocent, par un châtiment mérité elles n'avaient pas eu pour eux-mêmes des conséquences moins désastreuses. Nulle part on n'en voyait d'exemple plus frappant que parmi les habitans d'Isabelle, les plus paresseux, les plus turbulens et les plus dissolus de l'île. Les travaux publics étaient suspendus; les champs et les jardins qu'ils avaient commencé à cultiver restaient en friche; à force d'extorsions et de cruautés ils avaient chassé les naturels des environs, et le pays autour d'eux n'était plus qu'une vaste solitude. Trop lâches pour travailler, et dépourvus de toutes ressources pour occuper leur indolence, ils se querellaient entre eux, se révoltaient contre leurs chefs, et ne cessaient de se

disputer que pour tomber dans le découragement. Beaucoup de soldats casernés dans l'île avaient souffert considérablement, pendant les derniers troubles, d'avoir été renfermés dans des villages indiens où ils ne pouvaient point faire d'exercice, et où ils étaient obligés de se nourrir d'alimens auxquels ils ne pouvaient s'accoutumer. Ceux qui avaient été employés à un service actif avaient été épuisés par les marches forcées et les fatigues de toute espèce. Les uns avaient été enlevés par la maladie; d'autres sentaient que leur constitution affaiblie ne résisterait pas long-temps. Il régnait un désir général de quitter l'île et d'échapper aux fléaux qu'ils avaient créés eux-mêmes; et pourtant c'était là ce pays fertile, cette terre de prédilection vers laquelle les poètes et les philosophes tournaient leurs regards avec tant de complaisance, et qui semblait réaliser les tableaux de l'âge d'or! Tant il est vrai que le plus beau paradis que l'imagination puisse concevoir, serait changé en enfer par les passions des méchans!

Une des premières mesures de Colomb, à son arrivée, fut de publier une proclamation par laquelle il approuvait toutes les mesures de l'Adelantado, et censurait Roldan et ses associés. Cet homme turbulent avait pris possession de Xaragua, où les naturels lui avaient fait le meilleur accueil. Il avait permis à ses partisans de s'y livrer à leur goût pour l'oisiveté et pour la débauche, et les habitans étaient devenus les victimes de leurs vices et de leurs pas-

sions. Un incident qui arriva avant qu'ils eussent connaissance de l'arrivée de Colomb les rendit plus redoutables encore, en leur fournissant de nouvelles ressources. Un jour qu'ils se promenaient sur la côte, ils aperçurent dans l'éloignement trois caravelles dont la vue, dans cette partie déserte de l'Océan, les remplit de surprise et d'alarme. Les bâtimens approchèrent de la côte et jetèrent l'ancre. Les rebelles, dans le premier moment, craignirent qu'ils ne fussent envoyés à leur poursuite. Mais Roldan, qui avait autant de pénétration que d'audace, présuma que c'étaient des vaisseaux qui s'étaient écartés de leur course et qui avaient été entraînés à l'ouest par les courans, et que par conséquent ils devaient ignorer ce qui s'était passé récemment dans l'île. Après avoir recommandé à ses compagnons le plus grand secret, il se rendit à bord, et feignit d'avoir été placé dans ces parages pour maintenir les naturels dans l'obéissance et pour percevoir les tributs. Ses conjectures sur les bâtimens étaient exactes. C'étaient en effet les trois caravelles que Colomb avait détachées de son escadre aux îles Canaries pour apporter des approvisionnemens à la colonie. Les capitaines ignorant la force des courans qui règnent dans la mer des Caraïbes, avaient été entraînés beaucoup plus à l'ouest qu'ils ne l'avaient calculé, et ils avaient fini par se trouver portés sur la côte de Xaragua.

Roldan et ses compagnons gardèrent parfaite-

ment leur secret pendant trois jours. Le regardant comme un personnage important qui méritait toute confiance, les capitaines n'hésitèrent pas à lui accorder tout ce qu'il demanda, et il se procura ainsi des épées, des lances, des arbalètes, et toutes sortes de munitions. Pendant ce temps ses associés, dispersés sur les trois vaisseaux, travaillaient sous main les équipages, et cherchaient secrètement à faire des recrues, leur représentant la vie dure et pénible que les colons menaient à Saint-Domingue, tandis qu'à Xaragua ils passaient leur temps au milieu des plaisirs. On avait adopté la proposition imprudente de l'amiral, de substituer à la peine de mort la déportation aux colonies, et la plupart de ces équipages avaient été formés de cette manière. C'étaient des vagabonds, le rebut des villes espagnoles, ou bien des malfaiteurs tirés des prisons; c'étaient par conséquent les gens les plus propres à se laisser influencer par de pareilles représentations; et ils promirent de saisir la première occasion pour déserter et aller joindre les rebelles.

Ce ne fut que le troisième jour qu'Alonzo Sanchez de Carvajal, le plus clairvoyant des trois capitaines, découvrit le véritable caractère des hôtes dangereux qu'il avait admis si librement à bord de ses vaisseaux. Il était trop tard alors; le mal était fait. Ses camarades et lui eurent plusieurs conférences animées avec Roldan pour l'engager à rentrer dans le devoir et à cesser de se mettre en op-

position avec l'autorité légitime. La certitude que Colomb était en route et qu'il allait bientôt reparaître avec de nouvelles forces et un surcroît de puissance, avait fait une impression profonde sur son esprit. Il avait, comme on l'a déjà vu, préparé ses amis de Saint-Domingue à plaider sa cause auprès de l'amiral, en l'assurant qu'il n'avait voulu s'opposer qu'à l'injustice et à l'oppression de l'Adelantado, mais qu'il était prêt à se soumettre à Colomb à son arrivée. Carvajal s'aperçut que la résolution de Roldan et de plusieurs de ses principaux confédérés était ébranlée, et il se flatta que s'il restait quelque temps au milieu des rebelles, il pourrait réussir à les ramener dans le devoir. Les vents étant contraires, les vaisseaux ne pouvaient remonter les courans jusqu'à Saint-Domingue. Il fut donc convenu entre les trois capitaines qu'un certain nombre des gens des équipages, ceux qui, sachant quelque métier, pouvaient être les plus utiles à la colonie, s'y rendraient immédiatement par terre. Ils devaient être conduits par Juan Antonio Colombo, capitaine de l'une des caravelles, parent de l'amiral et entièrement dévoué à ses intérêts. Arana devait partir avec les vaisseaux dès que le vent le permettrait, et Carvajal s'offrit pour rester à terre et chercher à ramener les rebelles.

Le lendemain matin, Juan Antonio Colombo débarqua avec quarante hommes armés d'arbalètes, d'épées et de lances; mais il fut étonné de se voir

tout à coup abandonné de toute sa troupe, à l'exception de huit hommes. Les déserteurs passèrent en triomphe aux rebelles, qui reçurent avec de grandes démonstrations de joie ce renfort important. Ce fut en vain que Juan Antonio employa tour à tour les remontrances et les menaces pour les faire rentrer dans le devoir. C'étaient pour la plupart des criminels endurcis, accoutumés à détester l'ordre et à braver la loi. Ce fut sans plus de succès qu'il s'adressa à Roldan, et qu'il lui rappela ses protestations de dévouement au gouvernement. Celui-ci répondit qu'il n'avait aucun moyen de forcer les autres à l'obéissance; que son établissement était un simple *Monastère d'Observation*, où chacun était libre d'adopter la règle de l'ordre. Telle fut la première des conséquences désastreuses qu'engendra le funeste principe de peupler une colonie de malfaiteurs, et de mêler ainsi le vice et la scélératesse à la source première de sa population.

Triste et déconcerté, Juan Antonio revint à bord avec le peu d'hommes qui lui étaient restés fidèles. Craignant de nouvelles désertions, les deux capitaines mirent aussitôt en mer, laissant derrière eux Carvajal qui voulait poursuivre ses tentatives auprès des rebelles. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et après un grand retard que les caravelles arrivèrent à Saint-Domingue, le vaisseau de Carvajal ayant donné sur un banc de sable et ayant beaucoup souffert. Lorsqu'ils entrèrent dans le port, la plus grande partie des provisions dont ils

avaient été lestés était ou épuisée ou avariée. Alonzo Sanchez de Carvajal arriva bientôt après par terre; plusieurs des rebelles l'avaient escorté jusqu'à six lieues de la place pour le protéger contre les Indiens. Il n'avait pu réussir à les décider à se soumettre immédiatement; mais Roldan avait promis que du moment où il apprendrait l'arrivée de Colomb, il se rendrait dans les environs de Saint-Domingue pour être à portée d'exposer ses griefs, d'expliquer sa conduite, et d'entrer en négociation pour ajuster tous les différends. Carvajal était porteur d'une lettre de Roldan pour l'amiral à cet effet, et il ajouta qu'il était convaincu, d'après les observations qu'il avait faites pendant son séjour parmi les rebelles, qu'il suffirait de la promesse d'une amnistie pour les faire rentrer tous dans l'obéissance[1].

(1) Las Casas, lib. 1, cap. 149, 150. Herrera, decad. 1, cap. 12. *Hist. del Almirante*, cap. 77.

CHAPITRE II.

Négociation de l'amiral avec les rebelles. — Départ de vaisseaux pour l'Espagne (1498).

Malgré le rapport favorable de Carvajal, Colomb n'apprit pas sans de vives inquiétudes ce qui s'était passé à Xaragua. Il prévit que l'insolence des rebelles et leur confiance dans leur force allait être encore augmentées par un renfort aussi considérable d'hommes bien armés et prêts à tout. L'offre de Roldan, de venir dans les environs de Saint-Domingue, le fit tressaillir. Il doutait de la sincérité de ses protestations, et il croyait avoir tout à craindre de la part d'un chef si adroit, si audacieux et si turbulent, qui se voyait à la tête d'une troupe déterminée et dévouée à ses ordres. L'exemple de cette horde indisciplinée, se répandant sur l'île au mépris de l'autorité et vivant sans con-

trainte au milieu d'un désordre complet et d'une pleine débauche, ne pouvait produire qu'un effet dangereux sur les colons nouvellement arrivés; et lorsqu'ils seraient assez près pour entretenir des intrigues secrètes et ouvrir un camp d'asile à tous les mécontens, il était à craindre que la colonie tout entière, travaillée par leurs sourdes menées, ne se laissât gagner par la contagion et ne secouât aussi le joug de l'obéissance.

Il fallait prendre des mesures promptes pour fortifier la fidélité des colons contre de pareilles séductions. L'amiral savait que plusieurs d'entre eux désiraient vivement de retourner en Espagne; et que les séditieux avaient eu soin de répandre adroitement le bruit que ses frères et lui voulaient les retenir dans l'île par des motifs d'intérêt personnel. Il publia donc le 12 septembre une proclamation par laquelle il annonçait que cinq vaisseaux allaient mettre à la voile pour l'Espagne, et il offrait à tous ceux qui voudraient retourner dans leur patrie de s'y embarquer. Il espérait par ce moyen purger la colonie de tous les désœuvrés et de tous les mécontens, affaiblir le parti de Roldan, et ne garder auprès de lui que ceux dont la fidélité et le dévouement étaient à toute épreuve.

Il écrivit en même temps à Miguel Ballester, le brave et loyal vétéran qui commandait le fort de la Conception, pour lui recommander d'être sur ses gardes, parce que les rebelles allaient s'en approcher. Il l'autorisait aussi à avoir une entrevue avec

Roldan, à lui offrir le pardon et l'oubli du passé, à condition qu'il rentrerait immédiatement dans le devoir; et à l'inviter à se rendre à Saint-Domingue pour avoir une conférence avec l'amiral, lui promettant solennellement, et s'il le voulait par écrit, que sa personne serait respectée. Colomb était sincère : naturellement doux et humain, il ne conserva jamais aucun sentiment de haine ni de vengeance contre le trop grand nombre d'hommes pervers et méprisables qui remplirent ses jours de tant d'amertume.

Ballester venait à peine de recevoir cette lettre, que les rebelles commencèrent à arriver au village de Bonao. Il était situé dans une Vega ou vallée délicieuse portant le même nom. Le pays était fertile et bien peuplé. Ce village pouvait être à dix lieues du fort de la Conception et à vingt de Saint-Domingue. Pedro Riquelme, un des chefs de la sédition, y avait des possessions considérables, et sa résidence devint le quartier-général des rebelles. Adrien de Moxica, homme d'un esprit turbulent, qui ne se plaisait qu'au désordre, amena son détachement de scélérats dépravés à ce lieu de rendez-vous. Roldan et les autres conspirateurs vinrent l'y rejoindre par différentes routes.

A peine Miguel Ballester eut-il appris l'arrivée de Roldan qu'il partit pour aller lui parler. Ballester était un vieillard à cheveux blancs, de l'air le plus respectable. Ses manières étaient celles d'un soldat. Il était franc et loyal, d'un caractère grave et

d'une grande simplicité de cœur[1]. C'était l'homme qu'il fallait pour remplir le rôle de médiateur auprès de gens fougueux et dissolus; car personne n'était plus propre que lui à calmer leurs passions par sa gravité, à désarmer leur pétulance par son âge, à gagner leur confiance par sa franche loyauté, et à frapper le vice même de respect par sa vertu sans tache.

Ballester trouva Roldan avec Pedro Riquelme, Pedro Gamitz et Adrien de Moxica, trois de ses principaux confédérés. Sentant augmenter sa confiance avec ses forces, Roldan rejeta dédaigneusement l'offre de pardon, déclarant qu'il n'était pas venu pour traiter de la paix, mais pour demander le relâchement de certains Indiens qui avaient été faits prisonniers contre toute justice, et qu'on allait embarquer pour l'Espagne comme esclaves, quoique, en sa qualité d'alcade, il eût promis solennellement de les protéger. Il protesta que, tant que ces Indiens ne seraient pas mis en liberté, il n'écouterait aucune proposition; et il poussa même l'insolence jusqu'à insinuer en même temps que le sort de l'amiral était entre ses mains, et qu'il était le maître d'en décider comme il le voudrait.

Les Indiens auxquels il faisait allusion étaient des sujets de Guarionex que Roldan avait excités à refuser de payer le tribut, et qui, sous la protection de son autorité supposée, avaient pris part

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, cap. 153.

aux insurrections de la Vega. Roldan savait que l'un des plus grands reproches que l'on faisait en Espagne au gouvernement de l'île, était de réduire les Indiens en esclavage; que la reine surtout s'était prononcée formellement à cet égard; et il eut l'adresse de colorer de telle sorte sa résistance à Colomb, qu'elle parût n'avoir d'autre but que de défendre les droits des malheureux insulaires. Les rebelles firent d'autres demandes de la nature la plus insolente, et ils finirent par déclarer qu'à l'avenir ils ne traiteraient plus qu'avec Carvajal, ayant eu des preuves de son impartialité et de sa justice dans les relations qu'ils avaient eues avec lui à Xaragua.

Cette arrogante réponse à ses offres de pardon était bien différente de ce que l'amiral avait été porté à espérer. Il se trouvait placé dans la situation la plus embarrassante. La trahison et la perfide l'entouraient de tous côtés. Il savait que Roldan avait des amis et des partisans secrets, même parmi ceux qui feignaient de lui rester fidèles; et il ignorait jusqu'où les ramifications du complot pouvaient s'étendre. Une circonstance lui prouva bientôt que ses craintes n'étaient que trop fondées. Il avait ordonné aux habitans de Saint-Domingue de paraître sous les armes, afin de juger quelle force il pourrait mettre au besoin en campagne. Le bruit se répandit aussitôt que c'était pour les conduire à Bonao contre les rebelles. Soixante-dix seulement répondirent à l'appel, et de

ce nombre il n'y en avait pas plus de quarante sur lesquels on pût compter. L'un affectait d'être estropié, un autre d'être malade; les uns avaient des parens, les autres des amis dans la troupe de Roldan; presque tous ne servaient qu'à contre-cœur.

Colomb vit que recourir aux armes ce ne serait que trahir sa faiblesse, montrer la force des rebelles, et compromettre tout à la fois la dignité et la puissance du gouvernement. Il était donc nécessaire de temporiser, quelque humiliante que pût paraître cette conduite. Il avait retenu pendant dix-huit jours les cinq vaisseaux dans le port, dans l'espoir de trouver quelque moyen d'apaiser cette rébellion, et de pouvoir envoyer en Espagne des nouvelles favorables de l'île. Mais les provisions se consommaient. Les prisonniers indiens qui étaient à bord souffraient beaucoup; plusieurs d'entre eux s'étaient jetés dans la mer; d'autres, entassés à fond de cale, suffoquaient de chaleur et périssaient en grand nombre. Il lui tardait aussi que le plus de mécontens possible partissent pour l'Espagne avant qu'aucune commotion eût lieu.

Le 18 octobre, les vaisseaux mirent donc en mer[1]. Colomb écrivit à Leurs Majestés les détails de la révolte, l'offre de pardon qu'il avait faite et le refus des rebelles. Comme Roldan prétendait que

(1) Sur l'un de ces vaisseaux était le père du vénérable historien Las Casas, qui apprit de lui les principaux détails de cette partie de son histoire (Las Casas, lib. 1, cap. 153).

c'était une simple querelle entre l'Adelantado et lui, dont l'amiral ne pouvait être juge impartial, il demandait que Roldan fût rappelé en Espagne, où Leurs Majestés pourraient juger sa conduite ; ou bien qu'une enquête eût lieu en présence d'Alonzo Sanchez de Carvajal, qui favorisait Roldan, et de Miguel Ballester, comme témoin pour l'Adelantado. Il attribuait, en grande partie, les troubles de l'île, aux délais interminables qui l'avaient retenu en Espagne, et aux obstacles qui lui avaient été suscités par ceux mêmes qui avaient été chargés de l'aider, et qui avaient retardé le départ des vaisseaux jusqu'à ce que la colonie fût réduite à la plus grande disette. De là le mécontentement, les murmures, et enfin la rébellion. Il suppliait de la manière la plus pressante Leurs Majestés, de vouloir bien donner des ordres pour que les affaires de la colonie ne fussent point négligées, et que ceux qui en étaient chargés à Séville, ne cherchassent point à nuire au lieu d'être utiles. Il parlait du châtiment qu'il avait infligé au vil Ximeno Breviesca, l'insolent favori de Fonseca ; il était sûr que cette circonstance, ainsi que beaucoup d'autres, seraient dénaturées par ses ennemis, et présentées sous le jour le plus propre à le perdre dans l'esprit de Leurs Majestés, et ils les priait de ne point prêter l'oreille, en son absence, à leurs insinuations perfides. Il les assurait que les ressources naturelles de l'île ne demandaient qu'une sage direction pour fournir à tous les besoins des colons;

mais que ceux-ci étaient indolens et dissolus. Il proposait de profiter du départ de tous les vaisseaux pour renvoyer, comme il le faisait alors, un certain nombre de mécontens et d'êtres inutiles, qui seraient remplacés par des hommes doux et laborieux. Il demandait aussi que des ecclésiastiques fussent envoyés pour instruire et convertir les Indiens, et, ce qui n'était pas moins nécessaire, pour réformer les Espagnols vicieux. Il désirait encore un jurisconsulte habile et expérimenté, qui vînt exercer dans l'île les fonctions de juge, et plusieurs officiers du domaine royal. Rien de plus sage, rien de plus politique que ces suggestions; mais malheureusement il y avait dans cette excellente lettre un paragraphe qui en altérait beaucoup la beauté morale. Il demandait que les Espagnols pussent encore pendant deux ans se servir des Indiens comme d'esclaves, n'employant pourtant comme tels que ceux qui étaient pris à la guerre ou dans les insurrections. Colomb avait pour excuse la coutume du siècle; mais une pareille demande n'en était pas moins en contradiction avec la douceur habituelle de son caractère, et avec sa conduite vraiment paternelle à l'égard de ce malheureux peuple.

En même temps il écrivit une autre lettre dans laquelle il rendait compte de son récent voyage, et à laquelle il joignit une carte et des échantillons de l'or, et particulièrement des perles qu'il avait trouvées dans le golfe de Paria. Il appe-

lait surtout l'attention sur les perles, les premières qui eussent été trouvées dans le Nouveau-Monde. C'est dans cette lettre qu'il décrivait dans des termes si pompeux et avec tant d'enthousiasme le continent nouvellement découvert ; c'était, disait-il, la partie la plus favorisée de l'orient, la source de trésors inépuisables, l'emplacement probable du paradis terrestre, et il promettait de continuer la découverte de ces glorieux royaumes avec les trois vaisseaux qui lui restaient, aussitôt que les affaires de l'île le lui permettraient.

Par cette même occasion, Roldan et ses amis envoyèrent également des lettres en Espagne, s'efforçant de justifier leur rébellion en accusant Colomb et ses frères d'oppression et d'injustice, et en peignant l'ensemble de leur conduite sous les plus noires couleurs. On devrait naturellement supposer que les représentations de pareils hommes eurent peu de poids dans la balance auprès des talens éprouvés et des services éminens de Colomb; mais ils avaient de nombreux amis en Espagne; ils avaient pour eux les préjugés populaires, et il se trouvait près des souverains des malveillans prêts à plaider leur cause. Colomb, pour employer ses expressions simples, mais touchantes, était « absent, exposé à l'envie, et étranger dans le pays [1]. »

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 167.

CHAPITRE III.

Arrangement avec les rebelles (1498).

Les vaisseaux étant partis, Colomb renoua sa négociation avec les rebelles. Il était déterminé à mettre fin à tout prix à cette sédition; car tant qu'elle ne serait pas apaisée, non-seulement la tranquillité de l'île serait compromise, mais tous ses brillans projets de découvertes seraient interrompus. Ses vaisseaux demeuraient oisifs dans le port, quoiqu'une région qui paraissait enfermer des richesses sans bornes restât à explorer. Il s'était proposé d'y envoyer son frère; mais la présence de l'Adelantado, dont il connaissait l'activité et le courage, était indispensable dans un moment où il avait à craindre que les rebelles n'en vinssent ouvertement à quelque acte de violence. Telles étaient les difficultés qu'il devait rencontrer à chaque pas de sa magnanime entreprise, entravé à la fois par les intrigues artificieuses des

autorités en Espagne, et par la turbulence insolente d'une poignée de mauvais sujets. Colomb eut de fréquentes et sérieuses conférences avec le petit nombre d'Espagnols à qui il pouvait accorder sa confiance. Il découvrit que le mécontentement général provenait en grande partie de la sévérité de son frère, qu'on accusait de gouverner avec trop de rigueur. Cependant Las Casas, d'après les témoignages qu'il recueillit de différentes sources sur la conduite de l'Adelantado, l'acquitte de toute accusation de cette espèce, et affirme qu'à l'égard de Roldan en particulier, il avait montré beaucoup d'indulgence. Colomb, de l'avis de ses conseillers et suivant aussi l'impulsion de son propre cœur, résolut d'essayer l'effet de la clémence. Il écrivit à Roldan une lettre datée du 20 octobre, conçue dans les termes les plus doux et les plus bienveillans. Il lui rappelait leur ancienne amitié, et exprimait le chagrin qu'il avait ressenti en apprenant les querelles qui étaient survenues entre lui et l'Adelantado. Il le priait, par amour pour le bien public et par égard pour sa propre réputation, après tout le bien qu'il avait dit de lui aux souverains, de ne pas persister plus long-temps dans son insubordination. Il lui donnait de nouveau sa parole, s'il voulait se rendre auprès de lui ainsi que ses compagnons; que leurs personnes seraient respectées.

La difficulté était de savoir qui serait porteur de cette lettre. Les rebelles avaient déclaré qu'ils ne voulaient plus entendre parler d'accommodement,

à moins qu'on ne leur envoyât Alonzo Sanchez de Carvajal. Cependant on avait des doutes sur la fidélité de cet officier. Les plus prévenus contre lui faisaient observer qu'il avait souffert que Roldan restât deux jours à bord de sa caravelle à Xaragua; qu'il lui avait fourni des armes et des munitions; qu'il avait négligé de le retenir à bord lorsqu'il avait appris que c'était un rebelle; qu'il n'avait fait aucune tentative pour ramener les déserteurs; qu'il avait été escorté jusqu'aux portes de Saint-Domingue par les rebelles, et qu'il leur avait envoyé des rafraîchissemens à Bonao[1]. Ils alléguèrent en outre qu'il s'était fait passer pour un collègue de Colomb nommé par le gouvernement pour surveiller et contrôler sa conduite. Ils insinuaient qu'en conseillant aux rebelles de s'approcher de Saint-Domingue, son projet était, dans le cas où l'amiral ne serait pas arrivé, de s'unir à Roldan et de s'emparer des rênes du gouvernement. Enfin, disaient-ils, le désir des rebelles de l'avoir pour intermédiaire était une preuve qu'il devait aller se mettre à leur tête, et que l'étendard de la révolte devait être arboré à Bonao. Tous ces rapports tourmentèrent Colomb pendant quelque temps, et il ne savait à quel parti s'arrêter; mais il réfléchit que dans toutes les occasions qu'il avait eues d'observer la conduite de Carvajal, il l'avait toujours vu agir en homme d'honneur, la plupart des circonstances alléguées contre lui pouvaient s'interpréter

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 78.

en sa faveur ; les autres n'étaient que de simples bruits, et il avait malheureusement éprouvé par lui-même combien les actions les plus honorables et les intentions les plus pures pouvaient être dénaturées par la malveillance. Il se détermina donc à écarter tout soupçon de son esprit, et à accorder une confiance entière à Carvajal, et il n'eut jamais lieu de s'en repentir.

L'amiral avait à peine envoyé sa lettre, qu'il en reçut une des chefs des rebelles, qui avait été écrite quelques jours antérieurement. Dans celle-ci, ils ne cherchaient pas seulement à se disculper de l'accusation de rébellion, mais ils se faisaient un grand mérite d'avoir détourné leurs soldats de tuer l'Adelantado, comme ils y étaient résolus, pour se venger de son oppression, et de les avoir décidés à attendre patiemment l'arrivée de l'amiral, qui leur rendrait justice. Un mois s'était écoulé depuis son arrivée, pendant lequel ils avaient attendu ses ordres avec anxiété; mais il n'avait montré que de l'irritation contre eux, malgré les grands malheurs qu'ils avaient prévenus. Ils déclaraient donc que leur honneur et leur sûreté exigeaient qu'ils quittassent son service, et, en conséquence, ils le priaient d'accepter leurs démissions. Cette lettre était datée de Bonao, le 17 octobre, et signée par Francisco Roldan, Adrien de Moxica, Pedro de Gamez et Diego de Escobar[1].

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 79. Herrera, decad. 1, lib. III, cap. 13.

Pendant ce temps, Carvajal arriva à Bonao, accompagné de Miguel Ballester. Ils trouvèrent les rebelles pleins d'arrogance et de présomption. Cependant la lettre pleine de douceur de l'amiral, accompagnée des vives instances de Carvajal et des sages remontrances du vétéran Ballester, produisit un effet favorable sur plusieurs chefs qui avaient plus de jugement que les êtres grossiers qu'ils avaient sous leurs ordres. Roldan, Gamez, Escobar et deux ou trois autres étaient disposés à retourner auprès de l'amiral. Déjà même ils étaient montés à cheval dans ce dessein, quand ils furent arrêtés par les clameurs bruyantes de leurs soldats. Ceux-ci étaient trop accoutumés à une vie oisive et licencieuse pour goûter l'idée de rentrer sous la discipline. Ils soutinrent que, dans une affaire qui les concernait tous, aucun arrangement ne devait être pris que publiquement, par écrit, et après avoir été soumis à leur approbation ou à leur refus. Il se passa un jour ou deux avant que ces clameurs pussent être apaisées. Roldan écrivit donc à l'amiral que ses compagnons s'opposaient à son départ, à moins qu'un sauf-conduit ne fût envoyé pour lui et pour les personnes qui l'accompagneraient. Miguel Ballester écrivit en même temps à l'amiral une lettre dictée par la sagesse et la prudence, dans laquelle il le pressait de souscrire aux conditions des rebelles, quelles qu'elles fussent. Il lui représentait que leurs forces augmentaient tous les jours, et que ses soldats désertaient à chaque instant pour

passer de leur côté. Il pensait, ajoutait-il, qu'à moins que quelque arrangement n'eût promptement lieu, et que les rebelles ne fussent embarqués pour l'Espagne, non-seulement l'antorité, mais la personne même de l'amiral seraient en danger; car, bien que les hidalgos et les officiers immédiats de Colomb fussent prêts, il n'en doutait pas, à mourir pour le défendre, il craignait cependant qu'on ne pût compter beaucoup sur les autres Espagnols[1].

Colomb vit combien les circonstances étaient graves et urgentes, et il envoya sur-le-champ le sauf-conduit demandé. Roldan vint à Saint-Domingue; mais il était évident, d'après sa conduite, qu'il cherchait plutôt à se faire des partisans et à provoquer à la désertion, qu'à régler les articles d'une capitulation. Il eut plusieurs conférences avec l'amiral, soit de vive voix, soit par écrit. Il se plaignait beaucoup et était très-exigeant dans ses demandes. Colomb lui fit de grandes concessions[2], mais quelques-unes de ses prétentions étaient trop arrogantes pour qu'il fût possible d'y souscrire. On n'arrêta rien de définitif. Roldan partit sous prétexte d'aller consulter ses compagnons, promettant de lui faire écrire ce qui aurait été décidé. L'amiral envoya son majordome, Diego de Salamanca, pour traiter en son nom[3]. Roldan écrivit de Bonao, le 6 novembre, une lettre où il faisait connaître

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 153.
(2) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 158.
(3) *Hist. del Almirante*, cap. 79.

ses conditions. Il demandait qu'on lui envoyât la réponse à la Conception, parce que la rareté des vivres l'obligeait de quitter Bonao. Il ajoutait qu'il l'attendrait jusqu'au lundi suivant, qui était le 11. Cette lettre, écrite dans un ton de menace et d'arrogance, contenait les demandes les plus insolentes. L'amiral se vit dans l'impossibilité d'y souscrire; mais, pour montrer combien il était disposé à la douceur, et pour ôter aux rebelles tout prétexte de se plaindre de son extrême rigidité, il fit afficher pendant trente jours à la porte de la forteresse une proclamation par laquelle il promettait une indulgence entière et l'oubli du passé à Roldan et à ses partisans, ou à tous ceux d'entre eux qui rentreraient dans le devoir et se présenteraient devant l'amiral avant un mois, offrant en même temps de fournir à quiconque voudrait repartir pour l'Espagne les moyens d'y retourner; mais il menaçait de traiter suivant toute la rigueur des lois ceux qui ne se présenteraient pas dans le délai fixé. Il envoya à Roldan, par Carvajal, une copie de cette proclamation, ainsi qu'une lettre où il lui faisait sentir l'impossibilité où il était de souscrire à ses conditions, mais par laquelle il offrait d'accéder à tout arrangement qui aurait l'approbation de Carvajal et de Salamanca.

Lorsque Carvajal arriva, il trouva le vétéran Ballester assiégé dans sa forteresse de la Conception par Roldan, qui s'était présenté devant la place sous prétexte de réclamer, en sa qualité d'alcade-major,

un coupable qui s'y était réfugié pour se soustraire à la justice; désespérant de l'emporter d'assaut, Roldan se préparait à la prendre par famine, et il en avait déjà détourné les eaux. Lorsque Carvajal afficha la proclamation de l'amiral à la porte de la forteresse, les rebelles se moquèrent de l'amnistie proposée, disant qu'avant peu ce serait l'amiral qui serait obligé de leur en demander une. Cependant les vives remontrances de Carvajal firent faire aux chefs de sérieuses réflexions, et par sa médiation, des articles de capitulation furent rédigés. Ils portaient que Roldan et ses compagnons s'embarqueraient pour l'Espagne du port de Xaragua, à bord de deux vaisseaux qui seraient équipés et munis de provisions nécessaires dans l'espace de cinquante jours; qu'ils recevraient tous un certificat de bonne conduite, et que leur solde leur serait payée intégralement jusqu'au jour de la signature de la convention; qu'il leur serait donné des esclaves comme il en avait été accordé à d'autres, en considération des services rendus; et que, comme plusieurs d'entre eux avaient des femmes, natives de l'île, qui étaient enceintes ou nouvellement accouchées, ils pourraient, si elles y consentaient, les emmener avec eux au lieu d'esclaves; qu'on imdemniserait ceux dont les biens ou les effets avaient été confisqués. D'autres articles pourvoyaient à la sûreté de leurs personnes, et il était stipulé que si le traité n'était pas ratifié sous huit jours, le tout serait nul et sans effet.

Ces conventions furent signées par Roldan et ses compagnons au fort de la Conception le 16 novembre, et par l'amiral le 21. Il publia en même temps une amnistie encore plus étendue que la première, permettant à ceux qui voudraient rester dans l'île, ou de venir à Saint-Domingue, et d'entrer au service du roi, ou de faire valoir des terres dans quelque partie de l'île que ce fût; mais ils préférèrent partager la fortune de Roldan, qui partit avec sa bande pour Xaragua, afin d'y attendre l'arrivée des vaisseaux. Il était accompagné de Miguel Ballester, envoyé par l'amiral pour surveiller les apprêts de leur embarquement.

C'était une dure épreuve pour Colomb de voir l'expédition qu'il projetait, retardée par de si misérables obstacles, et les vaisseaux sur lesquels son frère devait aller explorer le continent nouvellement découvert, obligés de servir au transport d'une poignée de factieux. Il se consola cependant par la réflexion que la cause de tous les malheurs qui avaient si long-temps pesé sur l'île allait disparaître avec eux, et que dès-lors tout rentrerait dans l'ordre et la tranquillité. Il ordonna qu'on fît toute la diligence possible pour envoyer promptement les vaisseaux à Xaragua; mais la rareté des vivres et la difficulté de terminer les préparatifs pour un tel voyage, dans l'état de désordre où se trouvait la colonie, retardèrent leur départ bien au-delà du terme stipulé. Sentant qu'en donnant à Roldan et à ses partisans des certificats de bonne conduite, il

s'était vu forcé de tromper en quelque sorte le roi et la reine, Colomb leur écrivit pour leur apprendre tout ce qui s'était passé. Il leur disait qu'ils avaient résisté à l'autorité, empêché les Indiens de payer le tribut, ravagé l'île, enlevé une grande quantité d'or et les filles de plusieurs caciques; qu'il ne leur avait délivré des certificats que d'après les conseils des personnes qui l'entouraient, et attendu l'urgence des circonstances, l'île étant menacée d'une ruine complète par leur rébellion. Il conseillait donc à leurs majestés de les faire arrêter et de leur enlever leurs trésors et leurs esclaves, jusqu'à ce que leur conduite eût été soumise à une enquête régulière. Il chargea de cette lettre un officier dévoué, qui devait s'embarquer sur un des vaisseaux[1].

N'ayant plus à craindre le voisinage des rebelles, et voyant que tout était tranquille à Saint-Domingue, Colomb confia momentanément l'autorité à son frère don Diego, et partit avec l'Adelantado pour visiter les divers postes et rétablir l'ordre dans l'île.

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 18.

CHAPITRE IV.

Nouvelle mutinerie des rebelles. — Second arrangement avec eux (1499).

Colomb et l'Adelantado employèrent plusieurs mois à faire leur tournée dans l'île. Les derniers troubles avaient jeté partout le désordre et la confusion : les mines étaient abandonnées, les fermes négligées, les troupeaux destinés à propager les espèces dispersés ou détruits ; les caciques avaient cessé de payer leur tribut; tout demandait une nouvelle organisation. Colomb se flattait pourtant que l'île étant alors délivrée de ceux qui l'avaient bouleversée, le calme allait se rétablir et la prospérité renaître dans la colonie. Mais ces douces espérances ne devaient pas être de longue durée. Tandis qu'il s'imaginait que Roldan et sa troupe étaient en route pour l'Espagne, il apprit, à son

grand regret, que leur départ n'avait pas eu lieu, et qu'une nouvelle sédition venait d'éclater.

Les deux caravelles avaient mis à la voile de Saint-Domingue pour Xaragua vers la fin de février; mais ayant essuyé un violent orage, elles avaient été obligées de relâcher dans un des ports de l'île, où elles avaient été retenues jusqu'à la fin de mars. Une des caravelles était tellement endommagée, qu'elle dut retourner à Saint-Domingue. On expédia immédiatement un autre vaisseau pour la remplacer, et l'infatigable Carvajal partit lui-même pour tâcher de hâter le départ des rebelles, son voyage dura onze jours, et il trouva l'autre caravelle à Xaragua.

Pendant ce temps, les compagnons de Roldan avaient changé d'avis, et refusaient de partir, soit qu'ils craignissent de retourner en Espagne, soit qu'il leur en coûtât trop de renoncer à leur vie molle et dissolue. Ils prétendaient, comme à l'ordinaire, jeter tout le blâme sur Colomb, disant qu'il avait retardé à dessein le départ des vaisseaux bien au-delà du temps fixé dans la capitulation; qu'il les leur avait envoyés hors d'état de tenir la mer et très-mal approvisionnés. Ils y joignaient d'autres imputations fondées avec art sur des circonstances qui, comme ils le savaient fort bien, n'avaient point dépendu de l'amiral. Carvajal dressa un procès-verbal dans toutes les formes en présence d'un notaire qu'il avait amené, et voyant que les vaisseaux avaient beaucoup souffert et qu'ils

manquaient de vivres, il les renvoya à Saint-Domingue, et se disposa à y retourner lui-même par terre. Roldan monta à cheval pour l'accompagner une partie du chemin; il était évidemment préoccupé. Il tremblait de retourner en Espagne, et pourtant il était assez clairvoyant pour s'apercevoir que sa position, comme chef d'une troupe de bandits en révolte ouverte, n'était pas sans danger, et pouvait le conduire à sa perte. Quel fond pouvait-il faire sur la fidélité d'hommes qui avaient violé les engagemens les plus sacrés? Après avoir cheminé quelque temps d'un air rêveur, il s'arrêta et demanda un entretien particulier à Carvajal avant qu'ils se séparassent. Ils mirent pied à terre sous l'ombrage d'un arbre. Là Roldan fit les plus grandes protestations de la pureté de ses intentions, et finit par déclarer que si l'amiral consentait à lui envoyer un nouveau sauf-conduit pour lui et pour les principaux de ses partisans, il se rendrait auprès de lui, et qu'il ne doutait pas que tout ne pût s'arranger à la satisfaction des deux parties. Mais cette offre, ajoutait-il, devait être tenue secrète pour ses compagnons. Carvajal, ravi de la perspective d'un arrangement définitif, se hâta d'aller communiquer à l'amiral la proposition de Roldan. Celui-ci envoya sur-le-champ le sauf-conduit demandé, revêtu du sceau royal et accompagné d'une lettre bienveillante, où il l'exhortait à se soumettre paisiblement à l'autorité des souverains. A la demande de l'amiral, plusieurs des personnes les plus

marquantes qui étaient près de lui écrivirent aussi à Roldan, se portant garans de sa sûreté et de celle de ses amis pendant la négociation, pourvu qu'ils ne commissent aucun attentat contre l'autorité du roi ou de ses représentans.

Au milieu de ces perplexités, et tandis qu'avec le zèle le plus infatigable et le plus généreux dévouement Colomb s'efforçait de faire rentrer l'île dans l'obéissance et d'accroître l'autorité du roi et de la reine, il reçut d'Espagne une letre en réponse à celle qu'il avait écrite l'automne précédent pour représenter l'état de détresse où se trouvait la colonie, par suite de la révolte de ces misérables, et pour réclamer l'appui et la protection de Leurs Majestés. Cette lettre était écrite par son odieux ennemi, l'évêque Fonseca, surintendant des affaires de l'Inde. Il l'informait que les détails qu'il avait transmis en Espagne sur l'insurrection de Roldan y étaient parvenus, mais que cette affaire devait rester en suspens, attendu que Leurs Majestés l'examineraient et y remédieraient incessamment[1].

Cette réponse glacée produisit sur Colomb l'effet le plus décourageant. Il vit que ses représentations avaient peu de poids auprès du gouvernement; que les faux rapports de ses ennemis lui avaient fait tort dans l'esprit des souverains, et il prévoyait que les rebelles redoubleraient d'inso-

(1) Herrera, decad. 1, lib. III, cap. 16.

lence et d'audace lorsqu'ils découvriraient le peu d'influence qu'il avait en Espagne. Plein de zèle cependant pour la réussite de son entreprise, et de dévouement pour les intérêts de ses souverains, il résolut de n'épargner aucun sacrifice pour apaiser les troubles de l'île. Désirant ardemment par cette raison reprendre les négociations avec Roldan, il partit à la fin d'août avec deux caravelles pour le port d'Azna, qui est à l'ouest de Saint-Domingue et beaucoup plus près de Xaragua. Plusieurs des personnages les plus importans de la colonie l'accompagnaient. Roldan s'y rendit de son côté avec le turbulent Adrien de Moxica et une partie de sa bande. Les concessions qui lui avaient été faites précédemment n'avaient fait qu'accroître son arrogance, et déjà sans doute il avait connaissance de la froideur avec laquelle on avait reçu en Espagne les rapports de l'amiral. Il se conduisit plutôt comme un conquérant qui imposerait des conditions après une victoire, que comme un criminel cherchant à obtenir sa grâce par sa soumission.

Il vint à bord de la caravelle, et, avec son effronterie ordinaire, il fixa les bases sur lesquelles ses compagnons et lui étaient disposés à négocier :

1° Il lui serait permis d'envoyer en Espagne quinze hommes de sa troupe sur les vaisseaux qui étaient à Saint-Domingue ;

2° On donnerait à ceux qui resteraient des terres à cultiver, au lieu de la solde à laquelle ils avaient droit ;

3° Il serait publié solennellement que toutes les accusations qui avaient été dirigées contre lui et contre ses compagnons avaient été fondées sur de faux rapports, et à l'instigation de personnes qui voulaient les perdre et qui étaient ennemis de Leurs Majestés;

4° Il serait réintégré dans sa place d'alcade-major ou grand-juge [1].

Ces demandes étaient dures et insolentes pour un début, mais elles furent accordées. Roldan retourna alors à terre et les commuiqua à ses compagnons. Après avoir tenu conseil ensemble pendant deux jours, les insurgés envoyèrent leur capitulation rédigée dans toutes les formes et conçue en termes arrogans. Elle renfermait toutes les stipulations accordées au fort de la Conception, ainsi que celles que Roldan avait exigées récemment; et la dernière, plus audacieuse que toutes les autres, portait que si l'amiral violait un seul de ces articles, ils auraient le droit de se rassembler, et d'en réclamer l'exécution par la force ou par tout autre moyen qu'ils jugeraient à propos d'employer [2]. Ainsi les conspirateurs cherchaient, non-seulement l'oubli du passé, mais encore un prétexte pour l'avenir, au cas où ils voudraient se révolter de nouveau,

On ne peut retracer sans dégoût ni lire sans

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 16.

(2) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 16. *Hist. del Almirante*, cap. 38.

une juste indignation les détails de cette lutte prolongée et funeste qu'un homme du mérite de Colomb, et qui avait rendu de si éclatans services, eut à soutenir contre les assauts d'êtres aussi méprisables. Entouré de périls, étranger au milieu d'un peuple ombrageux, commandant sans crédit au milieu d'une île mutinée, soupçonné et abandonné du gouvernement qu'il cherchait à servir, et par ses services mêmes faisant naître la défiance, Colomb ne savait où chercher des conseils ni d'où attendre des secours efficaces. Le terrain même sur lequel il marchait semblait fléchir sous ses pas. Il apprit que ses propres soldats commençaient à former des projets séditieux. Voyant avec quelle impunité les rebelles s'étaient livrés à tous les excès au milieu des plus belles provinces de l'île, ils parlaient de suivre leur exemple, d'abandonner l'amiral et de s'emparer de la province d'Higuey, située à l'extrémité orientale de l'île, et qu'on disait contenir des mines d'or considérables.

Dans cette position critique, rejetant toutes considérations personnelles, et résolu de faire le sacrifice de sa fierté, de sa dignité même, s'il le fallait, pour servir les intérêts d'un maître ingrat, il se résigna à signer la capitulation la plus humiliante. Il espérait par la suite, lorsqu'il pourrait faire connaître librement la vérité au roi et à la reine, les convaincre tous deux qu'elle lui avait été arrachée par la force des circonstances et par le danger imminent où se trouvait la colonie. Toutefois, avant

de la signer, il y inséra une clause portant que les ordres du roi, les siens et ceux des magistrats nommés par lui, seraient ponctuellement exécutés[1].

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 16.

CHAPITRE V.

Concessions faites à Roldan et à sa troupe. — Départ de plusieurs rebelles pour l'Espagne (1499).

Lorsque Roldan reprit sa place d'alcade-major ou grand-juge, il montra toute l'arrogance d'un homme qui ne s'était emparé du pouvoir que par d'indignes moyens. A Saint-Domingue, il était toujours entouré de sa faction, n'avait de rapport qu'avec les mécontens; et ayant derrière lui, pour le soutenir, tout ce qu'il y avait d'êtres turbulens et mal intentionnés dans la colonie, il intimidait par son audace les Espagnols paisibles et fidèles à leur devoir. Il résistait de front à l'autorité même de l'amiral, et il se permit de destituer Rodrigo Perez, lieutenant de Colomb, en disant que personne dans l'île ne devait tenir d'emploi que de lui [1]. Colomb supportait avec bien de la peine l'in-

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 16.

solence de cet homme et de la bande de scélérats effrontés qui étaient revenus sous ses auspices à l'établissement. Il tolérait tacitement bien des abus, espérant faire cesser par la douceur et l'indulgence les préventions et la malveillance qu'on avait éveillées contre lui, et réussir, par des concessions de toute espèce, à ramener les factieux dans le devoir. Il offrit à ceux des colons qui désiraient rester dans l'île, ou de les prendre à la solde du roi, ou de leur donner des terres avec quelques Indiens, les uns libres, les autres comme esclaves, pour les aider à les cultiver. Ce dernier parti fut généralement préféré, et l'amiral, en leur allouant des terrains, tâcha de concilier, autant que possible, les intérêts privés avec ceux de la colonie.

Roldan présenta un mémoire signé par plus de cent de ses anciens partisans, qui, voulant s'établir dans l'île, demandaient des terres et choisissaient Xaragua pour le lieu de leur résidence. L'amiral craignit la réunion de tant de factieux dans une province si éloignée, où ils auraient le champ libre pour fomenter de nouveaux troubles. Il réussit donc à les disséminer dans différentes parties de l'île : les uns furent envoyés à Bonao, où leur établissement fut l'origine de la ville de ce nom; d'autres sur les bords de la Rio Verde, ou Rivière Verte, dans la Vega; quelques-uns passèrent six lieues au-delà de Santiago. Il leur assigna à tous de beaux et bons terrains et des Indiens que le sort de la guerre avait rendus esclaves. Il fit aussi un arrangement par le-

quel les caciques de leur voisinage, au lieu de payer le tribut, leur fourniraient des Indiens libres pour les aider à cultiver leurs terres, sorte de service féodal qui fut l'origine des repartimientos ou répartitions des Indiens libres entre les colons, qui fut ensuite généralement adopté, et dont on abusa honteusement dans toutes les colonies espagnoles, source inépuisable de malheurs et de vexations de toute espèce pour les pauvres Indiens, dont il contribua à éteindre la race à Hispaniola[1].

Colomb regardait l'île comme un pays conquis, et il s'arrogeait tous les droits d'un conquérant au nom des souverains pour lesquels il avait combattu. Par suite de cette manière d'envisager les choses, tous ses compagnons avaient droit de s'approprier une partie du territoire, de s'y établir comme seigneurs féodaux, et de réduire les naturels à la condition de villains ou de vassaux[2]. Ces arrangemens étaient bien différens des premières intentions de l'amiral, qui était disposé à traiter les Indiens avec douceur et avec bonté comme de paisibles sujets de la couronne. Mais tous ses plans avaient été renversés par la violence et la conduite licencieuse de la plus grande partie de ses compagnons, et les mesures qu'il adopta ensuite paraissent lui avoir été dictées par l'impérieuse nécessité. Voulant établir une sorte de police pour assurer la tranquil-

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. 1, lib. III, cap. 16.
(2) Munos, *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 50.

lité de l'île, il nomma un capitaine et une compagnie de soldats chargés de parcourir les provinces, d'obliger les Indiens à payer le tribut, de veiller sur la conduite des colons, et de réprimer la moindre apparence d'insurrection et de révolte[1].

Après avoir demandé et obtenu tant d'avantages pour ses partisans, Roldan ne crut pas devoir se montrer plus modeste pour lui-même. Il réclama plusieurs terres dans le voisinage d'Isabelle, comme lui ayant appartenu avant sa rébellion, ainsi qu'une ferme royale située dans la Vega, où l'on nourrissait toute sorte de volailles, et qu'on nommait la Esperanza. L'amiral lui accorda toutes ces demandes, avec permission d'employer, pour exploiter la ferme, les sujets du cacique à qui Alonzo de Ojeda avait fait couper les oreilles, lors de sa première expédition dans la Vega. Roldan reçut aussi des terres dans la province de Xaragua, et des animaux de toute espèce tirés des troupeaux appartenant à la couronne. Ces concessions lui furent faites provisoirement, jusqu'à ce que les intentions du roi et de la reine fussent connues[2], car l'amiral espérait encore que lorsque leurs majestés apprendraient par quels actes de révolte et de violence elles lui avaient été arrachées, non-seulement les chefs des rebelles seraient privés de leurs biens mal acquis, mais qu'ils recevraient le châtiment qu'ils n'avaient que trop mérité.

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 16.

(2) *Hist. del Almirante*, cap. 84.

Roldan s'étant enrichi au-delà de ses espérances, demanda à Colomb la permission d'aller visiter ses terres. L'amiral la lui accorda, mais avec beaucoup de répugnance. Roldan partit immédiatement pour la Vega, et s'étant arrêté à Bonao, son ancien quartier-général, il nomma alcade ou juge de l'endroit Pedro Riquelme, un de ses confédérés les plus actifs, avec pouvoir d'arrêter tous les délinquans et de les envoyer au fort de la Conception, où il se réservait le droit de prononcer sur leur sort. Cette nomination causa le plus grand mécontentement à Colomb, qui ne pouvait voir sans inquiétude que Roldan s'arrogeât le privilége de créer des alcades inférieurs, privilége que sa charge ne lui donnait pas. D'autres circonstances lui inspirèrent de nouvelles craintes sur les projets ultérieurs des rebelles. Pedro Riquelme, sous prétexte de construire des étables pour les bestiaux de sa ferme, commença à bâtir sur une hauteur un édifice grand et solide, qui, par sa position avantageuse, pouvait devenir une forteresse formidable. On se disait tout bas que cette mesure était prise de concert avec Roldan, pour s'assurer un refuge où ils pourraient se retrancher au besoin. Se trouvant dans le voisinage de la Vega, où s'étaient établis un grand nombre de leurs anciens partisans, ce fort aurait pu devenir facilement un lieu de ralliement et le foyer d'une nouvelle sédition. Pedro de Arana, honnête et galant homme qui demeurait près de là, soupçonna les projets de Riquelme, et

s'opposa à leur exécution. De vives représentations furent faites par les deux parties à l'amiral, qui, inquiet de cette mesure suspecte de la part de Riquelme, lui défendit de continuer la construction de son édifice[1].

Colomb s'était préparé à retourner avec son frère don Barthélemi en Espagne, où il sentait que sa présence était de la plus haute importance, pour placer sous leur véritable jour les derniers événemens arrivés dans l'île. L'expérience lui avait appris combien étaient insuffisantes des lettres d'explication, dont l'effet pouvait être détruit par les calomnies d'ennemis malveillans. Mais l'île était encore dans un état d'agitation et d'effervescence. Il n'était pas bien sûr de la fidélité de ceux qui s'étaient si récemment révoltés, quoiqu'il l'eût achetée si cher. Le bruit courait que les peuplades des montagnes de Ciguay allaient faire une descente dans la Vega, pour essayer de délivrer leur cacique Mayobanex, qui était encore prisonnier dans le fort de la Conception. On reçut en même temps la nouvelle, des parties occidentales de l'île, que quatre vaisseaux étrangers et qui paraissaient suspects, étaient arrivés sur la côte. Toutes ces circonstances obligèrent Colomb à différer son départ, et à rester chargé de l'administration d'une île, objet de sa prédilection, et en même temps cause de tous ses malheurs.

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 16. *Hist. del Almirante*, cap. 83, 84.

Les deux caravelles mirent à la voile pour l'Espagne au commencement d'octobre, ayant à bord ceux qui avaient préféré retourner dans leur patrie, et parmi lesquels se trouvaient un certain nombre de partisans de Roldan. Plusieurs emmenèrent avec eux un, deux ou trois esclaves, d'autres, des filles de caciques qu'ils avaient séduites et qui avaient été enlevées de leurs foyers et de leurs familles. L'amiral fut obligé de fermer les yeux sur ces actes de violence, et sur beaucoup d'autres qui le blessaient également. Il n'ignorait pas non plus qu'il envoyait en Espagne un renfort d'ennemis et de faux témoins prêts à diffamer son caractère et à décrire sa conduite; mais il n'avait point d'autre alternative. Pour paralyser autant que possible l'effet de leurs calomnies, il fit partir sur la même caravelle le brave et digne vétéran Miguel Ballester et Garcia de Barrantes, munis des pouvoirs nécessaires pour veiller à ses intérêts à la cour, et de tous les témoignages qui avaient été recueillis relativement à la conduite de Roldan et de ses complices.

Colomb écrivit en même temps au roi et à la reine pour les supplier de se faire rendre compte des derniers événemens, d'apprécier la validité des concessions qu'il avait dû faire, et d'agir ensuite comme ils le jugeraient convenable. Il exprimait son opinion que les capitulations qu'il avait signées avec les rebelles étaient nulles et sans effet, et se fondait sur plusieurs raisons. Il

faisait valoir qu'elles lui avaient été extorquées par la violence, et sur mer, où il n'exerçait pas les fonctions de vice-roi; que deux procès avaient été instruits contre les rebelles, et qu'ils avaient été condamnés comme traîtres; que sa qualité d'amiral ne lui donnait pas le pouvoir de les absoudre; que plusieurs articles des capitulations portaient atteinte aux revenus royaux, sur lesquels il n'avait aucun droit, sans l'intervention des officiers nommés spécialement pour y veiller; et que Francisco Roldan et ses compagnons avaient, en quittant l'Espagne, juré fidélité au roi et à la reine, et à l'amiral qui était leur représentant. Pour ces raisons et plusieurs autres de même nature, les unes justes, les autres un peu plus sophistiques, il suppliait leurs majestés de ne pas se considérer comme obligées de ratifier les concessions qu'il avait faites malgré lui à ces hommes pervers, mais d'ordonner une enquête sur leur conduite, et de prononcer ensuite sur leur sort[1].

Il renouvelait en même temps la prière qu'il leur avait faite dans une lettre précédente, d'envoyer dans l'île un homme sage et instruit pour remplir les fonctions de juge, et faire l'application des lois, puisqu'il avait été accusé d'agir avec trop de rigueur, lorsque sa conscience lui rendait le témoignage qu'il avait toujours usé de clémence. Il demandait aussi quelques personnes prudentes

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 16.

pour former un conseil, et d'autres pour être chargées de la conservation des droits du fisc; mais il priait que leurs pouvoirs respectifs fussent limités et définis de manière à ce qu'ils ne pussent jamais se trouver en contact avec ses attributions et avec les priviléges que leurs majestés avaient bien voulu lui accorder. Colomb insistait d'autant plus sur ce point, qu'on avait depuis long-temps fort empiété sur ses prérogatives. Il terminait en disant qu'il se trompait peut-être, mais qu'il pensait que les princes ne pouvaient témoigner trop de confiance aux hommes qui gouvernaient en leur nom, puisque c'était le seul moyen de donner à leur autorité une force et une considération, sans lesquelles elle ne serait bientôt plus respectée : maxime sage dont l'expérience avait prouvé à l'amiral toute la vérité, car la plupart de ses embarras, et le triomphe des rebelles, n'avaient été causés que par la méfiance de la cour, et le peu de cas qu'elle avait fait de ses justes plaintes.

Voyant que l'âge et les infirmités s'appesantissaient sur lui, et que sa santé avait beaucoup souffert dans son dernier voyage, Colomb pensa que son fils Diego pourrait lui être très-utile pour partager les soins et les travaux qu'exigeait sa position; et que, puisqu'il devait lui succéder, il était temps qu'il vînt acquérir sous ses yeux l'expérience nécessaire pour bien remplir les hautes fonctions qui l'attendaient. Diego était toujours page à la cour, mais ce n'était plus un en-

fant, et il était en état de comprendre les grands intérêts de la vie. Colomb pria donc qu'on voulût bien le lui envoyer, pour qu'il pût aider son père, qui était infirme, disait-il, et qui ne pouvait plus être aussi actif [1].

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 16.

CHAPITRE VI.

Arrivée d'Ojeda avec une escadre à la côte occidentale de l'île. — Roldan est envoyé à sa rencontre (1499).

Parmi les causes qui engagèrent Colomb à retarder son départ, nous avons parlé de l'arrivée de quatre vaisseaux dans la partie occidentale de l'île. Ils avaient jeté l'ancre le 5 septembre dans un havre un peu au-dessous de Jacquemel, sous prétexte de couper du bois de Brésil et d'emmener des Indiens en esclavage. De nouveaux renseignemens apprirent à l'amiral que ces vaisseaux étaient commandés par Alonzo de Ojeda, ce cavalier fougueux et intrépide qui s'était distingué en diverses occasions dans les premiers voyages de découvertes, et particulièrement par l'enlèvement du cacique Caonabo. Connaissant le caractère entreprenant et audacieux de cet officier, Colomb fut très-tour-

menté de le savoir arrivé dans l'île d'une manière clandestine qui ressemblait fort à l'expédition d'un contrebandier. Mais pour l'amener à rendre compte de sa conduite, et pour s'opposer aux exactions qu'il méditait, il était nécessaire d'employer un agent plein d'adresse et d'intelligence. Personne ne lui parut plus propre que Roldan à remplir ce but. Il était aussi audacieux et beaucoup plus rusé qu'Ojeda. Une expédition de cette nature occuperait son attention et celle de ses partisans, et les empêcherait de tramer quelque nouveau complot. Les grandes concessions qu'on venait de leur faire lui semblaient un sûr garant de leur foi, puisqu'il y avait alors pour eux plus de profit dans la fidélité que dans la révolte.

Roldan se chargea avec plaisir de cette entreprise. Il n'avait plus rien à gagner à la sédition, et il désirait vivement s'assurer la possession de ses biens mal acquis par des services signalés qui pussent expier ses torts. Il avait autant d'amour-propre que d'activité, et il prit à cœur de bien s'acquitter d'une mission qui demandait du courage et de l'adresse. Partant de Saint-Domingue avec deux caravelles, il arriva le 29 septembre à deux lieues du havre où les vaisseaux de Ojeda étaient à l'ancre. Il débarqua dans cet endroit avec vingt-cinq hommes déterminés, bien armés et habitués à parcourir les forêts. Il envoya en avant cinq éclaireurs en reconnaissance. Ils revinrent lui dire qu'Ojeda était à terre à plusieurs lieues de ses vaisseaux, et n'ayant

avec lui que quinze hommes occupés à faire du pain de cassava dans un village indien. Roldan se jeta sur-le-champ entre Ojeda et ses vaisseaux, croyant le prendre par surprise. Mais Ojeda avait appris son approche par les Indiens, à qui le nom seul de Roldan inspirait la terreur, depuis les excès qu'il avait commis dans la province de Xaragua. Il vit quel danger le menaçait; il supposait que Roldan avait été envoyé à sa poursuite, et la retraite vers ses vaisseaux lui était coupée. Avec son intrépidité ordinaire, il se présenta devant Roldan, suivi seulement de six de ses compagnons. L'astucieux Roldan commença par l'entretenir de sujets vagues et généraux. Il s'informa ensuite des motifs qui l'avaient fait débarquer dans l'île, surtout dans une partie si éloignée et si solitaire, sans avoir fait prévenir l'amiral de son arrivée. Ojeda lui répondit qu'il faisait un voyage de découvertes, et que dans un moment de détresse il avait relâché dans ce port pour radouber ses vaisseaux et se procurer des provisions. Roldan lui demanda alors, au nom du gouvernement, à voir la licence en vertu de laquelle il avait mis à la voile. Ojeda, qui connaissait le caractère décidé de l'homme auquel il avait à faire, contraignit son impétuosité naturelle et lui répondit que ses papiers étaient à bord de son vaisseau. Il ajouta qu'avant de partir, son intention était d'aller à Saint-Domingue pour rendre ses devoirs à l'amiral, et lui dire plusieurs choses qu'il ne pouvait communiquer qu'à lui seul. Il fit aussi entendre à

Roldan que l'amiral était tombé dans une disgrâce complète à la cour; qu'il était question de lui retirer son commandement, et que la reine, sa protectrice, était malade sans espoir de guérison. C'était sans doute à cette circonstance que Roldan voulait faire allusion dans ses dépêches à l'amiral, lorsqu'il lui mandait qu'Ojeda lui avait communiqué des choses qu'il ne croyait pas prudent de confier à une lettre.

Roldan se rendit alors à bord des vaisseaux. Il y trouva plusieurs personnes qu'il connaissait et qui étaient déjà venues à Hispaniola. Elles lui confirmèrent la vérité des nouvelles qu'Ojeda lui avait données, et lui montrèrent une licence signée par Fonseca, surintendant des affaires des Indes, autorisant Ojeda à entreprendre un voyage de découvertes[1].

Il paraît, d'après le témoignage même d'Ojeda et de ses compagnons, que les relations magnifiques que Colomb avait envoyées en Espagne des découvertes qu'il venait de faire sur la côte de Paria, les brillantes espérances qu'il fondait sur les richesses de cette nouvelle contrée, et les échantillons des perles qu'il avait fait passer au roi et à la reine, avaient enflammé la cupidité de plusieurs aventuriers. Ojeda se trouvait alors en Espagne. Il était le favori de l'évêque Fonseca, qui lui montra la lettre que l'amiral avait écrite au roi et à la reine,

(1) Herrera, decad. 1, lib. VI, cap. 3.

ainsi que les cartes indiquant la route qu'il avait suivie. Ojeda savait que Colomb était retenu par la sédition qui avait éclaté à Hispaniola; il apprit par les conversations qu'il eut avec Fonseca et les autres ennemis de l'amiral, que le roi, naturellement ombrageux, avait conçu des soupçons défavorables sur la conduite de Colomb, et qu'on prédisait tout bas sa chute prochaine. L'idée de profiter de ces circonstances s'empara tout à coup d'Ojeda, et il espéra, à la faveur d'une entreprise particulière, être le premier à exploiter les richesses des contrées nouvellement découvertes. Il communiqua ses projets à Fonseca son protecteur. Celui-ci n'était que trop porté à faire tout ce qui était en son pouvoir pour déjouer les plans et ternir la gloire de Colomb, et on peut même ajouter qu'il s'était toujours montré plus disposé à favoriser des aventuriers mercenaires que les hommes distingués et d'un vrai mérite. Il accéda volontiers à tous les désirs d'Ojeda, lui laissa prendre copie des cartes et des papiers de Colomb qui devaient servir à le diriger dans ces mers inconnues, et il lui délivra une commission signée par lui, mais qui n'avait été sanctionnée ni par le roi ni par la reine. Elle portait qu'il n'aborderait à aucune terre appartenant au roi de Portugal, ni à aucune de celles qui avaient été découvertes par Colomb avant l'année 1495. Cette date seule prouve la perfidie et la conduite artificieuse de Fonseca, puisqu'elle laissait à Ojeda la liberté d'aller à Paria et à l'île des Perles, que Colomb

n'avait découvertes que depuis l'année désignée. Les vaisseaux devaient être équipés aux frais d'Ojeda, et la couronne devait recevoir un trentième des bénéfices du voyage.

En vertu de cette commission, Ojeda, aidé de plusieurs spéculateurs riches et avides, équipa quatre vaisseaux à Séville. Parmi eux se trouvait le célèbre Améric Vespuce, marchand florentin, qui avait la réputation de connaître parfaitement la navigation et la géographie. Le principal pilote de l'expédition était Juan de la Cosa, marin distingué et élève de l'amiral, qu'il avait accompagné dans son premier voyage de découvertes, et dans celui qu'il avait fait le long de la côte méridionale de Cuba et autour de l'île de la Jamaïque. Il s'y trouvait aussi plusieurs marins, et entre autres Barthélemi Roldan, pilote renommé, qui avait fait avec Colomb le voyage de Paria[1]. Telle fut l'expédition qui, par un singulier concours de circonstances, donna à tout le Nouveau-Monde le nom du marchand florentin, Améric Vespuce.

Les vaisseaux étaient partis dans le mois de mai 1499. Arrivés au continent du sud, les aventuriers en avaient rangé la côte depuis la distance de deux cents lieues à l'est de l'Orénoque, jusqu'au golfe de Paria. Guidés par les cartes de Colomb, ils avaient traversé ce golfe et la Boca del Drago, et avaient continué à se diriger vers l'ouest jus-

(1) Las Casas.

qu'au cap Vela, visitant l'île de Margarita et le continent adjacent, et découvrant le golfe de Venezuela. Ils avaient touché ensuite aux îles des Caraïbes, avaient soutenu un combat contre ces belliqueux insulaires et fait beaucoup de prisonniers, qu'ils avaient l'intention de vendre comme esclaves dans quelque marché d'Espagne. De là, manquant de vivres, ils avaient fait voile pour Hispaniola, ayant accompli le plus long voyage qu'on eût encore fait sur les côtes du Nouveau-Monde[1].

Après avoir recueilli tous les renseignemens qu'il avait pu obtenir sur ces navigateurs, sur leurs aventures et sur leurs projets, et se fiant à la promesse qu'Ojeda lui avait faite d'aller voir l'amiral, Roldan retourna à Saint-Domingue pour y rendre compte de sa mission.

(1) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. IV, cap. 4. Munos, *Hist. del Nuevo Mundo*, MS.

CHAPITRE VII.

Manœuvres de Roldan et d'Ojeda (1500).

Lorsque Colomb eut appris la nature de l'expédition d'Ojeda et la commission en vertu de laquelle il avait mis à la voile, il se trouva grièvement offensé. C'était une infraction directe à ses principales prérogatives, infraction sanctionnée par le gouvernement qui aurait dû les regarder comme sacrées. Néanmoins, il attendit patiemment la visite annoncée d'Alonzo de Ojeda, à Saint-Domingue, pour obtenir de plus amples explications. Rien n'était plus loin de la pensée de cet aventurier que de tenir une telle promesse; il ne l'avait faite que pour tromper la vigilance de Roldan. Dès qu'il eut fait radouber ses vaisseaux, et qu'il eut renouvelé ses provisions, il mit à la voile

et longea l'île jusqu'à la côte de Xaragua, où il arriva en février. Il y fut bien reçu par les Espagnols qui résidaient dans cette province, et qui pourvurent à tous ses besoins. Parmi eux se trouvaient plusieurs des complices de Roldan, êtres vils et pervers, ne se plaisant que dans le désordre, haïssant toute discipline, et remplis d'animosité contre l'amiral, qui les avait fait rentrer sous l'autorité salutaire des lois.

Connaissant l'audace et la témérité d'Ojeda, et voyant qu'il existait de la jalousie entre lui et l'amiral, ils l'accueillirent avec empressement comme un nouveau chef, venu pour redresser leurs prétendus griefs, et remplacer Roldan qu'ils regardaient comme les ayant abandonnés. Ils se répandirent auprès d'Ojeda en plaintes bruyantes contre Colomb, qu'ils accusaient de retenir les arrérages de leur solde.

Ojeda avait une tête ardente ; avec cela, il était un peu fanfaron, et il s'érigea en redresseur de torts. On dit aussi qu'il prétendait être autorisé par le gouvernement à agir de concert avec Carvajal, pour conseiller ou plutôt pour surveiller l'amiral, et que l'une des premières mesures qu'ils devaient prendre était d'ordonner le paiement de tout ce qui était dû aux serviteurs du roi[1]. Il est cependant permis de douter qu'Ojeda ait émis des prétentions de cette nature, dont la fausseté pouvait

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 84.

être si facilement prouvée, et causer sa disgrâce. Mais ce qui l'encouragea sans doute à se charger du rôle de médiateur, ce fut la certitude que la faveur de l'amiral déclinait à la cour, tandis qu'il pouvait compter, lui, sur la puissante protection de Fonseca. Peut-être aussi partageait-il les préventions que propageaient avec soin ceux avec qui il avait eu des relations en Espagne, au moment de son départ, et qui disaient partout que ces malheureux avaient été réduits au désespoir par l'oppression de l'amiral et de ses frères. Il est donc probable qu'un certain sentiment de générosité se mêlait à son goût naturel pour les aventures lorsqu'il leur proposa de leur faire rendre justice, de se mettre à leur tête, de marcher sur Saint-Domingue, et d'obliger l'amiral à les payer à l'instant même, ou bien de le chasser de l'île.

La proposition d'Ojeda fut reçue avec acclamations par quelques-uns des rebelles; d'autres firent des objections. Des querelles s'élevèrent; il se forma deux partis; bientôt le tumulte fut à son comble. Des argumens on en vint aux coups, et il y eut des deux côtés plusieurs homme tués ou blessés; mais la victoire resta au parti qui était d'avis de marcher sur Saint-Domingue. Heureusement pour la tranquillité et la sûreté de l'amiral, Roldan arriva dans les environs à ce moment critique, suivi d'une troupe d'hommes déterminés. Colomb l'y avait envoyé pour surveiller les mouvemens d'Ojeda, dès qu'il avait appris que cet aventurier

avait paru sur la côte de Xaragua. Roldan fut informé des scènes violentes qui se passaient, et il envoya dire à son vieux confédéré, Diego de Escobar, de le suivre avec tout ce qu'il pourrait réunir de soldats dévoués. Ils arrivèrent à Xaragua à un jour de distance l'un de l'autre. On vit alors un exemple du peu de fond que les traîtres et les méchans peuvent faire l'un sur l'autre. Les anciens partisans de Roldan voyant qu'il était sincère dans la résolution de servir le gouvernement, et qu'il n'y avait aucun espoir de l'entraîner dans leurs nouveaux projets de sédition, cherchèrent à s'emparer par surprise de sa personne, mais sa vigilance et son activité surent déjouer leurs efforts[1].

Lorsqu'Ojeda apprit l'arrivée de Roldan et d'Escobar, il se retira à bord de ses vaisseaux. Malgré son audace, il ne se souciait pas, dans cette circonstance, d'en venir aux mains, lorsqu'il n'avait la perspective que d'un combat acharné, dont il ne pouvait retirer aucun avantage, et qu'il lui fallait tourner ses armes contre le gouvernement. Roldan alors essaya de faire des remontrances semblables à celles qu'il avait été accoutumé à recevoir. Il écrivit à Ojeda pour lui représenter les funestes effets de sa conduite, le désordre qu'il répandait dans l'île, et il l'invitait à se rendre auprès de lui pour terminer, par un arrangement à l'amiable,

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 87.

cette malheureuse affaire. Ojeda, qui connaissait le caractère violent et rusé de Roldan, méprisa ses messages, et refusa de se mettre en son pouvoir. Il saisit même un de ses envoyés, Diego de Truxillo, et débarquant à l'improviste à Xaragua, il enleva un autre de ses compagnons nommé Torribio de Lenares, et il les retint l'un et l'autre captifs et enchaînés à bord de son vaisseau à titre d'otages pour un matelot manchot, nommé Juan Pintor, qui avait déserté, menaçant de les faire pendre si le déserteur n'était pas remis entre ses mains[1].

Il s'établit alors une sorte de petite guerre entre ces deux antagonistes, dignes l'un de l'autre, et en état de rivaliser de ruse et d'adresse. Ojeda mit à la voile, et cinglant vers le nord, il s'arrêta à douze lieues plus loin, dans la province de Cahay, l'une des plus belles et des plus fertiles de l'île, habitée par un peuple doux et paisible. Il y débarqua avec quarante hommes, s'emparant de toutes les provisions qu'il put trouver. Roldan et Escobar le suivirent le long du rivage, et ils l'eurent bientôt rejoint. Roldan envoya alors Escobar dans un léger canot, dirigé par des Indiens, qui, avec leurs pagaies, semblaient le faire voler sur les flots. Lorsqu'il fut à portée de héler le vaisseau, il informa Ojeda que puisqu'il craignait de se rendre à terre, Roldan viendrait conférer avec lui à bord de son navire, s'il voulait envoyer une chaloupe pour le chercher.

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 169, MS.

Ojeda crut alors tenir son ennemi. Il dépêcha tout de suite une chaloupe dont les matelots, s'arrêtant à peu de distance du rivage, laissèrent pendre leurs rames, et dirent à Roldan qu'ils l'attendaient. « Combien puis-je emmener de personnes avec moi? » demanda celui-ci. « Cinq à six seulement, » lui répondit-on. Aussitôt Diego de Escobar et quatre autres se dirigèrent vers la chaloupe; l'équipage refusa d'en admettre davantage. Roldan ordonna alors à un de ses gens de le porter jusqu'à la barque, et à un autre de marcher à côté de lui pour le soutenir; par ce stratagème, la troupe se trouvait monter à huit hommes. A peine eut-il mis le pied sur la chaloupe, qu'il ordonna aux rameurs de gagner la terre. Sur leur refus, ses compagnons et lui les attaquèrent l'épée à la main, en blessèrent plusieurs, et firent tous les autres prisonniers, à l'exception d'un archer indien, qui plongea dans l'eau et s'échappa à la nage.

C'était une victoire importante pour Roldan. Ojeda désirant vivement recouvrer sa chaloupe, qui était indispensable pour le service du vaisseau, fit alors des propositions de paix. Il approcha du rivage dans la barque plus petite qui lui restait, ayant avec lui son premier pilote, un arquebusier et quatre rameurs. Roldan entra dans la chaloupe qu'il venait de capturer, suivi de sept rameurs et de quinze soldats, ayant pris la précaution d'en faire ranger quinze autres sur le rivage, prêts à s'embarquer dans un grand canot en cas de besoin.

Une entrevue caractéristique eut lieu alors entre ces deux rusés adversaires, chacun d'eux se tenant prudemment sur ses gardes, et à une distance respectueuse. Ojeda allégua, pour justifier ses démonstrations hostiles, que Roldan était venu avec des forces nombreuses pour s'emparer de sa personne. Celui-ci le nia positivement, et lui promit l'accueil le plus amical de la part de l'amiral, s'il voulait se rendre à Saint-Domingue. Un accommodement fut enfin effectué ; la chaloupe fut restituée, et tous les prisonniers furent réciproquement rendus, à l'exception de Juan Pintor, le déserteur manchot, qui était disparu. Le jour suivant, Ojeda, conformément à l'accord qui avait été fait, remit à la voile pour quitter l'île, en menaçant toutefois d'y revenir plus tard avec un plus grand nombre d'hommes et de vaisseaux [1]. Roldan, doutant qu'il fût réellement parti, demeura dans les environs. En effet, il apprit peu de jours après qu'Ojeda avait pris terre sur une partie éloignée de la côte. Il s'embarqua immédiatement sur des canots avec quatre-vingts hommes, pour le poursuivre, envoyant en même temps des éclaireurs par terre. Avant qu'il fût arrivé à l'endroit désigné, Ojeda avait remis à la voile, et Roldan n'entendit plus parler de lui. Las Casas affirme cependant qu'Ojeda partit pour quelque province éloignée d'Hispaniola, ou pour l'île de Porto-Ricco, où il

(1) *Lettre de Colomb à la nourrice du prince Jean.*

complêta ce qu'il nommait sa *cavalgada*, ou cargaison d'esclaves, emmenant un nombre prodigieux de malheureux Indiens qu'il vendit sur le marché de Cadix [1].

(1) Las Casas, lib. I, cap. 169.

CHAPITRE VIII.

Conspiration de Guevara et de Moxica (1500).

Lorsque des hommes ont été habitués à vivre dans le désordre et à braver toutes les lois, ils s'attribuent le plus grand mérite, lorsqu'une fois, par hasard, ils ont fait ce que leur devoir exigeait d'eux. Les soldats de Roldan faisaient sonner bien haut leur fidélité inaccoutumée et les services signalés qu'ils avaient rendus au gouvernement en chassant Ojeda de l'île. Comme tous les coquins réformés, ils espéraient obtenir pour leur bonne conduite de grandes récompenses. Pensant que leur chef avait le droit de leur faire toutes les concessions qu'ils désireraient, et enchantés de la délicieuse province de Cahay, ils lui demandèrent de la leur partager, afin qu'ils pussent s'y établir. Il y avait eu un temps où Roldan n'aurait pas hésiter à céder à

leurs désirs, mais à présent il avait à cœur de se faire la réputation d'un homme qui respectait les lois. Il refusa donc de faire droit à leur requête, jusqu'à ce qu'il y fût autorisé par l'amiral. Connaissant, toutefois, qu'il avait jadis fomenté parmi ses partisans un esprit d'insubordination qu'il serait dangereux de réveiller, et que leur rapacité, encouragée par une longue indulgence, n'admettrait point de délais, il leur partagea quelques terres qui lui appartenaient, dans le territoire de son ancien hôte, Behechio, cacique de Xaragua. Il écrivit alors à l'amiral pour lui demander la permission de retourner à Saint-Domingue, et il en reçut la réponse la plus flatteuse, dans laquelle Colomb le félicitait de l'activité et de l'adresse qu'il avait déployées, et le priait de rester quelque temps à Xaragua, de peur qu'Ojeda ne fût encore dans les environs et ne cherchât à faire une autre descente dans cette province.

Les troubles de l'île n'étaient point encore terminés, et une aventure assez romanesque allait bientôt la rendre le théâtre de nouveaux désordres. Un jeune cavalier, issu d'une noble famille et nommé don Fernando de Guevara, arriva à Xaragua vers cette époque. Il était doué d'un extérieur agréable et de manières insinuantes, mais il avait les passions ardentes et les principes les plus dépravés. Il était cousin d'Adrien de Moxica, un des chefs les plus actifs de la révolte de Roldan, et il s'était conduit à Saint-Domingue d'une ma-

nière si licencieuse que l'amiral l'avait banni de l'île. Comme on ne prévoyait pas d'autre occasion, Guevara avait été envoyé à Xaragua, pour retourner en Espagne sur un des vaisseaux d'Ojeda, mais il n'y était arrivé qu'après leur départ. Roldan le reçut fort bien, par égard pour son ancien camarade Adrien de Moxica, et lui laissa choisir le lieu de sa résidence jusqu'à ce qu'il pût recevoir de nouveaux ordres de l'amiral à son égard. Guevara fit choix de l'endroit même où Roldan s'était emparé de la chaloupe d'Ojeda, dans la province de Cahay. C'était la partie la plus délicieuse de cette belle côte, mais le voisinage de Xaragua fut ce qui décida don Fernando. Dans une courte excursion que Roldan lui avait permis de faire dans cette province, il avait été reçu avec bienveillance dans la maison d'Anacoana, veuve de Caonabo et sœur du cacique Behechio. Cette femme distinguée conservait encore son ancienne partialité pour les Espagnols, malgré les scènes honteuses dont elle avait été témoin, et la dignité naturelle de son caractère avait commandé le respect, même à la vile engeance qui avait infesté son territoire. Il lui restait, de son hymen avec Caonabo, une fille nommée Higuamota, qui sortait à peine de l'adolescence, et dont on admirait la beauté. Guevara ne put la voir souvent sans en devenir éperduement amoureux, et ses agrémens personnels eurent bientôt gagné le cœur de la simple indienne. Ce fut pour rester près d'elle qu'il choisit Cahay pour sa rési-

dence, dans l'endroit où son cousin Adrien de Moxica dressait un grand nombre de chiens et de faucons pour la chasse. Guevara retardait son départ de jour en jour. Roldan qui découvrit bientôt le motif qui le retenait à Xaragua, l'avertit de se désister de ses prétentions et de quitter sur-le-champ la province. Las Casas fait entendre que Roldan lui-même n'était pas resté insensible aux charmes de la jeune Indienne, et qu'il était jaloux de la préférence qu'elle accordait à son rival. Anacoana, charmée de la tournure distinguée et des manières insinuantes du jeune cavalier, favorisait son attachement, d'autant plus qu'il recherchait sa fille en mariage. Malgré les ordres de Roldan, don Fernando restait toujours à Xaragua, dans la maison d'Anacoana, et il envoya même chercher un prêtre pour baptiser sa prétendue.

Lorsque Roldan apprit la désobéissance de Guevara, il lui fit dire de se rendre sur-le-champ auprès de lui, et il lui reprocha avec aigreur de rester à Xaragua, et de vouloir tromper une femme telle qu'Anacoana en surprenant l'affection de sa fille. Guevara avoua la violence de son amour, mais il protesta de la pureté de ses intentions, e sollicita la permission de rester. Roldan fut inflexible. Il allégua que sa conduite pourrait être mal interprétée par l'amiral; mais il est probable que le véritable motif de son refus était le désir de se débarrasser d'un dangereux rival. Guevara obéit; mais à peine avait-il passé trois jours à Cahay,

qu'incapable de rester plus long-temps éloigné de l'objet de sa flamme, il revint à Xaragua, avec quatre ou cinq de ses amis, et se tint caché dans la maison d'Anacoana. Roldan, qu'un mal d'yeux retenait alors chez lui, ayant appris son retour, lui envoya reprocher sa nouvelle désobéissance, et lui ordonna de retourner à Cahay. Le jeune cavalier prit alors un ton de défi. Il conseilla à Roldan de ne point se faire d'ennemis dans un moment où il avait tant besoin de protecteurs pour lui-même, puisqu'il savait de bonne part que l'amiral allait le faire décapiter. Là-dessus Roldan, usant de son autorité, lui enjoignit de quitter cette partie de l'île, et de se rendre à Saint-Domingue, pour comparaître devant l'amiral. L'idée d'être entièrement banni du voisinage de la jeune Indienne apaisa tout à coup la véhémence de Guevara; au lieu de menacer, il eut recours aux plus humbles prières, et Roldan, calmé par cette soumission, lui permit de rester, du moins pour le moment.

Roldan était destiné à recueillir les fruits amers du mal dont il avait jeté les premières semences. Il avait lui-même inspiré à ses compagnons l'amour du désordre et de l'insubordination, et il eut alors à subir les effets des sentimens qu'il avait en quelque sorte fait naître dans leurs cœurs. Guevara, irrité des obstacles qu'il suscitait à son bonheur, méditait une vengeance éclatante. Il se fit bientôt un parti parmi les anciens camarades de Roldan, qui détestaient comme magistrat l'homme qu'ils

avaient idolâtré comme chef. On décida qu'on se jetterait inopinément sur lui, pour le tuer ou lui crever les yeux; mais Roldan apprit le complot, et il agit avec sa promptitude ordinaire. Guèvara fut arrêté dans la maison d'Anacoana et sous les yeux de sa prétendue, ainsi que sept de ses complices. Roldan envoya sur-le-champ à l'amiral les détails de ce qui s'était passé, déclarant qu'il ne voulait rien faire sans son aveu, et qu'il ne pouvait prononcer dans une affaire qui le concernait personnellement. Colomb, qui était alors au fort de la Conception, dans la Vega, ordonna que les prisonniers fussent conduits à la forteresse de Saint-Domingue.

Les mesures vigoureuses prises par Roldan contre ses anciens camarades furent comme une étincelle électrique qui embrasa à l'instant toute la surface de l'île. Lorsque Adrien de Moxica apprit que son cousin était prisonnier, et cela, par ordre de son ancien ami, sa fureur ne connut pas de bornes, et il se promit bien de le venger. Se hâtant de se rendre à Bonao, l'ancien repaire de la rébellion, il réclama la coopération de Pedro Riquelme, l'alcade récemment nommé. Il ne lui fut pas difficile de l'entraîner dans son parti. Ils parcoururent ensemble les différentes parties de la Vega où leurs compagnons de révolte avaient reçu des terres et s'étaient établis, excitant leurs passions haineuses à embrasser la vengeance d'un camarade digne d'eux. Ces hommes semblent avoir

eu un penchant irrésistible à la rébellion. Guevara devint à son tour leur idole; les charmes de la belle Indienne exerçaient probablement aussi une puissante influence sur ces hommes sensuels, et ils déclarèrent d'une commune voix que la conduite de Roldan était une intervention tyrannique pour empêcher un mariage agréable à toutes les parties et avantageux pour la colonie. Il n'existe point d'être qui soit aussi odieux à ses anciens associés qu'un voleur converti, ou un rebelle entré au service de la justice. Toutes les scènes de révolte se renouvelèrent; les armes qui avaient à peine été suspendues depuis la dernière sédition furent de nouveau décrochées des murs, et les préparatifs les plus actifs se firent de toutes parts. Moxica se vit bientôt à la tête d'une bande nombreuse, prête à le suivre avec armes et bagages, partout où il voudrait la conduire. Aveuglé par l'impunité où l'on avait laissé leurs premiers désordres, il méditait des actes de violence bien plus atroces, se proposant non-seulement de délivrer son cousin, mais de faire périr Roldan et l'amiral.

Colomb était au fort de la Conception avec des forces peu considérables, lorsque ce dangereux projet fut formé dans son voisinage immédiat. N'appréhendant aucune hostilité de la part de gens qu'il avait comblés de faveurs, il serait sans doute tombé en leur pouvoir, si un transfuge du parti des conspirateurs ne lui eût donné connais-

sance du complot qui se tramait. Il vit d'un coup d'œil les dangers qui le menaçaient et l'orage qui était au moment d'éclater sur l'île. Il n'était plus temps d'employer les voies de la douceur, et il résolut de frapper un coup, qui détruisît la révolte jusque dans ses fondemens.

Prenant avec lui six à sept fidèles serviteurs et trois écuyers, tous bien armés, il se rendit la nuit à l'endroit où les chefs des conspirateurs étaient cantonnés. Il paraît qu'ils se croyaient bien sûrs du secret, et que, trompés par la sécurité apparente de l'amiral, ils n'étaient nullement sur leurs gardes. Colomb tomba sur eux à l'improviste, et il s'empara de Moxica et de plusieurs de ses principaux confédérés, qu'il emmena prisonniers au fort de la Conception. Le moment était critique : la Vega tout entière n'attendait qu'un signal pour se révolter; l'amiral avait en son pouvoir le fauteur de la rébellion, et il était urgent de faire un exemple qui frappât de terreur tous les factieux. Il ordonna que Moxica fût pendu au faîte de la forteresse. Celui-ci pria Colomb de lui permettre de se confesser avant de subir sa sentence ; un prêtre fut appelé. Le misérable Moxica, qui avait été si intrépide et si arrogant à la tête des rebelles, perdit tout son courage à l'approche de la mort. Il prolongea le plus possible sa confession, s'arrêtant sans cesse, puis recommençant et hésitant de nouveau, comme s'il eût espéré, en gagnant du temps, trouver quelque moyen de se sauver. Au

lieu de faire l'aveu de ses péchés, il commença par accuser d'autres personnes dont l'innocence était notoire, jusqu'à ce que Colomb, irrité de tant de délais et de fausseté, et perdant toute patience, ordonnât que le lâche fût précipité du haut des remparts. Plusieurs des complices de Moxica furent condamnés à mort, mais on se contenta, pour le moment, de les retenir en prison [1].

Colomb ne borna pas à cet acte de sévérité les mesures vigoureuses qu'exigeait sa position. Avant que les conspirateurs eussent eu le temps de revenir de leur stupeur, Pedro Riquelme fut pris, ainsi que plusieurs de ses complices, dans son repaire de Bonao, et il fut amené dans la forteresse de Saint-Domingue, qui renfermait aussi le premier auteur de cette rébellion, Fernando de Guevara, l'amant de la jeune princesse indienne. Ces actes inattendus de rigueur, de la part d'un homme qui avait montré une si longue patience, produisirent l'effet désiré. Les conspirateurs, saisis d'effroi, s'enfuirent pour la plupart à Xaragua, leur retraite favorite. Mais on ne leur permit pas de s'y rassembler comme auparavant, pour tramer de nouveaux complots. L'Adelantado, secondé par Roldan, les poursuivit avec toute l'activité qui le caractérisait. On dit qu'il avait emmené un prêtre avec lui, afin que les coupables qu'il arrêterait pussent être confessés et pendus sur-le-champ;

(1) Herrera, decad. II, lib. IV, cap. 5.

mais la version la plus probable est qu'il les envoyait prisonniers à Saint-Domingue. Il en eut une fois dix-sept enfermés dans le même donjon, et attendant leur procès, tandis qu'il continuait à poursuivre les autres avec une persévérance infatigable[1].

Ces mesures étaient promptes et sévères; mais lorsque nous considérons combien de temps Colomb avait supporté les outrages de ces factieux, combien il leur avait fait de concessions et de sacrifices, à quel point ils avaient entravé ses grandes entreprises et compromis la tranquillité de l'île par leurs mouvemens séditieux, et comment ils avaient abusé de son indulgence, bravé son autorité, et enfin menacé ses jours, nous ne pouvons nous étonner qu'il ait enfin laissé tomber le glaive de la justice qu'il tenait suspendu depuis si long-temps.

La rébellion était alors complètement vaincue, et les bons effets des différentes mesures que Colomb avait prises depuis son arrivée, pour l'avantage de la colonie, commencèrent à se faire sentir. Les Indiens, voyant l'impossibilité d'une plus longue résistance, se soumirent patiemment au joug des Espagnols. Un grand nombre donnaient des preuves d'une civilisation naissante, et quelques-uns avaient adopté l'usage des vêtemens. Le christianisme commençait à faire des progrès parmi eux. Les Espagnols, aidés par les Indiens, cultivaient leurs terres avec soin, et tout faisait espérer

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 72, MS. Herrera, decad. 1, lib. 1, cap. 7.

une prospérité durable, parce qu'elle était établie sur des bases solides.

Colomb considérait cet heureux changement comme produit par l'intervention spéciale de la Providence. Il exprime positivement cette opinion dans une de ses lettres, où il rapporte un exemple des visions fantastiques qui assaillaient parfois son imagination, lorsqu'il était sous l'influence de la maladie ou d'une vive anxiété. Dans le cours de l'hiver précédent, vers la fête de Noël, lorsqu'il se voyait menacé à la fois de la guerre par les Indiens, et de la révolte par les Espagnols, qu'il était forcé de se méfier de tous ceux qui l'entouraient, et qu'il avait encore à craindre d'être tombé dans la disgrâce de la cour, il se laissa aller pendant quelque temps au plus grand découragement. Au milieu de ses pensées lugubres, et tandis qu'il s'abandonnait au désespoir, il crut entendre une voix qui lui disait : « Homme de peu de foi ! ne crains rien, ne te laisse point abattre. Je prendrai soin de toi. Les sept années du terme d'or ne sont point expirées[1]; et en cela, comme en toute autre chose, je prendrai soin de toi. » Le jour même, écrivait Colomb, je reçus la nouvelle qu'on venait de découvrir une

(1) Colomb fait allusion ici au vœu qu'il avait fait en découvrant le Nouveau-Monde, ainsi qu'il l'avait écrit au roi et à la reine d'équiper, avant sept ans, et sur le bénéfice que lui procureraient ses découvertes, cinquante mille fantassins et cinq mille cavaliers pour la délivrance du saint-sépulcre, et de lever encore une force semblable dans les cinq ans qui suivraient.

grande étendue de pays très-riche en mines[1]. La promesse du secours divin, si mystérieusement et si miraculeusement donnée, lui parut depuis encore plus évidemment remplie. Les scènes de trouble et de danger dont naguère il était entouré s'étaient apaisées tout à coup pour faire place à la tranquillité. Il entrevoyait maintenant dans l'avenir l'heureuse exécution de son entreprise favorite, si long-temps interrompue, la reconnaissance des régions de Paria, et l'établissement d'une pêcherie dans le golfe des Perles. Combien ses espérances étaient chimériques! Dans le moment même où il se berçait d'une si douce illusion, des événemens se préparaient qui devaient l'accabler de douleur, le dépouiller des honneurs qu'il avait si légitimement acquis, et le rendre comparativement misérable pour le reste de ses jours!

(1) Lettre de Colomb à la nourrice du prince Jean. *Hist. del Almirante*, cap. 84.

LIVRE TREIZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Intrigues à la cour contre Colomb.—Bobadilla est muni de pleins pouvoirs pour rechercher sa conduite (1500).

Pendant que Colomb avait à lutter contre des difficultés sans cesse renaissantes dans l'île factieuse d'Hispaniola, ses ennemis n'avaient que trop bien réussi à miner sourdement sa réputation à la cour d'Espagne. Ce qu'Ojeda avait dit de sa disgrâce n'était pas sans quelque fondement. On la regardait en effet comme très-prochaine, et les efforts les plus perfides étaient faits pour l'accélérer. Tous les vaisseaux qui revenaient du Nouveau-Monde rapportaient de nouvelles plaintes contre Colomb et ses frères, qui étaient représentés sous le jour

le plus odieux, comme des hommes nouveaux, enflés de leur soudaine élévation, n'ayant pas l'habitude du commandement, traitant les gentilshommes avec arrogance, les soldats et les ouvriers avec tyrannie, les naturels avec une froide cruauté. On revenait sans cesse sur cette insinuation perfide, que c'étaient des étrangers, qui ne pouvaient prendre aucun intérêt à la gloire ni à la prospérité de l'Espagne; et, quelque méprisable que puisse paraître cette allégation, elle produisit le plus grand effet. On alla même au point d'accuser Colomb du projet de rompre tout engagement avec l'Espagne, et de se constituer souverain des pays qu'il avait découverts, ou bien de les transmettre à quelque autre puissance; calomnie qui, tout extravagante qu'elle était, ne pouvait manquer de faire impression sur l'esprit ombrageux de Ferdinand. Il est vrai que, par tous les vaisseaux, Colomb envoyait aussi des rapports, écrits avec toute la franchise et toute l'énergie de la vérité, où il exposait la cause et la nature véritable des maux qui pesaient sur l'île, indiquant en même temps les remèdes qui, appliqués à propos, auraient pu être efficaces. Mais ses lettres n'arrivant qu'à des intervalles éloignés, ne laissaient sur l'esprit du roi qu'une impression passagère, que les efforts actifs et journaliers de ses ennemis ne tardaient pas à détruire.

Ayant un libre accès auprès des souverains, rien n'était plus facile pour eux que d'appuyer de la manière la plus vive sur ce qu'ils avançaient

contre lui, tandis qu'ils neutralisaient la force de ses explications. Ils avaient un argument très-plausible, qu'ils employaient sans cesse pour prouver l'incapacité ou la mauvaise fois de Colomb. La mère-patrie était obligée d'épuiser ses trésors pour soutenir la colonie ; à chaque instant Colomb demandait des secours : était-ce là ce qu'avaient promis les magnifiques descriptions qu'il avait faites de l'opulence de l'île et de ses montagnes d'or, dans lesquelles il avait prétendu trouver l'Ophir des anciens temps, source de toutes les richesses de Salomon ? Ils en concluaient ou qu'il avait trompé les souverains par des exagérations volontaires, ou qu'il s'était permis des malversations coupables, ou qu'il était totalement incapable d'administrer.

On savait combien Ferdinand était tourmenté de voir ses nouvelles possessions devenir pour lui une source de dépenses, au lieu d'en être une de profit. Les guerres dictées par son ambition avaient épuisé ses ressources, et c'était du Nouveau-Monde qu'il avait espéré recevoir les moyens de poursuivre ses triomphes. Aussi son impatience était-elle extrême de voir au contraire une partie de ses trésors aller s'engloutir dans cette espèce de gouffre. Pour augmenter son ressentiment, tous les mécontens qui revenaient de la colonie étaient encouragés par la faction ennemie à réclamer les soldes arriérées qui leur avaient été retenues par Colomb, ou des indemnités pour les pertes qu'ils avaient éprouvées à son service. Ce fut surtout ce

que ne manquèrent pas de faire les êtres turbulens et dépravés qu'on avait embarqués pour délivrer l'île de leurs séditions. Ils se rendirent tous à Grenade, où était la cour. Le roi ne pouvait faire un pas sans qu'ils le suivissent, remplissant l'air de leurs plaintes, et demandant à grands cris le paiement de leur solde. Un jour, cinquante de ces vagabonds trouvèrent moyen de pénétrer jusque dans les cours intérieures de l'Alhambra, sous les fenêtres de leurs majestés, et ils tenaient à la main des grappes de raisin, qu'ils montraient en l'air, comme la maigre pitance à laquelle ils étaient réduits, s'emportant en invectives contre Colomb qui les avait trompés, et contre le gouvernement qui les abandonnait. Les deux fils de Colomb, qui étaient pages de la reine, étant venus à passer, ils les suivirent en poussant des imprécations. « Voilà, disaient-ils, les fils de l'amiral; les enfans de ce traître qui a découvert la terre de déception et de vanité pour qu'elle devînt le tombeau de toute la noblesse de Castille[1]! »

La calomnie, à force de se répéter, finit par glisser son poison jusque dans l'âme la plus généreuse. Isabelle elle-même commença à concevoir des doutes sur la conduite de Colomb. Lorsque les plaintes étaient si générales et si continuelles, il semblait raisonnable d'en conclure qu'elles avaient quelque fondement. Colomb et son frère

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 54.

avaient sans doute des intentions droites, mais peut-être manquaient-ils de tact et d'habileté, et, en matière de gouvernement, le mal est plus souvent produit par le défaut de jugement que par la perversité du cœur. Les lettres écrites par Colomb lui-même présentaient un tableau déplorable de la confusion où l'île était jetée. Ces troubles ne pouvaient-ils pas être causés par la faiblesse ou par l'incapacité des chefs? En supposant même que les abus qui existaient provinssent en grande partie de l'animosité des colons contre l'amiral et ses frères, et des préjugés que leur qualité d'étrangers faisait naître contre eux, était-il prudent de confier un commandement aussi éloigné, aussi important, à des personnes qui étaient vues d'un aussi mauvais œil par leurs administrés?.

Ces considérations avaient beaucoup de poids sur l'âme franche d'Isabelle; mais c'était surtout sur l'esprit défiant et jaloux de Ferdinand qu'elles étaient toutes-puissantes. Il n'avait jamais eu beaucoup d'attachement pour Colomb, et depuis qu'il avait reconnu l'importance de ses découvertes, il n'avait jamais cessé de regretter les pouvoirs étendus dont il l'avait investi. Les clameurs excessives qui s'étaient élevées pendant l'administration de l'Adelantado, et l'insurrection de Roldan déterminèrent enfin le roi à envoyer un personnage important, pour examiner les affaires de la colonie, et, s'il le trouvait nécessaire pour la sûreté de l'île, en prendre lui-même le commandement. Il paraît que

cette mesure décisive fut résolue dès le printemps de 1499, et que les papiers et pouvoirs nécessaires furent même rédigés à cette époque; mais néanmoins ce ne fut que l'année suivante qu'elle fut mise à exécution. On assigne différentes causes à ce délai. Il est possible que les services importans rendus par Colomb, en découvrant Paria et les îles des Perles, eussent produit quelque effet sur l'esprit du roi. La nécessité d'équiper une escadre dans ce moment même, pour agir de concert avec les Vénitiens contre les Turcs; l'attitude menaçante du nouveau roi de France, Louis XII; la rébellion des Maures de l'Alpuxarra, dans le royaume nouvellement conquis de Grenade, sont autant de motifs qui ont été allégués pour expliquer le retard mis à l'exécution d'une mesure qui demandait à être mûrement pesée, et qui pouvait avoir de graves conséquences [1]. Mais la raison la plus probable était la répugnance marquée d'Isabelle à prendre un parti aussi violent contre un homme pour lequel elle avait une si vive reconnaissance et une si haute considération.

Enfin l'arrivée des vaisseaux sur lesquels revenaient les complices de Roldan en vertu de leur capitulation, accéléra la crise. Il est vrai que Ballester et Barrantes étaient envoyés pour montrer les affaires de l'île sous leur véritable jour; mais ils amenaient une foule de témoins prêts à déposer

(1) Munos, *Hist. del Nuevo Mundo*, MS.

en faveur de Roldan, et à confirmer ce que lui et ses confédérés disaient eux-mêmes dans leurs lettres, que tout ce qui était arrivé provenait de la tyrannie de Colomb et de ses frères. Malheureusement les dépositions des rebelles eurent le plus grand poids auprès de Ferdinand, et il se présenta une circonstance qui refroidit singulièrement l'amitié d'Isabelle, qui jusqu'alors avait été le plus grand et presque l'unique appui de Colomb.

La reine, qui prenait un intérêt de mère au bien-être des Indiens, avait été offensée de ce qui lui paraissait entêtement de la part de Colomb, qui, malgré les désirs bien connus d'Isabelle, continuait à réduire les prisonniers de guerre en esclavage. Les vaisseaux qui ramenaient en Espagne les compagnons de Roldan étaient en même temps chargés d'esclaves. Les uns leur avaient été accordés par l'amiral qui s'y était vu forcé par les articles de la capitulation ; tous les autres avaient été emmenés clandestinement. De ce nombre se trouvaient plusieurs filles de caciques que ces malheureux avaient enlevées, et qui étaient ou enceintes ou nouvellement accouchées. Tous ces méfaits furent imputés à Colomb, qui, disait-on, les avait ouvertement autorisés, et Isabelle en fut révoltée. Sa sensibilité comme femme, et sa dignité comme reine, se trouvaient également blessées. « Quel droit, s'écria-t-elle, l'amiral a-t-il de disposer de mes vassaux[1] ? »

(1) Las Casas, lib. I.

Elle résolut, par une mesure aussi énergique que décisive, de montrer combien elle avait horreur de ces attentats contre l'humanité; elle ordonna que tous les Indiens fussent rendus à leur patrie. Elle voulut même que cet ordre eût un effet rétroactif, et que tous les esclaves envoyés précédemment par l'amiral fussent cherchés et reconduits à Hispaniola. Malheureusement pour Colomb, dans ce moment même, il conseillait dans une de ses lettres de prolonger encore pendant quelque temps l'autorisation de réduire les Indiens en esclavage, comme une mesure importante pour le bien de la colonie. Cette lettre ajouta encore à l'indignation d'Isabelle, et elle ne s'opposa plus à l'envoi d'une commission chargée de rechercher sa conduite, et, s'il était nécessaire, de le remplacer.

Ce qui embarrassait extrêmement le roi pour la nomination de cette commission, c'était la difficulté de concilier ce qu'il devait au caractère et aux services de Colomb, avec le désir qu'il avait de le dépouiller des pouvoirs dont il l'avait investi. Il lui fallait un prétexte; les dernières lettres de l'amiral lui en fournissaient un; il le saisit avec avidité. Colomb avait demandé à plusieurs reprises qu'il lui fût envoyé un magistrat intègre et éclairé pour administrer la justice, mais dont les pouvoirs fussent restreints et définis, de manière à ne point heurter ceux dont il jouissait en qualité de vice-roi. Il avait aussi témoigné le désir qu'on nommât un arbitre impartial, pour juger les différends

qui s'étaient élevés entre Roldan et lui. Ferdinand résolut de lui accorder sa demande, mais de réunir ces deux fonctions en une seule; et comme le juge devait être appelé à prononcer sur des intérêts qui touchaient aux plus hautes prérogatives de l'amiral et de ses frères, il fut autorisé, dans le cas où il les trouverait coupables, à les remplacer dans le gouvernement de l'île, singulier moyen de s'assurer de son impartialité.

La personne choisie pour cet emploi délicat et important fut don Francisco de Bobadilla, officier de la maison du roi, et commandeur de l'ordre religieux et militaire de Calatrava. Oviedo le peint comme un homme plein d'honneur et de religion[1]; mais d'autres le représentent, et sa conduite confirme ce portrait, comme un homme intéressé, violent et ambitieux; trois obstacles puissans à ce qu'il pût remplir convenablement des fonctions qui demandaient beaucoup de patience, de circonspection et de désintéressement, lorsque le juge avait un intérêt direct et personnel à trouver l'une des parties coupable.

L'autorité dont Bobadilla fut investi se trouve définie dans des lettres des souverains catholiques qui ont été conservées, et qui méritent d'être examinées par ordre de dates, car elles prouvent que les intentions de leurs majestés varièrent avec les époques et avec les circonstances. La première est

(1) Oviedo, *Cronica*, lib. III, cap. 6.

datée du 21 mars 1499, et rapporte la plainte adressée par l'amiral, contre un alcade et quelques autres personnes qui s'étaient révoltées contre lui. « Nous vous enjoignons, est-il dit dans cette lettre, de vous assurer du fait, de vérifier quels sont ceux qui se sont révoltés contre ledit amiral, et pour quelle cause; et quels sont les vols et les autres délits qu'ils ont commis; et de plus, d'étendre vos recherches à tout ce qui peut y être relatif, et, l'enquête une fois dressée et la vérité reconnue, d'arrêter les coupables, quels qu'ils soient, et de séquestrer leurs biens; d'informer contre eux, soit présens soit absens, tant au civil qu'au criminel, et de leur imposer telles amendes et tels châtimens que vous jugerez convenable. » Pour exécuter ces ordres, Bobadilla était autorisé, en cas de besoin, de demander l'assistance de l'amiral, et de toutes autres personnes constituées en autorité.

Il est évident que les pouvoirs accordés dans cette lettre sont dirigés uniquement contre les rebelles, par suite des plaintes portées par Colomb. Une autre lettre, datée du 21 mai, deux mois plus tard, est d'une nature toute différente. Il n'y est point question de Colomb; mais elle est adressée aux conseillers, juges, corrégidors, cavaliers, écuyers, officiers et habitans de la colonie, pour leur annoncer la nomination de Bobadilla, comme gouverneur-général, avec la juridiction civile et criminelle la plus étendue. Entre autres clauses importantes, elle contenait celle-ci : « Nous man-

dons et ordonnons à tous cavaliers ou autres personnes, actuellement présentes dans ces îles ou qui pourraient y arriver, de les quitter, si le susdit commandant, Francisco de Bobadilla, le juge nécessaire pour le bien de notre service, et de ne point y reparaître, mais de se rendre aussitôt auprès de nous. Nous lui donnons, par ces présentes, tous les pouvoirs nécessaires à cet effet, et nous enjoignons à quiconque en recevra l'ordre, d'obéir immédiatement, sans attendre de nous consulter, ou de recevoir de nous d'autres lettres ou d'autres instructions, et sans interjeter appel, et cela sous les peines qu'il infligera en notre nom, etc., etc.

Une autre lettre, datée également du 21 mai, et dans laquelle Colomb est appelé simplement amiral de la mer Océane, lui ordonne, à lui et à ses frères, de remettre les forts, les vaisseaux, les magasins, les armes, les munitions, et tout ce qui appartient au roi, entre les mains de Bobadilla, en sa qualité de gouverneur, sous peine d'encourir les punitions auxquelles s'exposent ceux qui refusent de rendre des forteresses et autres dépôts qui leur ont été confiés, lorsqu'ils en reçoivent l'ordre de leur souverain.

Une quatrième lettre, en date du 26 mai, et adressée à Colomb, sous le titre d'amiral, est une simple lettre de créance, lui ordonnant d'ajouter foi et d'obéir à tout ce que Bobadilla lui annoncerait.

La seconde et la troisième de ces lettres n'étaient évidemment que conditionnelles, et ne devaient être produites que dans le cas où Colomb et ses frères seraient reconnus coupables et mériteraient d'être dépouillés du commandement.

Ce coup terrible, comme nous l'avons dit, resta suspendu pendant un an; mais on en parlait tout bas, et les ennemis de Colomb s'en félicitaient d'avance, ainsi qu'on le voit par les assertions d'Ojeda, qui partit d'Espagne vers l'époque de la signature de ces lettres, et qui eut des relations intimes avec l'évêque Fonseca, qu'on regardait comme le principal auteur de cette mesure. La commission même accordée par l'évêque à Ojeda, pour entreprendre un voyage de découverte, en contravention aux prérogatives de l'amiral, a l'air d'avoir été donnée sur la présomption de sa chute prochaine, présomption qui, sans doute encouragea seule Ojeda à se conduire comme il le fit à Xaragua.

Enfin la mesure, long-temps différée, fut mise à exécution. Bobadilla mit à la voile pour Saint-Domingue, vers la-mi juillet de l'an 1500, avec deux caravelles où se trouvaient vingt-cinq soldats, enrôlés pour un an. Il y avait aussi à bord six moines, qui étaient chargés d'un grand nombre d'Indiens qu'on renvoyait dans leur pays. Indépendamment des lettres-patentes, Bobadilla était autorisé, par un décret royal, à vérifier ce qui pouvait être dû par la couronne, à titre de solde arriérée, et à tout

payer, et il devait obliger l'amiral à en faire autant pour ce qu'il devait personnellement ; « de manière à ce que chacun reçût ce qui lui revenait, et qu'il n'y eût plus de plaintes. » En outre, Bobadilla reçut un certain nombre de lettres en blanc, signées par les souverains, avec pouvoir de les employer de la manière qu'il jugerait la plus convenable pour accomplir la mission dont il était chargé[1].

(1) Herrera, decad. I, lib. IV, cap. 7.

CHAPITRE II.

Arrivée de Bobadilla à Saint-Domingue. — Il s'empare avec violence de l'autorité (1500).

Colomb était encore au fort de Conception, s'occupant à régler les affaires de la Vega, après la catastrophe qui avait mis fin à la sédition fomentée par Moxica. Son frère, l'Adelantado, secondé par Roldan, poursuivait et arrêtait, dans Xaragua, les rebelles fugitifs[1], et don Diego était resté à Saint-Domingue, où il commandait momentanément. Les factions s'étaient épuisées par leurs propres efforts; les révoltés avaient eux-mêmes excité l'orage dont ils avaient été les victimes, et l'île paraissait délivrée pour jamais de la domination d'hommes violens et corrompus.

Telle était la situation des affaires publiques, lorsque, dans la matinée du 23 août, deux caravelles furent aperçues du port de Saint-Domingue,

à environ une lieue en mer. Elles couraient des bordées, en attendant que la brise du large, qui se fait sentir ordinairement vers dix heures, les portât dans le havre. Don Diego Colomb supposa que ces vaisseaux leur apportaient des vivres d'Espagne, et il espéra trouver à bord son neveu Diego, que l'amiral avait prié qu'on lui envoyât pour le seconder. Il dépêcha sur-le-champ un canot pour obtenir des renseignemens positifs, et le pilote qui le montait, s'approchant des navires, demanda quelles nouvelles ils apportaient et si Diego, le fils de l'amiral, se trouvait à bord. Bobadilla répondit lui-même, et s'annonça comme un commissaire envoyé pour prendre connaissance de la dernière rébellion. Le maître de la caravelle demanda alors à son tour des nouvelles de l'île, et il apprit les événemens récens dont elle avait été le théâtre. On lui dit que sept rebelles avaient été pendus dans la semaine, et que cinq autres condamnés au même sort, attendaient dans la forteresse de Saint-Domingue l'exécution de leur sentence. Parmi eux se trouvait Pedro Riquelme et Fernando de Guevara, le jeune cavalier dont la passion pour la fille d'Anacoana avait été la première cause de la révolte. Une plus longue conversation apprit à Bobadilla que l'amiral et l'Adelantado étaient absens, et que don Diego Colomb commandait à Saint-Domingue. Lorsque le canot rentra dans le port, et qu'on apprit qu'un commissaire était arrivé pour faire une enquête sur les derniers

troubles, la plus grande agitation se manifesta dans la ville. Des groupes nombreux se réunissaient de tous côtés pour s'entretenir à voix basse. Ceux dont la conscience n'était pas tranquille se sentaient frappés de consternation, tandis que les colons qui avaient à se plaindre de torts réels ou imaginaires, et surtout ceux dont la paie était arriérée, faisaient paraître la plus vive satisfaction[1].

Comme les vaisseaux entraient dans le port, Bobadilla aperçut un gibet, auquel était suspendu le corps d'un Espagnol, qui paraissait avoir été récemment exécuté. C'en fut assez pour justifier à ses yeux ce qu'il avait entendu dire de la cruauté de Colomb. Un grand nombre de barques arrivèrent autour des vaisseaux, chacun étant impatient de faire sa cour un des premiers à ce censeur public. Bobadilla resta toute la journée à bord de son vaisseau, recueillant les moindres bruits et les rapports les plus futiles, et comme les Espagnols qui cherchaient le plus sa faveur étaient ceux qui avaient le plus à craindre de ses recherches, il est évident que la nature de ces rapports devait être généralement défavorable à Colomb. Le fait est qu'il n'avait pas encore mis le pied à terre, que déjà la culpabilité de l'amiral était une chose décidée dans son esprit.

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. 169. Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. IV, cap. 8.

Le lendemain matin, Bobadilla débarqua avec tout son équipage, et il se rendit à l'église pour entendre la messe; il y trouva don Diego Colomb, Rodrigo Perez, lieutenant de l'amiral, et plusieurs autres personnes de marque. Après la messe, tous ces fonctionnaires s'étant réunis à la porte de l'église qui était obstruée d'une multitude de peuple, Bobadilla fit lire à haute voix ses lettres patentes, qui l'autorisaient à faire les recherches les plus exactes sur la dernière rébellion, à saisir les coupables, à mettre leurs biens en séquestre, et à agir contre eux avec toute la rigueur des lois; enjoignant en même temps à l'amiral et aux autorités de l'île de le seconder de tout leur pouvoir. Après cette lecture, Bobadilla demanda à don Diego et aux alcades de lui remettre Pedro Riquelme, Fernando de Guevara et les autres prisonniers, ainsi que les dépositions qui avaient été faites contre eux, et il ordonna que leurs accusateurs et ceux qui avaient donné l'ordre de les arrêter comparussent devant lui.

Don Diego répondit qu'on n'avait agi que d'après les ordres de l'amiral, qui avait des pouvoirs supérieurs à ceux de Bobadilla, et sans l'autorisation duquel il ne pouvait rien faire. Il demanda, en même temps, une copie de la lettre patente, afin de l'envoyer à son frère, qui seul pouvait lui répondre. Bobadilla refusa avec dédain, disant que si don Diego n'avait le pouvoir de rien faire, il était inutile de lui donner une copie de ses titres. Il

ajouta que, puisque le caractère qu'il venait de prendre paraissait n'avoir aucun poids à leurs yeux, il essayerait si le titre de gouverneur en aurait davantage, et qu'il saurait bien leur prouver qu'il avait le droit de leur commander à tous, ainsi qu'à l'amiral lui-même.

Les colons de Saint-Domingue attendaient avec la plus vive curiosité le dénouement de cette crise inattendue. Le lendemain matin, Bobadilla parut à l'église, déterminé à s'arroger immédiatement les pouvoirs dont il n'aurait dû faire usage que dans le cas où un examen impartial et une enquête approfondie lui eussent prouvé la culpabilité de Colomb. Lorsque la messe fut finie, et tandis que la populace impatientée était rassemblée près de la porte de l'église, Bobadilla, en présence de don Diego et de Rodrigo Perez, fit lire la seconde lettre patente, qui le nommait gouverneur des îles et terre-ferme du Nouveau-Monde.

Après avoir fait proclamé ce nouveau titre, Bobadilla prêta le serment d'usage, et requit don Diego, Rodrigo de Perez, et toutes les personnes présentes d'en faire autant; après quoi, il demanda pour la seconde fois les prisonniers renfermés dans la forteresse. Ils répondirent qu'ils avaient le plus grand respect pour la lettre de Leurs Majestés, mais ils lui firent observer de nouveau qu'ils étaient responsables des prisonniers auprès de l'amiral, à qui le roi et la reine avaient accordé des pouvoirs bien plus étendus que les siens.

L'amour-propre de Bobadilla se trouva blessé de cette résistance, surtout lorsqu'il vit que la fermeté de don Diego commençait à faire impression sur la multitude, et qu'elle paraissait douter de son autorité. Il produisit alors le troisième décret de la couronne qui ordonnait à Colomb et à ses frères de lui livrer les forteresses, les vaisseaux, et tout ce qui appartenait à Leurs Majestés. Pour achever de mettre le peuple de son côté, il lut aussi le décret additionnel, promulgué le 30 mai de la même année, qui lui ordonnait de payer les appointemens arriérés de tous ceux qui étaient employés au service du roi, et de forcer l'amiral à payer de même ce qu'il devait pour son propre compte.

Ce dernier décret fut reçu aux bruyantes acclamations de la multitude, de longs arrérages étant dûs par suite de la pauvreté du trésor. Tout gonflé de sa nouvelle importance, Bobadilla demanda de nouveau qu'on lui livrât les prisonniers, menaçant, en cas de refus, de s'en emparer de vive force. Recevant toujours la même réponse, il se rendit à la forteresse pour exécuter ses menaces. Elle était commandée par Miguel Diaz, le même cavalier aragonais qui, ayant cherché un asile parmi les Indiens des bords de l'Ozema, avait gagné le cœur de la femme cacique Catalina, avait appris d'elle l'existence de mines d'or dans les environs, et avait décidé ses concitoyens à s'établir dans cette partie de l'île.

Lorsque Bobadilla arriva devant la forteresse, il en trouva les portes fermées, et l'alcade, Miguel Diaz, était monté sur les créneaux. Bobadilla fit lire à haute voix ses lettres patentes, les présenta de manière à ce que le commandant pût reconnaître les signatures et le sceau de Leurs Majestés, et le somma de lui livrer les prisonniers. Miguel Diaz demanda une copie de ces lettres, mais Bodabilla refusa, sous prétexte qu'il n'y avait pas de temps à perdre, puisque les prisonniers, ayant été condamnés à mort, pouvaient être exécutés d'un moment à l'autre. Il ajouta que s'ils ne lui étaient pas remis à l'instant, il en viendrait à des extrémités dont Miguel serait responsable. Le prudent alcade demanda de nouveau le temps de réfléchir et une copie des pouvoirs de Bobadilla, disant qu'il commandait le fort au nom du roi, par ordre de l'amiral, son maître, qui avait acquis ce territoire à la couronne au prix de ses travaux, et que dès que celui-ci serait arrivé, il s'empresserait de lui obéir[1].

A ce refus de l'alcade, la colère de Bobadilla ne connut plus de bornes. Rassemblant les soldats qu'il avait amenés d'Espagne, les matelots de ses vaisseaux et la populace de Saint-Domingue, il les exhorta à l'aider à s'emparer des prisonniers, mais à ne faire de mal à personne qu'en cas de résistance. Ceux qui l'écoutaient exprimèrent leur

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 179.

consentement par de bruyantes acclamations, car Bobadilla était déjà l'idole de la multitude. Vers l'heure des vêpres, Bobadilla se mit à la tête de cette troupe nombreuse pour foudroyer une forteresse qui n'était formidable que de nom, n'ayant été construite que pour résister à de pauvres Indiens nus et mal armés. Le récit de ce siége a quelque chose de si burlesque, qu'il a l'air d'une absurde rodomontade. Bobadilla attaqua avec impétuosité des portes, dont les gonds et les serrures étaient si fragiles, qu'ils tombèrent au premier coup, et lui livrèrent l'entrée de la place. Pendant ce temps ses zélés mirmidons appliquaient aux murailles de nombreuses échelles pour emporter le fort d'assaut, et soumettre une garnison qui n'existait pas. L'alcade, Miguel Diaz, et Don Diego de Alverado parurent seuls sur les remparts; ils avaient tiré leurs épées, mais ils ne firent aucune résistance.

Bobadilla entra dans la forteresse en triomphe, et sans opposition. On trouva dans une salle les prisonniers enchaînés; le vainqueur ordonna qu'ils fussent amenés devant lui, et après leur avoir fait quelques questions pour la forme, il les confia à la garde d'un alguazil nommé Juan de Espinosa [1].

Telle fut la manière précipitée et arrogante dont Bobadilla entra en fonctions. Il avait interverti l'ordre de ses instructions écrites, puisqu'il s'était emparé du gouvernement avant d'avoir recherché

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 179.

la conduite de Colomb. Il continua à se diriger d'après le même principe, agissant comme si l'amiral eût été jugé d'avance en Espagne, et qu'il n'eût été envoyé que pour le dépouiller du pouvoir, et non pour s'assurer s'il n'en avait point abusé. Il s'établit dans la maison de Colomb, s'emparant de ses armes, de son or, de son argenterie, de ses bijoux et de ses chevaux, et il ne respecta pas davantage ses livres, ses lettres, et tous ses papiers, jusqu'à ceux qui étaient relatifs à ses affaires personnelles. Il ne rendit aucun compte des objets dont il s'était ainsi emparé, et qu'il regardait probablement comme déjà confisqués au profit de la couronne. Son seul acte de justice fut de payer sur l'argent qu'il trouva les arrérages dûs par l'amiral à plusieurs personnes [1]. Pour augmenter sa popularité, il fit dès le second jour de son entrée en fonctions, une proclamation par laquelle il accordait pour vingt ans, l'autorisation générale de recueillir de l'or, à la charge d'en payer au trésor seulement le onzième, au lieu du tiers comme auparavant. Il parlait en même temps de Colomb dans les termes les plus humilians, disant qu'il allait le renvoyer enchaîné en Espagne, et que ni lui ni aucun de sa race ne remettrait jamais le pied dans l'île [2].

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 86. Las Casas, Herrera, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 179.

(2) Lettre de Colomb à la nourrice du prince Jean.

CHAPITRE III.

Colomb est sommé de comparaître devant Bobadilla (1500).

Lorsque Colomb apprit au fort de la Conception la nouvelle des procédés violens de Bobadilla, il les considéra comme les actes arbitraires de quelque aventurier tel qu'Ojeda. Depuis que le gouvernement avait ouvert un champ libre aux entreprises particulières, il devait s'attendre à voir sans cesse ses priviléges enfreints et son pouvoir méconnu par le premier intrigant qui se croirait ou qui feindrait de se croire autorisé à s'immiscer dans les affaires de la colonie. Depuis le départ d'Ojeda, une seconde escadre avait touché l'île et avait un moment alarmé Colomb : c'était une expédition dirigée par l'un des Pinzons, qui avait demandé et obtenu des souverains une commission pour faire des voyages de découvertes. Le bruit

avait aussi couru que d'autres vaisseaux s'étaient montrés dans les environs de l'île, mais il ne s'était pas confirmé[1].

La conduite de Bobadilla avait tous les caractères de l'usurpation arbitraire de quelque aventurier de cette espèce. Il s'était emparé de vive force de la forteresse, et par conséquent de la ville. Il avait accordé des autorisations extravagantes, nuisibles aux intérêts du gouvernement, et qui ne paraissaient avoir pour but que de lui faire des partisans parmi le peuple, et il avait menacé de jeter Colomb dans les fers. Il était impossible de croire que des mesures si violentes eussent été réellement sanctionnées par le roi et la reine. Le sentiment qu'avait l'amiral des services qu'il avait rendus, les assurances réitérées d'estime et d'attachement que leurs majestés lui avaient données, et les pouvoirs étendus qu'il tenait d'eux, et qui avaient été revêtus de leurs sceaux, de leurs signatures et de toutes les formalités qui peuvent ajouter à la validité d'un contrat, tout lui défendait de croire que ce qui venait de se passer à Saint-Domingue fût autre chose que les forfanteries d'un intrigant audacieux. Pour se rapprocher de Saint-Domingue, et obtenir des renseignemens plus positifs, l'amiral se rendit à Bonao, qui chaque jour prenait de l'accroissement, pusieurs Espagnols y ayant bâti des maisons et cultivant les terres ad-

(1) *Lettre de Colomb à la nourrice du prince Jean.*

jacentes. A peine était-il à Bonao, qu'un alcade, portant la marque distinctive de son autorité, arriva de Saint-Domingue, pour annoncer la nomination de Bobadilla au gouvernement général de la colonie, et donner lecture des lettres patentes dont il avait une copie. Il n'était porteur d'aucun message, d'aucune lettre particulière pour l'amiral; Bobadilla se dispensait envers lui des simples égards qu'on observe toujours, même auprès de ceux qu'on supplante, et toute sa conduite fut aussi brutale qu'insolente.

Colomb fut très-embarrassé pour savoir ce qu'il devait faire. Il était évident que Bobadilla avait reçu du roi et de la reine des pouvoirs très-étendus; mais il ne pouvait croire que leurs majestés eussent exercé envers lui un acte de sévérité si subit et si peu mérité, que de le priver tout à coup d'une autorité acquise par tant de travaux. Il tâcha de se persuader que Bobadilla était envoyé d'Espagne pour remplir les fonctions de grand-juge, d'après la demande qu'il en avait faite lui-même aux souverains, et qu'ils lui avaient confié des pouvoirs provisoires pour instituer une enquête sur les derniers troubles de l'île. Il s'efforçait de croire que tout ce qu'il avait fait au-delà de ses pouvoirs, n'était que des abus d'autorité, tels que ceux qu'Aguado s'était permis. A tout événement, il était décidé à se diriger d'après cette supposition, et à tâcher de gagner du temps. Si le roi et la reine avaient réellement pris à son égard

quelques mesures sévères, ce ne pouvait être que par suites d'odieuses calomnies. Le moindre délai pourrait leur donner occasion de reconnaître leur erreur et de la réparer.

Il écrivit donc à Bobadilla en termes mesurés : il lui disait qu'il était le bien-venu dans l'île, l'engageait à ne point prendre de mesures précipitées, surtout en accordant des autorisations pour la recherche de l'or, et il l'informait que devant bientôt se rendre en Espagne, il lui laisserait le commandement de la colonie, en lui donnant tous les renseignemens et les explications qui pourraient lui aplanir les difficultés inséparables d'un tel emploi. Il écrivit dans le même sens à quelques moines qui étaient arrivés avec Bobadilla, mais il avoue que toutes ces lettres n'avaient pour but que de gagner du temps[1]. Il ne reçut aucune réponse; mais tandis qu'on gardait avec lui un silence insultant, Bobadilla remplissait plusieurs des blancs seings qu'il avait reçus du roi et de la reine, et il les envoya à Roldan et aux autres ennemis de l'amiral, c'est-à-dire à ceux qu'il avait été envoyé pour juger. Ces lettres étaient remplies de complimens et de promesses[2].

Pour prévenir, autant que possible, le mal qui pouvait résulter des permissions et des licences

(1) *Lettre de Colomb à la nourrice du prince Jean.*

(2) *Lettre de Colomb à la nourrice du prince Jean.* — Herrera, decad. 1, lib. IV, cap. 9.

accordées avec tant de prodigalité par Bobadilla, Colomb dit et fit publier partout que les pouvoirs que cet homme s'arrogeait ne pouvaient être valides; non plus que les licences qu'il donnait, puisque lui, Colomb, tenait de la couronne des pouvoirs supérieurs, qui lui avaient été accordés à perpétuité, et dont Bobadilla n'avait pas plus le droit de le priver qu'Aguado ne l'avait eu.

Colomb resta quelque temps dans cet état d'incertitude et d'anxiété, incertain sur la conduite qu'il devait tenir dans une conjecture si singulière et si imprévue. Il fut bientôt forcé de prendre un parti. Francisco Velasquez, trésorier royal, et Juan de Trasierra, religieux franciscain, arrivèrent à Bonao, et montrèrent à l'amiral la lettre de créance signée par le roi et la reine, le 26 mai 1499, qui lui ordonnait d'ajouter une foi entière à ce que lui dirait Bobadilla, et de lui obéir. Ils lui remirent en même temps une sommation de la part de ce dernier, de comparaître immédiatement devant lui.

Cette lettre laconique de leurs majestés sapait tout d'un coup sa puissance et son autorité. Il n'hésita pas davantage, et se rendant sans murmures à la sommation de Bobadilla, il partit presque seul et sans suite pour Saint-Domingue[1].

(1) Herrera, decad. 1, lib. IV, c. 9. *Lettre de Colomb à la nourrice du prince Jean.*

CHAPITRE IV.

Colomb et ses frères sont arrêtés et envoyés en Espagne, chargés de fers (1500).

La nouvelle de l'arrivée d'un nouveau gouverneur et de la disgrâce de Colomb, qui allait être renvoyé en Espagne chargé de fers, se répandit promptement dans la Vega, et les Espagnols qui y étaient établis s'empressèrent de se rendre à Saint-Domingue pour faire leur cour à Bobadilla. Ils virent bientôt que le plus sûr moyen de lui plaire était de déchirer son prédécesseur. Bobadilla sentait qu'il avait fait un pas bien hardi en s'emparant du gouvernement, et que sa propre sûreté exigeait que l'amiral se trouvât coupable. Il écoutait donc avec avidité toutes les accusations publiques ou secrètes, et il recevait à bras ouverts quiconque venait lui exposer quelque grief contre l'amiral ou contre ses frères, quel-

que invraisemblable et quelque extravagant qu'il pût être.

Apprenant que l'amiral était en route pour Saint-Domingue, Bobadilla fit de grands préparatifs de défense; il arma toutes les troupes, affectant de croire à un mouvement séditieux que Colomb aurait provoqué, en appelant les caciques de la Vega et tous leurs sujets à l'aider à résister aux ordres de la couronne. Ce bruit absurde, qui n'est appuyé sur aucun fondement, fut probablement inventé par Bobadilla pour servir de prétexte aux mesures violentes et iniques qu'il se proposait de prendre. Le frère de l'amiral, don Diego, fut arrêté, jeté dans les fers et confiné à bord d'une caravelle, sans qu'on se donnât la peine de chercher le moindre prétexte qui pût motiver son emprisonnement.

Pendant ce temps, Colomb poursuivait sa route vers Saint-Domingue, voyageant solitairement sans gardes et sans suite. Une partie de ses gens était avec l'Adelantado, et il n'avait pas voulu permettre que les autres l'accompagnassent. Il avait entendu parler des intentions hostiles de Bobadilla, et quoiqu'il fût prévenu des actes de violence qu'on se proposait d'exercer à son égard, il voulait arriver dans l'équipage le plus modeste, pour prouver ses sentimens pacifiques, et éloigner au moins de lui tout soupçon[1].

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 180.

A peine Bobadilla eut-il appris l'arrivée de l'amiral, qu'il ordonna qu'il fût chargé de chaînes et enfermé dans la forteresse. Cet outrage envers un homme d'un caractère aussi vénérable, d'un mérite aussi éminent, parut, au premier abord, choquer ses ennemis mêmes. Lorsque les fers furent apportés, tous ceux qui étaient présens reculèrent à la seule idée de les lui attacher, soit par un sentiment de compassion pour un si grand revers de fortune, soit par un sentiment de respect pour sa personne dont il leur était difficile de se dépouiller. Pour combler la mesure de l'ingratitude dont il devait être l'objet, ce fut un des propres domestiques, « un cuisinier impudent et éhonté, dit Las Casas, qui riva les fers de son maître avec autant de promptitude et de gaieté que s'il lui eût servi quelque viande savoureuse. Je connaissais ce misérable, ajoute le vénérable historien, et je crois qu'il se nommait Espinosa[1]. »

Colomb supporta avec sa magnanimité ordinaire les injures qu'on accumulait sur sa tête. Il est un noble orgueil qui soutient l'homme véritablement grand, et lui fait endurer en silence les insultes dont l'accable le méchant. L'amiral ne pouvait s'abaisser jusqu'à s'humilier devant l'arrogance du violent et lâche Bobadilla. Il oubliait ce vil agent et sa basse tyrannie pour ne penser qu'à ceux qui l'avaient envoyé. C'était l'injustice et l'ingratitude

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 108.

du roi et de la reine qui lui perçaient le cœur, et sa conscience lui disait que, lorsque la vérité serait connue tout entière, ils rougiraient de l'avoir si mal jugé. Cette certitude consolante lui fit supporter en silence et avec calme toutes les indignités qu'on lui faisait souffrir.

Quoiqu'il tînt l'amiral et don Diego en son pouvoir, et qu'il se fût assuré le suffrage de la populace, Bobadilla se sentait inquiet et tourmenté. L'Adelantado, à la tête d'une troupe assez considérable, était encore à la poursuite des rebelles, dans la province éloignée de Xaragua. Connaissant son humeur belliqueuse et son caractère décidé, il craignait que don Barthélemi ne prît quelque parti violent, en apprenant la captivité de ses frères et le traitement ignominieux qu'on leur avait fait subir. Il appréhendait, s'il lui écrivait lui-même, que son message n'eût d'autre effet que d'exaspérer plus encore le redoutable Adelantado. Il envoya donc prier Colomb d'écrire à son frère pour l'engager à revenir paisiblement à Saint-Domingue, et lui défendre d'exécuter les prisonniers qu'il avait faits. Colomb accéda sur-le-champ à ses désirs. Il exhorta son frère à se soumettre avec calme à l'autorité du roi et de la reine, et à supporter patiemment les insultes dont il serait l'objet, dans la ferme confiance que, dès qu'ils seraient arrivés en Castille, tout s'expliquerait et tout serait réparé[1].

(1) Pierre Martyr rapporte, comme un bruit qui circulait à

En recevant cette lettre, l'Adelantado se soumit aussitôt. Abandonnant son commandement, il se rendit paisiblement à Saint-Domingue, où, dès qu'il arriva, il subit le même traitement que ses frères; il fut chargé de chaînes et gardé à bord d'une caravelle. Les trois frères étaient séparés, et on avait poussé la cruauté jusqu'à interdir toute communication entre eux. Bobadilla ne voulut pas les voir, et ne permit à personne d'aller leur rendre visite. Il ne leur fit pas même connaître la cause de leur captivité, les crimes dont ils étaient accusés, et le procès qu'on instruisait contre eux[1].

On a mis en question si Bobadilla avait réelle-

cette époque, que l'amiral, ne sachant pas ce qui pourrait arriver, écrivit une lettre en chiffres à l'Adelantado, pour lui dire de venir avec sa troupe, afin d'empêcher les violences auxquelles il craignait qu'on ne se portât contre lui; que l'Adelantado accourut en effet à la tête de ses soldats, mais qu'ayant eu l'imprudence de s'avancer seul à quelque distance, il fut surpris par le gouverneur avant que ses compagnons pussent venir à son secours, et que la lettre en chiffres fut envoyée en Espagne. Ce bruit sans fondement est probablement un de ceux qu'on fit courir à dessein, pour perdre Colomb dans l'opinion publique. Rien de semblable n'est consigné dans l'enquête dressée par Bobadilla, que Las Casas a consultée, et dont il a fait des extraits pour son histoire. Cette imputation est d'ailleurs en contradiction manifeste avec les faits rapportés par Las Casas, Herrera et Fernando Colomb.

(1) Charlevoix, dans son *Histoire de Saint-Domingue*, liv. III, p. 199, fait entendre que le procès s'enstruisit par correspondance; qu'on lui envoyait les charges par écrit, et qu'il y répondait de la même manière. Cette version est tout-à-fait contraire à celle de Las Casas, d'Herrera et de Fernando Colomb. L'amiral lui-même, dans sa lettre à la nourrice du prince Jean, après avoir raconté la ma-

ment le droit de faire arrêter et enfermer l'amiral et ses frères[1], et si, dans aucun cas, le roi et la reine avaieut jamais eu l'intention d'en venir à cette extrémité. Bobadilla peut s'être cru le droit d'agir avec tant de rigueur, en vertu d'un article de la lettre datée du 21 mars 1499, dans laquelle, au sujet de la révolte de Roldan, il était autorisé à arrêter les coupables, à séquestrer leurs biens, et à les condamner absens ou présens, aux peines les plus sévères, soit civiles, soit criminelles. Cette clause concernait évidemment Roldan et sa troupe, qui étaient à cette époque en révolte ouverte, et contre lesquels Colomb avait adressé ses plaintes à leurs majestés; et Bobadilla en tortura le sens pour s'en faire un titre pour s'emparer de l'amiral lui-même. D'ailleurs, dans tout le cours de sa mission, il ne cessa de bouleverser et de confondre l'ordre de ses instructions. Il devait commencer par informer contre les rebelles; ce fut par où il finit. La mesure qu'il ne devait prendre qu'en dernier lieu, et seulement dans la supposition où il

nière dont lui et ses frères avaient été mis dans les fers, et enfermés séparément, sans voir ni Bobadilla ni aucune autre personne, ajoute expressément : « Je fais serment que j'ignore pour quelle raison je suis emprisonné. » Dans une autre lettre qu'il écrivit quelques emps après, de la Jamaïque, il dit encore : « Je fus arrêté avec mes deux frères, jeté dans un vaisseau, chargé de fers, mal vêtu, et encore plus maltraité, sans avoir subi ni interrogatoire ni jugement. »

(1) Herrera, decad. I, lib. IV, cap. 10. Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. III, cap 6.

acquerrait des preuves irrécusables de la culpabilité de l'amiral, était de le remplacer dans ses fonctions, et ce fut par où il commença, sans avoir seulement cherché à connaître la vérité. Déterminé d'avance à trouver que l'amiral avait tort, par suite du même principe, il supposait que tous ses ennemis avaient raison. Pour sa propre justification, il était indispensable d'inculper l'amiral et ses frères, et, par ce singulier renversement de l'ordre qu'il aurait dû respecter, les rebelles mêmes qu'il était venu pour juger, devinrent des témoins nécessaires et précieux pour incriminer ceux contre lesquels ils s'étaient révoltés.

Mais on ne saurait néanmoins justifier la couronne aux dépens de son méprisable agent. Si l'on avait eu pour les droits et les services de Colomb les égards qu'ils méritaient, on n'aurait point confié à Bobadilla des pouvoirs si illimités, et il n'eût point osé se porter à de pareilles extrémités avec tant de brusquerie et de précipitation, s'il n'avait été sûr de ne point déplaire à l'ombrageux Ferdinand.

On vit alors se renouveler avec dix fois plus de violence toutes les scènes qui s'étaient passées du temps d'Aguado; tous les vieux griefs furent reproduits avec d'autres plus extravagans encore. Depuis l'ancien et sensible outrage fait à l'orgueil castillan, en forçant les hidalgos, dans un moment de crise, à travailler à la construction d'ouvrages nécessaires à la sûreté publique, jusqu'à l'accusa-

tion récente d'avoir voulu lever l'étendard de la guerre pour s'opposer au gouvernement, il n'y eut pas un malheur, un abus ou une sédition dans l'île qu'on n'imputât à la mauvaise administration de Colomb et de ses frères. Outre les inculpations ordinaires d'avoir ordonné des travaux pénibles et inutiles, d'avoir condamné les Espagnols à une foule de privations et de châtimens cruels, et d'avoir entrepris des guerres injustes contre les naturels, on les accusait encore de s'être opposés à la conversion de ces derniers, afin d'avoir un prétexte pour les envoyer en Espagne comme esclaves et les vendre à leur profit. Cette dernière inculpation que repoussait avec tant de force la piété connue de l'amiral, était fondée sur ce qu'il avait retardé le baptême de quelques Indiens d'un âge mûr, jusqu'à ce qu'ils pussent être instruits des vérités du christianisme, considérant avec raison que c'était abuser d'un sacrement aussi auguste que de l'administrer aveuglément [1].

Colomb fut accusé aussi d'avoir caché des perles et autres objets précieux, recueillis dans son voyage le long de la côte de Paria, et d'avoir laissé les souverains dans l'ignorance de la nature des découvertes qu'il y avait faites, afin de s'en approprier les avantages. Cependant, il était de notoriété publique qu'il avait envoyé au roi et à la reine des échantillons de perles, ainsi que le journal et les

(1) Munos, *Hist. del Nuevo Mundo*, MS.

cartes de son voyage, dont d'autres s'étaient servis pour suivre ses traces.

Les rebelles étant admis à déposer contre lui, il n'y eut pas jusqu'aux derniers troubles qui ne devinrent des chefs d'accusation. On les représenta comme une loyale et noble résistance à la tyrannie exercée envers les colons et les naturels. Les châtimens bien mérités qu'il s'était vu forcé d'infliger à quelques chefs des rebelles, furent cités comme des preuves de son caractère cruel et vindicatif, et de la haine qu'il portait secrètement aux Espagnols. Bobadilla croyait, ou feignait de croire à toutes ces inculpations. Il était devenu, en quelque sorte, l'allié des séditieux, pour assurer la perte de Colomb. Il faisait cause commune avec eux, il ne pouvait donc plus agir à leur égard en qualité de juge. Guevara, Riquelme et leurs complices furent acquittés presque sans forme de procès, et on dit même que Bobadilla leur accorda sa faveur et sa protection. Dès le premier moment, il avait témoigné la plus grande confiance à Roldan, et il l'avait honoré de sa correspondance. Tous ceux enfin que leur conduite passée exposait à l'action de la justice, reçurent leur grâce ou furent compris dans un pardon général. Il suffisait d'avoir été en opposition avec Colomb, pour quelque cause que ce fût, pour être disculpé aux yeux de Bobadilla.

Ce dernier avait alors rassemblé tant de dépositions attestées par une foule de témoins à charge, qu'il pensa qu'elles étaient plus que suffisantes

pour assurer la condamnation de ses prisonniers, et le maintenir dans son gouvernement. Il résolut donc d'envoyer en Espagne l'amiral et ses frères, chargés de chaînes, sur les vaisseaux qui étaient prêts à mettre à la voile, et d'y faire passer en même temps l'enquête qui avait été dressée. Il écrivit aussi des lettres particulières, noircissant encore leur conduite, et disant que, sous aucun prétexte, on ne devrait jamais rendre à Colomb une autorité dont il avait si honteusement abusé.

Saint-Domingue fourmillait alors de scélérats échappés aux fers ou au gibet. Ce fut un moment de joie et de triomphe pour le crime et la bassesse, qui, forcés de se masquer et de se contenir lorsque Colomb et ses frères avaient le pouvoir, se vengèrent sur eux de cette longue contrainte, dès qu'ils les virent dans les fers. Les calomnies les plus atroces étaient hautement proclamées dans les rues; d'insultantes pasquinades et des libelles incendiaires étaient placardés à chaque coin, et pour que les malheureux frères ne pussent ignorer l'injurieux triomphe de ces misérables, ils allaient donner du cor près des vaisseaux, et jusque sous les murs du donjon où l'amiral était renfermé. Lorsque les fanfares de ses ennemis parvenaient à son oreille, dans le fond de sa prison, et que Colomb pensait à la violence dont Bobadilla avait déjà donné tant de preuves, il ne savait pas jusqu'où pourraient aller sa brutalité et son audace, et il commença à concevoir des craintes pour sa

vie. Les vaisseaux étant prêts à mettre à la voile, Alonzo de Villejo fut désigné pour garder les prisonniers et les conduire en Espagne. C'était un officier qui avait été élevé par un oncle de Fonseca, qui devait son avancement à l'évêque, et qui était arrivé dans l'île avec Bobadilla. Celui-ci, en lui confiant la garde des prisonniers, lui donna l'ordre de les remettre entre les mains de Fonseca ou de son oncle, aussitôt qu'il serait arrivé à Cadix, pensant ainsi justifier pleinement la confiance du perfide prélat. Cette circonstance donne un grand poids à l'assertion qui a été faite, que Bobadilla avait été secrètement encouragé et excité à prendre des mesures aussi violentes par Fonseca, qui lui avait promis sa protection et son appui auprès de la cour, dans le cas où on viendrait à blâmer sa conduite.

Villejo accepta l'emploi dont on le chargeait; mais il s'en acquitta d'une manière plus généreuse que Bobadilla ne l'aurait désiré. « Cet Alonzo de Villejo, dit le vénérable Las Casas, était un hidalgo d'un noble caractère; et mon ami particulier. » Il est certain qu'il se montra supérieur à la basse malignité de ceux qui l'employaient. Lorsqu'il arriva, suivi d'une escorte, pour conduire l'amiral de la prison au vaisseau, il le trouva plongé dans un morne abattement. Il avait été traité avec tant de brutalité, et les passions qui s'étaient déchaînées contre lui étaient si sauvages et si effrénées, qu'il craignait qu'il ne fût attenté à ses jours,

sans qu'il lui eût été possible de se justifier, et que son nom ne passât à la postérité flétri et déshonoré. Lorsqu'il vit l'officier entrer avec la garde, il crut que c'était pour le conduire à l'échafaud, « Villejo, dit-il tristement, où me conduisez-vous? —Au vaisseau sur lequel nous allons nous embarquer, Monseigneur, répondit Villejo. — Nous embarquer! répéta vivement l'amiral; Villejo, me dites-vous la vérité? — Je vous jure, Monseigneur, répondit l'honnête officier, que rien n'est plus vrai! Ces paroles rendirent à l'amiral tout son courage, et il se sentit comme renaître à la vie. Il n'y a rien de plus touchant et de plus expressif que ce petit colloque, rapporté par le vénérable Las Casas, qui le tenait sans doute de la bouche même de son ami Villejo.

Les caravelles levèrent l'ancre au commencement d'octobre, emmenant Colomb enchaîné comme le plus vil des criminels, au milieu des railleries et de huées d'une misérable populace, qui prenait un plaisir brutal à accumuler les insultes sur sa tête vénérable, et qui faisait retentir de malédictions contre lui, les bords de l'île qu'il avait si récemment ajoutée au monde civilisé. Heureusement le temps favorisa le voyage; il ne fut pas long, et la conduite de ses gardiens adoucit la position de l'amiral. Le digne Villejo, quoique attaché au service de Fonseca, était révolté de l'indigne traitement qu'on faisait subir à Colomb. Le maître de la caravelle, Andreas Martin, partageait

ses sentimens généreux, et ils traitaient tous deux l'amiral avec un profond respect et avec les attentions les plus délicates. Ils voulurent lui ôter ses fers, mais Colomb s'y opposa. « Non, dit-il avec une noble fierté, leurs majestés m'ont écrit de me soumettre à tout ce que Bobadilla m'ordonnerait en leur nom; c'est en leur nom qu'il m'a chargé de ces fers; je les porterai jusqu'à ce qu'elles donnent l'ordre qu'ils me soient ôtés, et je les conserverai ensuite comme un monument de la récompense accordée à mes services[1]. »

« Il le fit en effet, dit son fils Fernando; je les vis toujours suspendus dans son cabinet, et il ordonna qu'à sa mort ils fussent enfermés avec lui dans son cercueil[2]! »

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 180, MS.
(2) *Hist. del Almirante*, cap. 86.

FIN DU LIVRE TREIZIÈME.

LIVRE QUATORZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Sensation produite en Espagne par l'arrivée de Colomb dans les fers. — Sa réception à la cour (1500).

L'ARRIVÉE de Colomb à Cadix, prisonnier et dans les fers, produisit presque autant de sensation que son retour triomphant après son premier voyage. C'était un de ces événemens frappans qui parlent aux sens de la multitude, et rendent toutes les réflexions inutiles. Personne ne s'arrêtait à s'informer de quoi il était accusé. Il suffisait de savoir que Colomb était ramené, dans les fers, du

Nouveau-Monde qu'il avait découvert. Un mouvement d'indignation générale éclata dans Cadix, ainsi que dans la ville riche et puissante de Séville, et se répandit bientôt après dans toute l'Espagne. Si l'intention des ennemis de Colomb avait été de causer sa perte, leur violence même avait ruiné leur projet. Il se fit aussitôt, dans l'esprit public, une de ces réactions si communes lorsque la persécution est poussée à l'extrême. Cette populace qui récemment encore, avait poussé les cris les plus frénétiques contre Colomb, se récria alors avec la même violence contre le traitement qui lui avait été infligé, et il se manifesta un tel sentiment de sympathie, que le gouvernement n'eût pu y résister sans se rendre odieux.

La cour était à Grenade lorsqu'elle apprit son arrivée, et dans quel état il venait de paraître en Espagne; des murmures d'indignation et de surprise ébranlèrent les voûtes de l'Alhambra. Le cœur navré de tant d'affronts, mais ignorant jusqu'à quel point les rois catholiques les avaient autorisés, Colomb s'était abstenu de leur écrire. Seulement, pendant la traversée, il avait composé une longue lettre adressée à une dame de la cour, dona Juana de la Torre, qui avait nourri le prince Jean, et qui était en grande faveur auprès de la reine. Andreas Martin, le maître de la caravelle, avait permis à Colomb, à son arrivée à Cadix, d'envoyer cette lettre secrètement par un exprès; elle fut donc reçue avant les pièces de la procédure in-

struite par Bobadilla, et ce fut par elle que le roi et la reine eurent la première nouvelle du traitement infâme qu'il avait subi[1]. Elle contenait le détail de ce qui s'était passé dans l'île, et elle était écrite dans le style simple et énergique qui lui était ordinaire. La rapporter en entier, ce serait revenir sur les événemens qui sont déjà connus. Mais il s'y trouve quelques expressions qui partaient en quelque sorte du fond de son cœur, et qui méritent d'être remarquées. « Les calomnies d'hommes méprisables, dit-il, m'ont nui plus que tous mes services ne m'ont profité. » A propos des faux rapports auxquels il était exposé, il fait cette remarque : « Telle est la mauvaise réputation qu'on m'a faite, que si je venais à fonder des hôpitaux et des églises, on les appellerait des cavernes de voleurs. » Après avoir raconté avec une vertueuse indignation les procédés de Bobadilla, qui avait interrogé sur son administration les hommes mêmes qui s'étaient révoltés contre lui, et qui, sur leur témoignage, l'avait fait jeter en prison, lui et ses frères, sans lui apprendre ce dont on l'accusait : « La cause de tout le mal, ajoute-t-il, c'est que la personne envoyée pour faire une enquête sur ma conduite, savait que si les chefs d'accusation qu'elle pourrait recueillir semblaient sérieux, elle serait nommée à ma place. » Il se plaint de ce qu'en jugeant son administration, on n'avait pas égard aux cir-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 182.

constances difficiles dans lesquelles il s'était trouvé, et à l'état sauvage du pays qu'il avait à régir. « On me juge, dit-il, comme un gouverneur envoyé pour administrer une ville policée, soumise à l'empire des lois, où tout n'est pas livré à l'abandon, et comme au pillage ; mais ce n'est pas sous ce point de vue que je dois être regardé, mais bien comme un capitaine envoyé pour soumettre un peuple ennemi, de mœurs et de religion différentes, ne vivant pas comme nous dans des villes régulières, mais disséminé dans des forêts et sur des montagnes. On devrait faire attention que j'ai rangé toutes ces peuplades sous la domination de leurs majestés, leur assurant la possession d'un autre monde, par la suite de laquelle l'Espagne, pauvre jusqu'alors, est tout à coup devenue riche. Si j'ai commis des fautes, elles ne proviennent point d'intentions coupables, et je crois que leurs majestés m'en croiront sur ce point. Je les ai toujours vues remplies de clémence envers ceux qui les avaient desservies volontairement ; je suis convaincu qu'elles ne seront pas moins indulgentes pour moi, qui n'ai failli que par ignorance ou par compassion, comme elles en seront convaincues plus tard, et j'espère qu'elles prendront en considérations mes grands services, dont les avantages deviennent de jour en jour plus sensibles. »

Lorsque cette lettre fut lue à la généreuse Isabelle, et qu'elle vit à quel point on avait abusé de

son nom, et combien l'amiral avait souffert, elle éprouva tout à la fois, la plus tendre pitié et la plus vive indignation. Ces nouvelles étaient confirmées par une lettre de l'alcade ou corrégidor de Cadix, entre les mains duquel Colomb et ses frères avaient été remis, jusqu'à ce que les intentions de leurs majestés fussent connues[1]; et par une autre lettre d'Alonzo de Villejo, qui ne démentait pas la noble conduite qu'il avait tenue à l'égard de son illustre prisonnier.

Quels que pussent être les sentimens secrets de Ferdinand dans cette circonstance, l'opinion publique s'était prononcée trop fortement pour qu'il fût possible de lui résister. Il se joignit à la reine pour désapprouver hautement ce qui avait été fait et pour montrer de la manière la plus éclatante que c'était sans leur ordre, et même contre leurs intentions expresses, que Colomb avait été jeté dans les fers. Sans attendre les documens que pouvait envoyer Bobadilla, Ferdinand et Isabelle donnèrent l'ordre que les prisonniers fussent à l'instant même mis en liberté, et traités avec la plus grande distinction. En même temps ils écrivirent à Colomb une lettre conçue dans les termes les plus affectueux et les plus honorables, pour lui exprimer leurs regrets de tout ce qu'il avait souffert, et pour l'inviter à se rendre à la cour; ils ordonnèrent qu'il lui fût compté deux mille du-

(1) Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. III, cap. 6.

cats[1], pour qu'il pût y paraître d'une manière convenable à son rang.

Le cœur fidèle de Colomb éprouva un vif soulagement à la lecture de cet auguste message. Fort du sentiment de son innocence, il se voyait déjà rétabli dans tous ses droits et dans tous ses honneurs. Il parut à la cour le 17 décembre, non pas comme un homme tombé dans la disgrâce, mais richement habillé, et avec une suite nombreuse. Il fut reçu par leurs majestés avec une bienveillance et une distinction sans égale. Lorsque la reine vit approcher cet homme vénérable, et qu'elle se rappela tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il avait souffert, elle se sentit émue jusqu'aux larmes. Colomb avait lutté avec courage contre les rigueurs de la fortune; il avait supporté avec un noble dédain les insultes et les affronts des êtres les plus vils; mais il n'en était pas moins doué de la plus vive sensibilité; et lorsqu'il se vit accueilli avec tant de bonté par les souverains, et qu'il aperçut des larmes dans les yeux d'Isabelle, ses sentimens, si long-temps comprimés, éclatèrent dans toute leur force : il se laissa tomber à genoux, et pendant quelques instans la violence de ses pleurs et de ses sanglots lui ôta l'usage de la parole[2].

Ferdinand et Isabelle s'empressèrent de le rele-

(1) Las Casas, lib. I, cap. 182. 2,000 ducats ou 2,846 dollars, équivalant à 8,538 dollars de nos jours.

(2) Herrera, decad. I, lib. IV, cap. 10.

ver, et de lui prodiguer les assurances les plus touchantes de leur attachement. Dès que l'agitation de Colomb se fut calmée, il commença à se justifier avec la plus mâle éloquence, et parla du zèle dont il avait toujours été enflammé pour la gloire et la prospérité de la couronne d'Espagne. S'il avait commis quelque faute, c'était par inexpérience, et par suite des difficultés extrordinaires contre lesquelles il avait eu à lutter.

Toute apologie de sa part était inutile. Les excès auxquels ses ennemis s'étaient portés, parlaient plus haut en sa faveur que tous les discours. Ses souverains ne voyaient en lui qu'un homme profondément outragé, et il leur restait à se justifier aux yeux du monde du reproche d'ingratitude qui allait peser sur eux. Ils exprimèrent leur indignation de la conduite de Bobadilla, qu'ils désavouèrent hautement, et promirent de le destituer sur-le-champ.

Il ne fut jamais question ni de l'enquête rédigée par Bobadilla, ni des lettres qu'il avait écrites à l'appui. Le roi et la reine saisissaient au contraire toutes les occasions de traiter Colomb avec les plus grands égards, l'assurant que tous les griefs seraient redressés, que ses biens lui seraient rendus, et qu'il serait réintégré dans tous ses honneurs et priviléges.

C'était surtout ce dernier point que Colomb avait à cœur ; des considérations sordides n'entraient point dans son esprit magnanime. La gloire

était le grand objet de son ambition, et il sentait que, tant qu'il serait suspendu de ses emplois, une censure tacite pesait sur son nom. Il se flattait donc que, dès que leurs majestés seraient pleinement convaincues de son innocence, elles s'empresseraient de lui faire réparation; que son titre de vice-roi lui serait rendu, et qu'il retournerait en triomphe à Saint-Domingue. Mais il était destiné à éprouver dans cette circonstance un désappointement qui jeta un sombre nuage sur la fin de sa carrière. Pour expliquer cette insigne injustice et cette noire ingratitude de la part de la couronne, il est nécessaire de faire connaître le concours d'événemens divers qui exerça sur l'esprit du politique Ferdinand une influence si funeste aux intérêts de Colomb.

CHAPITRE II.

Voyages contemporains de découvertes.

L'AUTORISATION générale accordée par les rois catholiques en 1495, d'entreprendre des voyages de découvertes, avait donné naissance à diverses expéditions dirigées par de simples particuliers; c'étaient pour la plupart des marins qui avaient accompagné Colomb dans ses premiers voyages. La cour d'Espagne, hors d'état d'équiper elle-même de nombreuses escadres, voyait avec plaisir ses possessions s'augmenter ainsi, sans qu'il lui en coûtât rien, et ses trésors s'enrichir de la part qu'elle se réservait dans les bénéfices. Ces expéditions avaient surtout eu lieu pendant que Colomb était dans une sorte de disgrâce auprès de ses souverains: les descriptions magnifiques qu'il avait faites des côtes de Paria avaient excité la

cupidité des armateurs, et ses cartes et son journal servirent à les guider.

Indépendamment de l'expédition d'Ojeda dont nous avons déjà parlé, et dans le cours de laquelle il avait touché à Xaragua, une autre avait été entreprise à la même époque par Pedro Alonzo Nino, de Moguer, habile pilote qui avait servi sous l'amiral, dans ses voyages le long des côtes de Cuba et de Paria. Ayant obtenu une commission, il intéressa à son entreprise un riche marchand de Séville, qui équipa une caravelle de cinquante tonneaux, sous la condition que son frère Christophe Guerra en aurait le commandement. Ils partirent de la barre de Saltes quelques jours après qu'Ojeda avait mis à la voile de Cadix, dans le printemps de 1499, et se dirigèrent vers la Terre-Ferme. Arrivés sur la côte méridionale de Paria, ils la suivirent quelque temps, traversèrent le golfe, et de là firent encore cent trente lieues, longeant la république actuelle de Colombie, et visitant ce qu'on appela depuis la côte des Perles. Ils prirent terre dans différens endroits, se défirent de leurs babioles européennes avec un immense avantage, et revinrent avec une grande quantité d'or et de perles, ayant fait, sur leur petit navire, un des voyages les plus longs et les plus productifs qui eussent encore été accomplis.

Vers la même époque, les Pinzons, cette famille de riches et hardis navigateurs, équipèrent à Palos quatre caravelles montées en grande partie par

leurs parens et leurs amis. Il s'y trouvait des pilotes expérimentés qui avaient été avec Colomb à Paria, et l'escadre était commandée par Vincent Yanez Pinzon, un des compagnons de l'amiral dans son premier voyage.

Pinzon était un marin habile, et il ne se traîna pas, comme les autres, sur les traces de Colomb. Il mit à la voile au mois de décembre 1499, et après avoir dépassé les Canaries et les îles du Cap-Vert, il gouverna au sud-est, jusqu'à ce qu'il perdît de vue l'étoile polaire. Il éprouva alors une violente tempête, et l'aspect nouveau des cieux le jeta dans le plus grand embarras. On ne connaissait encore rien de l'hémisphère méridional, ni de cette belle constellation de la croix, qui, dans ces régions, a remplacé depuis pour les marins l'étoile polaire. Les navigateurs s'étaient attendus à trouver au pôle du midi une étoile correspondant à celle du nord. Ils furent confondus de n'apercevoir aucun guide de cette nature, et ils pensèrent qu'il y avait quelque élévation de la terre qui cachait le pôle à leurs yeux[1].

Pinzon n'en continua pas moins à se porter en avant avec une rare intrépidité. Le 26 janvier 1500, il vit de loin un grand promontoire qu'il appela le cap Sainte-Marie-de-la-Consolation, et qui depuis a été nommé le cap Saint-Augustin. Il y débarqua, et prit possession du pays au nom des rois

(1) Pierre Martyr, decad. 1, lib. IX.

catholiques; c'était une partie du territoire appelé aujourd'hui le Brésil. De là, gouvernant à l'ouest, il découvrit le Maragnon, connu maintenant sous le nom de la rivière des Amazones, traversa le golfe de Paria, et pénétrant dans la mer des Caraïbes et dans le golfe du Mexique, il arriva jusqu'au milieu des îles Bahama, où il perdit deux de ses navires sur les récifs, près de l'île de Jumeto. Il retourna à Palos au mois de septembre, ayant ajouté à son ancienne gloire celle d'être le premier des Européens qui aient passé la ligne dans l'océan occidental, et d'avoir découvert le célèbre empire du Brésil, depuis ses frontières, à l'embouchure du Maragnon, jusqu'à son extrémité orientale. En récompense de ses travaux, il reçut l'autorisation de coloniser et de gouverner les terres qu'il avait découvertes, et qui s'étendaient au sud, depuis le Maragnon jusqu'au cap Saint-Augustin.

Le petit port de Palos, qui avait été si lent à fournir la première escadre de Colomb, était alors continuellement agité par la passion des découvertes. Peu de temps après le départ de Pinzon, une autre expédition y fut préparée par Diego Lepe, natif de Palos, qui composa son équipage de ses braves compatriotes. Il fit voile dans la même direction que Pinzon; mais il découvrit une plus grande étendue du continent méridional qu'aucun

(1) Herrera, decad. 1, lib. IV, cap. 12. Munos, *Hist. del Nuevo Mundo*, partie inédite.

navigateur n'en découvrit de son temps, ni même douze ans après. Il doubla le cap Saint-Augustin, et reconnut que plus loin la côte se dirigeait vers le sud-ouest. Il y débarqua pour accomplir la cérémonie ordinaire de prendre possession du pays au nom des souverains espagnols, et grava leurs noms sur un arbre magnifique, d'une si énorme grosseur que dix-sept hommes, en se tenant par la main, ne pouvaient en embrasser le tronc. Ce qui rehaussait le mérite de ses découvertes, c'était qu'il n'avait jamais fait voile avec Colomb. Mais il avait avec lui plusieurs pilotes habiles qui avaient accompagné l'amiral dans ses voyages[1].

Une autre expédition, composée de deux navires, partit de Cadix en octobre 1500, sous le commandement de Rodrigo Bastides de Séville. Il doubla le cap de la Vela, limite occidentale des découvertes antérieures sur la Terre-Ferme, et avança jusqu'à un havre appelé la Retraite, où fut fondé ensuite le port de Nombre de Dios. Ses bâtimens étant presque entièrement rongés par le taret, ver destructeur qui abonde dans ces mers, il eut beaucoup de peine à arriver à Xaragua, où il perdit ses deux caravelles, et d'où il se rendit par terre à Saint-Domingue avec ses compagnons. Bobadilla le fit arrêter et jeter en prison, sous prétexte qu'il avait trafiqué avec les naturels de Xaragua pour se procurer de l'or.

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 12, Munos, *Hist. del Nuevo Mundo*, partie inédite.

Si les succès de Colomb avaient excité les Espagnols à entreprendre tant d'expéditions, les nations étrangères ressentirent aussi cette espèce de commotion électrique. En 1497, Sébastien Cabot, fils d'un marchand vénitien établi à Bristol, faisant voile au service de Henri VII, roi d'Angleterre, se dirigea vers les mers septentrionales du Nouveau-Monde. Adoptant l'idée de Colomb, il cherchait les côtes du Cathay, et espérait trouver au nord-ouest un passage vers les Indes. Dans ce voyage, il découvrit Terre-Neuve, côtoya le Labrador jusqu'au cinquante-sixième degré de latitude nord; puis, en revenant, il se dirigea au sud-ouest vers la Floride, d'où le manque de provisions l'obligea de retourner en Angleterre[1]. Il n'existe que des relations vagues et tronquées de ce voyage, qui était important en ce qu'il comprenait la première découverte du continent septentrional du Nouveau-Monde.

Mais les entreprises qui excitèrent le plus l'attention et la jalousie de la couronne d'Espagne, furent celles des Portugais. Vasco de Gama, homme de naissance, d'un talent et d'une intrépidité remarquables, avait enfin accompli le grand projet du feu prince Henri de Portugal, et, en doublant le cap de Bonne-Espérance, en 1497, il avait ouvert cette route vers les Indes qu'on cherchait depuis si long-temps.

(1) Lafiteau, *Conquêtes des Portugais*, liv. II.

Aussitôt après le retour de Gama, une flotte de treize voiles fut équipée pour visiter les magnifiques régions dont il avait révélé l'existence. L'expédition partit le 9 mars 1500, pour Calicut, sous le commandement de Pedro Alvarez de Cabral. Après avoir passé les îles du cap Verd, il chercha à éviter les calmes fréquens sur la côte de Guinée, en gouvernant à l'ouest. Tout à coup, le 25 avril, il trouva une terre que personne de son escadre ne connaissait; car ils n'avaient pas encore entendu parler des découvertes de Pinzon et de Lepe. Il supposa d'abord que c'était quelque grande île; mais, après l'avoir cotoyée pendant quelque temps, il se convainquit qu'elle devait faire partie de quelque grand continent. Après l'avoir suivie jusqu'au-delà du quinzième degré de latitude méridionale, il entra dans un port qu'il appela *Puerto Securo*, prit possession du pays au nom du Portugal, et dépêcha un vaisseau à Lisbonne pour y porter la nouvelle de ce grand événement[1]. Ce fut ainsi que le Brésil devint la possession du Portugal, étant à l'est de la ligne tracée, d'accord avec l'Espagne, pour séparer leurs territoires respectifs. Le docteur Robertson, en rapportant ce voyage de Cabral, termine par une des remarques aussi justes qu'élégantes, qui lui sont habituelles.

« La découverte du Nouveau-Monde par Colomb, dit-il, fut l'effort d'un génie actif, guidé par

(1) Lafiteau, *Conquêtes des Portugais*, liv. II.

l'expérience et suivant le plan qu'il s'était tracé avec autant de persévérance que de courage. Mais l'aventure des Portugais nous montre que le hasard aurait pu accomplir cette grande entreprise que l'esprit humain se fait gloire aujourd'hui d'avoir exécutée. Si la sagacité de Colomb ne nous avait pas fait connaître l'Amérique, Cabral, par un heureux hasard, nous eût révélé plus tard l'existence de ce vaste continent[1]. »

(1) Robertson, *Histoire d'Amérique*, liv. II.

CHAPITRE III.

Nicolas de Ovando est nommé pour remplacer Bobadilla (1501).

Les nombreuses découvertes dont nous avons donné un léger aperçu dans le chapitre précédent, avaient exercé une puissante influence sur l'esprit de Ferdinand. Son ambition, son avarice et sa jalousie étaient également excitées. Il voyait des régions sans bornes, enfantant toute espèce de richesses, s'ouvrir chaque jour devant les entreprises de ses sujets; mais il voyait en même temps les autres nations qui s'élançaient pour les lui disputer, jalouses de partager avec lui ce Nouveau-Monde qu'il aurait voulu exploiter seul. Les expéditions des Anglais et la découverte fortuite du Brésil par les Portugais lui causaient beaucoup d'inquiétude. Pour s'assurer la possession du continent, il résolut d'établir sur les points les plus importans un

gouvernement local, soumis au gouvernement général établi à Saint-Domingue, qui deviendrait la métropole. Avec de pareils projets, le gouvernement accordé antérieurement à Colomb allait acquérir une importance bien plus grande encore; et, si c'était une raison de plus pour lui de désirer rentrer dans ses droits, le monarque égoïste et jaloux n'en éprouvait que plus de répugnance à l'y réintégrer. Il se repentait depuis long-temps d'avoir accordé de si grands pouvoirs et de si brillantes prérogatives à un simple sujet, et surtout à un étranger. Au moment où il l'en avait investi, il ne prévoyait pas quelles contrées immenses il mettait sous ses ordres. Il semblait presque se regarder comme ayant été la dupe de Colomb dans l'arrangement qu'il avait fait avec lui; et chaque nouvelle découverte, au lieu d'augmenter la reconnaissance qu'il lui devait, ne faisait que rendre plus vifs ses regrets de lui avoir accordé une récompense dont l'importance s'accroissait dans la même proportion. Enfin, l'audace de Bobadilla avait privé momentanément Colomb de ses hautes fonctions, et le prudent monarque décida secrètement que jamais ses anciennes prérogatives ne lui seraient rendues.

Peut-être Ferdinand conserva-t-il réellement des doutes sur l'innocence de Colomb, d'après toutes les accusations dont il avait été l'objet. Peut-être aussi sa qualité d'étranger faisait-elle craindre au roi qu'il ne lui restât point fidèle lorsque son au-

torité se serait consolidée, et qu'à une grande distance de la mère-patrie, il verrait sous sa puissance de riches et immenses contrées. Colomb lui-même, dans ses lettres, fait allusion au bruit répandu par ses ennemis, qu'il avait l'intention, soit de s'ériger en souverain indépendant, soit de livrer à d'autres puissances ses brillantes découvertes; et il paraît craindre que ces calomnies n'aient fait une impression fâcheuse sur l'esprit de Ferdinand. Mais une autre considération, non moins forte aux yeux du monarque, l'empêchait d'accomplir ce grand acte de justice. Colomb ne lui était plus indispensable. Il avait fait sa grande découverte; il avait frayé la route du Nouveau-Monde, et maintenant tout le monde pouvait la suivre. D'habiles marins s'étaient formés sous ses auspices, et avaient acquis de l'expérience dans leurs voyages avec lui. Chaque jour ils assiégeaient le trône, offrant de tenter à leurs frais de nouvelles entreprises et de céder à la couronne une partie des profits qui en seraient le résultat. Pourquoi donc accorderait-il des dignités et des prérogatives vraiment royales pour des services que d'autres lui offraient de rendre gratuitement?

Tels furent sans doute, et la conduite subséquente de Ferdinand en est la preuve, les motifs qui l'empêchèrent de réintégrer Colomb dans les dignités et les priviléges qui lui avaient été solennellement accordés par un traité, et dont il était démontré qu'il ne s'était jamais rendu indigne.

Toutefois on n'en continua pas moins à bercer Colomb d'espérances trompeuses, et des raisons plausibles furent alléguées pour justifier le retard qu'éprouvait sa réinstallation. On lui fit observer que les élémens de ces factions violentes qui s'étaient récemment élevées contre lui, existaient encore dans l'île; que son retour immédiat pourrait ranimer des haines mal éteintes; que sa sûreté personnelle serait compromise, et que l'île deviendrait de nouveau le théâtre de l'anarchie. En même temps, comme il était urgent d'enlever à Bobadilla un pouvoir dont il avait tant abusé, il fut décidé qu'on enverrait pour lui succéder quelque officier distingué par ses talens et sa prudence, qui pût, avec calme et sans passions, rechercher la cause des derniers désordres, remédier aux abus qui s'étaient introduits, et chasser de la colonie tous les libertins et les factieux. Il gouvernerait l'île pendant deux ans, terme après lequel on espérait que les préventions et les haines seraient apaisées, et tous les turbulens renvoyés. Colomb pourrait alors reprendre le commandement avec sécurité pour lui-même et avec avantage pour la couronne. Il fallut bien qu'il se contentât de ces raisons et de la promesse qui les accompagnait. On ne peut douter qu'elles ne fussent sincères de la part d'Isabelle, et qu'elle n'eût réellement l'intention de le remettre en pleine jouissance de ses droits et priviléges, après une suspension en apparence nécessaire. Mais on n'en peut dire autant de

Ferdinand, dont la conduite ne prouva que trop ensuite qu'il était décidé à ne point tenir ce qu'il avait promis.

La personne choisie pour remplacer Bobadilla fut Nicolas de Ovando, commandeur de Larez, de l'ordre d'Alcantara. On le dépeint comme un homme de moyenne taille, ayant le teint frais, la barbe rousse, l'air modeste et pourtant le ton impérieux, Il s'énonçait avec facilité, et ses manières étaient gracieuses et affables. C'était un homme d'une grande prudence, dit Las Casas, et capable de gouverner bien des peuples, mais non pas les Indiens auxquels il causa de grands maux. Il avait beaucoup de respect pour la justice, l'avarice lui était odieuse; il était sobre dans sa manière de vivre et d'une telle humilité, que lorsqu'il fut nommé grand commandeur d'Alcantara, il ne voulut jamais permettre qu'on se servît, en lui parlant, du titre honorifique qui y est attaché[1]. Tel est le portrait qu'en font les historiens, mais sa conduite dans plusieurs occasions importantes dément un éloge si flatteur. S'il se montra doux et affable, il n'en était ni moins adroit ni moins dissimulé. Son humilité cachait un grand désir de dominer, et il se montra certainement peu généreux et même injuste à l'égard de Colomb.

Les différens arrangemens à prendre pour organiser le nouveau système de gouvernement dans

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 3.

les colonies, différèrent quelque temps le départ d'Ovando. Cependant il n'arrivait pas un vaisseau qui n'apportât et ne confirmât la nouvelle de l'état désastreux de l'île, sous la mauvaise administration de Bobadilla. Il avait, dès le principe, adopté une politique toute contraire à celle de Colomb. S'imaginant que la sévérité avait été l'écueil contre lequel ses prédécesseurs avaient échoué, il chercha à se concilier l'esprit public par une indulgence sans bornes. Ayant relâché à la fois tous les liens des lois et de la morale, il perdit tout pouvoir sur la colonie, et il s'ensuivit tant de désordres et de licence, que les ennemis même de Colomb regrettaient la rigueur salutaire de l'administration de l'Adelantado et de l'amiral.

Bobadilla était plus faible et plus maladroit que méchant. Il n'avait point prévu les dangereux excès qui seraient le fruit de sa politique. Brusque et violent dans sa manière de s'emparer du pouvoir, il l'exerçait avec mollesse et ne savait que temporiser; il ne voyait jamais au-delà du moment présent. Une première concession accordée aux colons en amenait une autre plus pernicieuse encore; il leur cédait le terrain pied à pied, et il marchait de fautes en fautes, donnant une nouvelle preuve que dans un gouvernement, un homme faible cause souvent plus de maux qu'un méchant homme.

Il avait vendu à vil prix les fermes et les autres propriétés de la couronne, disant que le but du roi et de la reine n'était pas de s'enrichir, mais de contri-

buer à l'avantage de leurs sujets. Il accorda une permission générale d'exploiter les mines, n'exigeant plus pour le gouvernement que le onzième du produit. Pour que les revenus de la couronne n'éprouvassent pas une diminution sensible, il devenait nécessaire que la quantité d'or qui était recueillie, augmentât dans la même proportion. Il obligea donc les caciques à fournir des Indiens à chaque Espagnol, pour l'aider aux travaux des champs et des mines. Afin de donner à cette mesure toute l'extension possible, il fit le recensement de tous les naturels de l'île, les divisa par classes, et les distribua entre les colons, au gré de son caprice. A son instigation, les Espagnols s'associèrent deux à deux, pour soigner réciproquement leurs intérêts, l'un surveillant les travaux des champs, et l'autre la recherche de l'or. La seule recommandation de Bobadilla était de recueillir la plus grande quantité possible de ce métal précieux. Il répétait continuellement une phrase qui prouve d'après quel principe éphémère et pernicieux il agissait : « Profitez du moment, disait-il sans cesse ; qui sait combien de temps cela durera ! » Voulant dire par là, qu'il était possible qu'il fût bientôt rappelé. Les Espagnols ne suivaient que trop bien ses conseils, et ils accablaient tellement de travail les pauvres Indiens, que le onzième de l'or recueilli rapporta plus que n'avait jamais rapporté le tiers sous l'administration de Colomb.

Pendant ce temps les infortunés naturels avaient

à souffrir toutes sortes de cruautés de la part de leurs maîtres inhumains. Peu accoutumés à travailler, d'une constitution faible, et habitués à mener une vie libre et tranquille au sein de leur île féconde, ils succombaient sous le poids des maux qui les accablaient et des châtimens barbares qui leur étaient infligés sous le plus léger prétexte. On se sent transporté d'indignation en lisant le récit que fait Las Casas de la capricieuse tyrannie exercée sur les Indiens par d'indignes Espagnols, dont un grand nombre avaient été tirés des cachots de la Castille. Ces misérables qui, dans leur pays, étaient au rang des plus vils criminels, se donnaient dans la colonie les airs de nobles cavaliers. Ils prétendaient être suivis par un train nombreux de domestiques. Ils enlevaient les filles et les parentes des caciques pour en faire leurs servantes ou leurs concubines, et ils trouvaient toujours qu'ils n'en avaient point assez. Lorsqu'ils voyageaient, au lieu de se servir de chevaux ou de mules dont ils ne manquaient pas, ils obligeaient les naturels à les porter sur leurs épaules, dans des espèces de litières ou hamacs, tandis que d'autres les suivaient en portant des parasols de feuilles de palmiers au-dessus de leur tête, pour les garantir du soleil, et des éventails de plumes pour les rafraîchir; et Las Casas affirme qu'il a vu le dos et les épaules des malheureux Indiens qui portaient les litières, tout déchirés et tout saignans après une longue route. Lorsque ces ar-

rogans parvenus arrivaient dans un village indien, ils s'emparaient de toutes les provisions des habitans et de tout ce qui flattait leurs caprices, gaspillant ce qu'ils n'emportaient pas, et forçant le cacique et ses sujets à danser devant eux pour les amuser. Leurs plaisirs mêmes étaient toujours accompagnés de cruautés. Ils ne parlaient jamais aux naturels que dans les termes les plus dégradans; et, à la moindre offense ou au plus léger mouvement d'humeur, ils les condamnaient au fouet, à la bastonnade et même à la mort[1].

Telle est la faible peinture des maux qui furent la suite de l'indulgence coupable de Bobadilla, et que Las Casas raconte avec d'autant plus de douleur, qu'il en fut le témoin oculaire, étant arrivé dans l'île au moment où les pouvoirs de Bobadilla furent révoqués. Cet indigne gouverneur s'était flatté que l'immense quantité d'or arrachée du sein de la terre au prix des sueurs et du sang des Indiens, expierait toutes ses fautes, et lui assurerait la faveur des souverains; mais il se trompait. Les abus de son administration parvinrent jusqu'au trône, et les malheurs des Indiens déchirèrent surtout le cœur de la bonne Isabelle. Rien n'était plus fait pour exciter son indignation, et elle pressa le prompt départ d'Ovando pour mettre un terme à tant de cruautés.

D'après le plan dont nous avons déjà parlé, le

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. I, MS.

gouvernement d'Ovando s'étendait sur les îles et la Terre-Ferme, dont Hispaniola devait être la métropole. Il devait entrer dans l'exercice de ses fonctions aussitôt après son arrivée, et renvoyer Bobadilla en Espagne par le retour de la flotte. Ses instructions portaient d'examiner promptement les abus qui s'étaient introduits, de punir les coupables sans faveur ni prévention, et d'éloigner de l'île tous ceux qui l'auraient mérité. Il devait révoquer immédiatement la licence générale accordée par Bobadilla pour la recherche de l'or, comme n'ayant point été revêtue de la sanction royale. Il devait exiger pour la couronne le tiers de tout ce qui avait été recueilli, et la moitié de tout ce qu'on recueillerait à l'avenir. Il était autorisé à bâtir des villes, à leur accorder les priviléges dont jouissaient les corporations municipales d'Espagne, et à obliger les Espagnols, et particulièrement les militaires, d'y faire leur résidence, au lieu de se disséminer dans toute l'île. Au milieu d'un grand nombre de sages mesures, il y en avait quelques-unes d'injustes et d'impolitiques, qui portaient le cachet d'un siècle où le système commercial était établi sur des principes rétrécis qui régnèrent encore en Espagne long-temps après que le reste du monde les eût rejetés comme les erreurs de temps reculés et barbares. La couronne se réserva le privilége exclusif du commerce des colonies. Personne n'y pouvait porter de marchandises pour son propre compte. On nomma un facteur royal

par la seule entremise duquel on pourrait se procurer les denrées de l'Europe. Le roi et la reine se réservaient non-seulement la propriété exclusive des mines, mais celles des pierres précieuses et de tout ce qui avait une grande valeur, même des bois de teinture. On ne permettait à aucun étranger, et encore moins aux Maures et aux Juifs, de s'établir dans l'île, ou d'entreprendre des voyages de découvertes. Telles étaient en partie les restrictions commerciales imposées par l'Espagne à ses colonies, restrictions qui furent bientôt suivies d'autres non moins ridicules. On s'est beaucoup moqué de son système politique à cet égard; mais les entraves que les nations les plus civilisées opposent maintenant encore au commerce, ne seront-elles pas également un sujet d'étonnement et de risée pour les siècles futurs?

Isabelle s'occupa surtout du sort des pauvres Indiens. Ovando reçut l'ordre d'assembler les caciques et de leur déclarer que le roi et la reine d'Espagne les prenaient, eux et leurs sujets, sous leur protection spéciale. Ils ne devaient être obligés à payer le tribut que comme les autres sujets de la couronne, encore ne devait-on le percevoir qu'avec beaucoup de douceur. On devait avoir le plus grand soin de leur instruction religieuse, et l'on envoya pour y travailler douze franciscains et un prélat nommé Antonio de Espinal, homme pieux et vénérable. Ce fut la première introduction de l'ordre des franciscains dans le Nouveau-

Monde[1]. Toutes ces mesures pour assurer le bien-être des naturels, furent rendues inutiles par une seule restriction imprudente. Il fut permis de forcer les Indiens aux travaux des mines et à tous autres travaux d'utilité publique, entrepris par l'état. Ils devaient être loués comme ouvriers à gages et payés avec exactitude.

Mais tandis que Leurs Majestés cherchaient à soulager les maux des Indiens, avec cette inconséquence si commune dans l'esprit humain, ils encourageaient la violation la plus barbare des droits d'une autre race de créatures humaines. Parmi les différens décrets qu'ils portèrent à cette occasion, nous trouvons les premières traces de l'esclavage des nègres dans le Nouveau-Monde. Il fut permis de transporter à la colonie les esclaves noirs nés au milieu des chrétiens[2]; c'est-à-dire ceux qui étaient nés à Séville et dans les autres parties de l'Espagne, et qui provenaient des naturels amenés des côtes de l'Afrique, où la traite avait été faite pendant quelque temps par les Espagnols et les Portugais. On rencontre parfois, dans le cours de l'histoire, de ces événemens qui semblent porter l'empreinte des jugemens de Dieu : c'est un fait digne de remarque, qu'Hispaniola qui fut le premier théâtre d'un attentat qui outrage à la fois la nature et l'humanité, a été aussi la première à exercer d'affreuses représailles.

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 3, MS.

(2) Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. IV, cap. 12.

Au milieu des intérêts divers qui réclamaient l'attention de Ferdinand et d'Isabelle, ceux de Colomb ne furent pas oubliés. Ovando reçut l'ordre d'examiner tous ses comptes. Il devait s'assurer des dommages qu'il avait soufferts par sa captivité, par la suspension de ses priviléges, et la confiscation de ce qui lui appartenait. Tout ce dont Bobadilla s'était emparé devait être restitué à Colomb, et l'on tiendrait un compte exact des objets vendus ou qui ne se retrouveraient pas. Ceux qui auraient été employés au service royal lui seraient payés par le trésor, et Bobadilla serait forcé de l'indemniser, sur ses propres fonds, de ce qu'il se serait approprié pour son usage. Des mesures semblables devaient être prises pour dédommager les frères de l'amiral des pertes qu'avaient pu leur causer leur arrestation.

Colomb devait recevoir aussi les arrérages de ses revenus, qui lui seraient payés exactement à l'avenir. On lui permettait d'envoyer dans l'île un facteur qui serait présent à la marque et à la fonte de l'or, qui percevrait ses redevances et veillerait en un mot à tous ses intérêts. Il nomma à cet emploi Alonzo Sanchez de Carvajal; et les souverains ordonnèrent que cet agent fût traité avec le plus grand respect.

La flotte qui devait conduire Ovando à son gouvernement était la plus nombreuse qui eût encore fait voile pour le Nouveau-Monde. Elle consistait en trente vaisseaux, cinq du port de quatre-vingt-

dix à cent cinquante tonneaux, vingt-quatre caravelles de trente à quatre-vingt dix, et un bateau de vingt-cinq seulement [1]. Deux mille cinq cents hommes s'embarquèrent sur cette flotte, et dans le nombre se trouvaient des personnes d'un haut rang avec leurs familles.

Pour qu'Ovando pût paraître avec dignité dans ses nouvelles fonctions, on lui permit l'usage de la soie, du brocart, des pierres précieuses et autres objets de luxe, qui étaient alors défendus en Espagne, par suite de la ruineuse ostentation de la noblesse. On lui permit d'avoir pour gardes du corps vingt-deux écuyers, dont dix cavaliers. Don Alonzo Maldonado, nommé Alguazil major ou grand juge, partit en même temps pour remplacer Roldan, qui était rappelé en Espagne. Indépendamment d'ouvriers de différens genres, il y avait à bord un médecin, un chirurgien, un apothicaire et vingt-trois hommes mariés [2] avec leurs familles, tous d'une bonne réputation, qui devaient être répartis dans quatre villes et jouir de priviléges particuliers, afin qu'ils devinssent la base d'une population sage et industrieuse. Ils devaient remplacer un nombre égal de libertins et de paresseux qui seraient renvoyés de l'île. Cette excellente mesure, avait été suggérée par Colomb. Il s'y trouvait aussi

(1) Munos, MS. Las Casas dit que la flotte comptait trente-deux voiles; mais il ne cite ce nombre que de mémoire, tandis que Munos avait sous les yeux des documens écrits.

(2) Munos, *Hist. del Nuevo Mundo*, inédit en partie.

des bestiaux, de l'artillerie, des armes, des munitions de toute espèce, enfin tout ce qui était nécessaire pour approvisionner l'île.

Telle fut la manière dont Ovando, Espagnol d'un rang distingué et favori de Ferdinand, partit pour aller occuper la place qui appartenait à Colomb à tant de titres. La flotte mit à la voile le 13 février 1502. Dès le commencement du voyage, elle fut assaillie par un orage affreux; un des vaisseaux coula à fond avec cent vingt passagers; les autres, obligés de jeter à la mer tout ce qui se trouvait sur le tillac, furent dispersés par la tempête. Les côtes de l'Espagne furent couvertes de débris, et le bruit se répandit que tous les vaisseaux avaient péri. Le roi et la reine furent si affligés à cette nouvelle, qu'ils s'enfermèrent pendant huit jours et ne voulurent voir personne. Ce bruit ne se vérifia pas, mais un des vaisseaux était perdu. Les autres se réunirent à l'île de Gomera, dans les Canaries, et continuant leur voyage, ils arrivèrent à Saint-Domingue le 15 avril[1].

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 3. MS.

CHAPITRE IV.

Proposition de Colomb pour la délivrance du saint sépulcre (1500-1501).

Colomb resta plus de neuf mois dans la ville de Grenade, s'efforçant de réparer le mal que lui avait fait le coupable Bobadilla, et sollicitant la restitution de ses titres et de ses dignités. Pendant ce temps il fut traité constamment avec les plus grands égards par les souverains, qui lui renouvelèrent l'assurance qu'il finirait par être rétabli dans tous ses honneurs. Mais il y avait long-temps qu'il savait combien de temps s'écoule à la cour entre la promesse et l'exécution. S'il eût été d'un caractère sombre et mélancolique, il avait d'amples sujets de s'abandonner au découragement. Il voyait la noble carrière qu'il avait ouverte, livrée à une foule d'aventuriers privilégiés, et les préparatifs les plus magnifiques se faisaient sous ses

yeux, pour le départ de celui qui allait occuper ce poste d'où il avait été si brusquement et si injustement renvoyé. Pendant ce temps, tous ses projets étaient interrompus, et l'inaction où on le laissait ne prouvait que trop qu'il était frappé d'une sorte de disgrâce.

Mais le caractère ardent de Colomb ne pouvait pas rester long-temps comprimé; arrêté dans une direction, il ne tardait pas à en chercher une autre dans laquelle il s'élançait. Son imagination était comme une lumière intérieure, qui, par les temps les plus orageux, dissipait les ténèbres du dehors, et remplissait son âme des images et des visions les plus brillantes. Dans ce moment d'épreuves, le vœu qu'il avait fait d'équiper, dans les sept années qui suivraient la découverte du Nouveau-Monde, cinquante mille fantassins et cinq mille cavaliers pour la délivrance du saint sépulcre, se représenta à sa mémoire avec une nouvelle force. Les années s'étaient succédé, et son vœu restait encore à accomplir. Le Nouveau-Monde, malgré tous ses trésors, ne l'avait pas enrichi; et loin d'être en état de lever des armées à ses frais, il se voyait sans biens, sans pouvoirs et sans emploi.

Dépourvu des moyens de remplir ses pieuses intentions, il crut de son devoir d'engager les souverains à cette entreprise, et il le pouvait avec d'autant plus de confiance que, dès le principe, il l'avait proposée comme le grand objet auquel de-

vaient être appliqués les produits de ses découvertes. Il s'occupa donc, avec son zèle accoutumé, de rassembler tous les argumens qui pouvaient être utile à sa cause. Dans les intervalles que lui laissaient les affaires, il cherchait dans les prophéties des saintes écritures, dans les écrits des pères, dans toutes les sources sacrées qu'il pouvait découvrir, des prédictions et des révélations mystérieuses, qui parussent s'appliquer à la découverte du Nouveau-Monde, à la conversion des gentils et à la délivrance du saint sépulcre; trois grands événemens qu'il supposait que les décrets de la Providence avaient destinés à se succéder l'un à l'autre. Aidé d'un chartreux, il mit ces passages en ordre, les expliqua en vers, et les réunit en un volume manuscrit, qu'il se proposait de présenter au roi et à la reine. En même temps, il prépara une longue lettre écrite avec toute l'exaltation de son esprit et toute la simplicité de son cœur. C'est une de ces compositions bizarres qui nous dévoilent ce qu'il y avait en quelque sorte de visionnaire dans son caractère, et qui font voir de quelles lectures mystiques il avait coutume de nourrir son active imagination.

Dans cette lettre, il pressait le roi et la reine de faire une croisade pour délivrer Jérusalem du pouvoir des infidèles. Il les suppliait de ne pas rejeter le conseil qu'il leur donnait comme extravagant et comme impraticable, et de ne pas faire attention aux sarcasmes que d'autres pourraient se

permettre à ce sujet, leur rappelant que son grand projet de découvertes avait été traité dans l'origine avec le même dédain. Il exprimait son intime conviction que, depuis sa plus tendre enfance, il avait été choisi par le ciel pour accomplir ces deux grands desseins : la découverte du Nouveau-Monde, et la délivrance du saint sépulcre. C'était pour cela que, dans ses jeunes années, il avait été déterminé par une impulsion divine à embrasser la profession de marin, genre de vie, fait-il observer, qui inspire à l'homme le goût de pénétrer les mystères de la nature ; et qu'il avait été doué d'un esprit de curiosité qui le portait à lire toute espèces de chroniques et de livres de philosophie. C'était en les méditant que son intelligence avait été ouverte par la divinité, « comme avec la main, » et qu'alors il avait découvert une route par mer aux Indes, et qu'il s'était senti enflammé d'ardeur pour la frayer. « C'est alors, ajoute-t-il, que je vins trouver Vos Majestés ; tous ceux qui entendirent parler de mon entreprise s'en moquèrent ; toutes les connaissances que j'avais acquises ne me servirent à rien ; je passai dix ans à votre auguste cour, en discussions avec des personnes d'un grand mérite et d'un profond savoir, qui finirent par déclarer que mes projets n'étaient que des chimères. Vos Majestés seules conservèrent la foi et la constance. Qui peut douter que cette lumière ne fût celle des saintes écritures qui vous éclairait des mêmes rayons que moi ? »

Ces idées, exprimées si souvent avec tant de solennité et en même temps de candeur, par un homme d'une piété aussi fervente que Colomb, démontrent évidemment que son projet de découvertes fut bien le résultat de méditations profondes combinées dans son esprit, et non de renseignemens fournis par d'autres. C'était à ses yeux une sorte de révélation divine, et l'accomplissement de ce qui avait été prédit par notre Sauveur et par les prophètes. Mais il ne regardait ce grand événement que comme secondaire, c'était un miracle effectué pour l'encourager à la grande entreprise, la délivrance des saints lieux; et il assurait Leurs Majestés que si elles daignaient lui accorder la même confiance que précédemment, la nouvelle expédition qu'il leur conseillait n'aurait pas un succès moins complet que la première. Il les conjurait de ne point se laisser arrêter par les sarcasmes de ceux qui le traitaient d'ignorant et d'esprit borné, et il leur rappelait que le saint Esprit opère, non pas seulement sur les savans, mais aussi sur les ignorans, et qu'il révèle l'avenir, non pas simplement par la voix des êtres raisonnables, mais par des prodiges dans les animaux, et par des signes mystiques dans l'air et dans les cieux.

L'entreprise suggérée par Colomb, quelque vaine et quelque extravagante qu'elle puisse paraître aujourd'hui, était en harmonie avec l'esprit du siècle et de la cour à laquelle elle était proposée. Les frais d'érudition sacrée que Colomb avait faits pour l'ap-

puyer convenaient à une époque où les rêveries du cloître dirigeaient encore les opérations du camp et celles du cabinet. L'esprit des croisades n'était pas encore éteint. Il n'était pas un cavalier qui ne fût prêt à tirer l'épée pour la cause de l'église et à la voix de ses ministres, et la religion mêlait un saint enthousiasme à l'attrait ordinaire des combats. La piété de Ferdinand allait jusqu'à la bigoterie; celle d'Isabelle en approchait autant que son esprit grand et magnanime pouvait le permettre. L'un et l'autre étaient sous l'influence de conseillers ecclésiastiques, dont tous les efforts tendaient à diriger leurs entreprises vers tout ce qui pouvait augmenter le pouvoir temporel et la gloire de l'église. La conquête récente de Grenade avait été regardée comme une croisade européenne, et avait mérité aux monarques le surnom de Catholiques. Il était naturel de penser à étendre plus loin encore leurs saintes victoires, et à se venger sur les infidèles de leur longue domination en Espagne et des triomphes qu'ils avaient remportés sur la croix. Par le fait, le duc de Medina Sidonia avait fait récemment en Barbarie une incursion dans le cours de laquelle il avait pris la ville de Melille, et son expédition avait été regardée comme un renouvellement des guerres saintes contre les infidèles en Afrique[1].

Il n'y avait donc, dans la proposition de Colomb,

(1) Garibay, *Hist. Espana*, lib. xix, cap. 6. Il y a dans la bibliothèque du feu prince Sébastien un in-f°, qui, entre autres papiers

rien qui pût paraître déplacé à l'époque et dans les circonstances où elle était faite, quoiqu'elle porte fortement l'empreinte de son caractère enthousiaste. Il faut réfléchir aussi qu'elle fut murie dans les cours de l'Alhambra, au milieu des restes splendides de la puissance mauresque, dans ces mêmes lieux où il avait vu, quelques années auparavant, l'étendard de la croix s'élever triomphant au-dessus des symboles du culte des infidèles. Elle avait été conçue sans doute dans un de ces momens d'exaltation où son âme prenait un essor presque surnaturel en contemplant sa grande et glorieuse mission, lorsqu'il se regardait comme sous l'inspiration divine, communiquant les volontés du ciel, et accomplissant les grands et sublimes projets pour lesquels il avait été choisi [1].

probables d'une armée de vingt mille hommes pour la conquête de la terre sainte. Elle est datée de 1509 ou 1510, et l'écriture paraît être de la même époque.

(1) Colomb n'était pas le seul qui eût cette opinion : elle était partagée par plusieurs de ses doctes et zélés admirateurs. Le savant lapidaire, Jacques Ferrer, dans la lettre qu'il écrivit à Colomb en 1495, par l'ordre des souverains, lui disait : « Je vois dans ceci un grand mystère ; la divine et infaillible Providence envoya le grand saint Thomas d'occident en orient pour qu'il répandît dans l'Inde notre sainte Religion ; et vous, senor, elle vous a envoyé dans une direction opposée, de l'orient en occident, jusqu'à ce que vous soyez arrivé à l'extrémité de l'Inde Supérieure, afin que les habitans apprennent les vérités dont leurs ancêtres ont négligé de s'instruire par les prédications de saint Thomas. Ainsi s'accomplira ce qui est écrit : *In omnem terram exibit sonus eorum*... » Et plus loin : « Dans la mission que vous remplissez, senor, vous semblez intéressants, contient une lettre où se trouve le calcul des dépenses

un apôtre et un ambassadeur de Dieu envoyé pour faire connaître son nom dans des terres inconnues. (Letra de Mossen Jayme Ferrer. Navarrete, *Collect.*, tom. II, decad. LXVIII.

CHAPITRE V.

Préparatifs de Colomb pour un quatrième voyage de découvertes (1501-1502).

Les réflexions relatives à la délivrance du saint sépulcre n'occupèrent que temporairement l'esprit de Colomb. Ses pensées reprirent bientôt, avec une nouvelle ardeur, leur direction ordinaire. Son inaction lui devint insupportable, et il conçut bientôt un grand projet pour une autre entreprise de découverte. L'expédition de Vasco de Gama, qui avait ouvert cette route aux Indes qu'on cherchait depuis si long-temps, en doublant le cap de Bonne-Espérance, était l'un des événemens signalés du jour. Pedro Alvarez Cabral, en suivant ses traces, avait fait un voyage extrêmement heureux, et ses vaisseaux étaient revenus chargés des denrées précieuses de l'Orient. On ne parlait plus que des

richesses de Calicut, que du commerce de diamans et de pierres précieuses des mines de l'Indostan; de perles, d'or, d'argent, d'ambre, d'ivoire et de porcelaine, de soieries et de bois précieux, de gommes et d'épices de toute espèce. La découverte des régions sauvages du Nouveau-Monde n'avait pas encore rapporté de grands avantages à l'Espagne, tandis que ce passage, ouvert tout à coup vers les contrées opulentes de l'Orient, assurait au Portugal des richesses immédiates.

Colomb, au récit de ces entreprises, se sentit enflammé d'une noble émulation. Il conçut alors l'idée d'un voyage dans lequel il surpasserait non-seulement la découverte de Vasco de Gama, mais même celles de ses expéditions antérieures. D'après les observations qu'il avait faites dans son voyage à Paria, et les relations d'autres navigateurs, notamment de Rodrigo Bastides, qui avait suivi la même route jusqu'à une plus grande distance, il paraissait que la côte de la Terre-Ferme se prolongeait au loin vers l'occident. La côte méridionale de Cuba, qu'il regardait comme faisant partie du continent asiatique, s'étendait vers le même point. Les courans de la mer des Caraïbes devaient passer entre ces terres. Il se persuada donc qu'il devait exister quelque part de ce côté, un détroit qui communiquait à la mer des Indes. Il conjecturait que ce détroit était situé vers ce qu'on appelle à présent l'isthme de Darien [1]. S'il pouvait

(1) Las Casas, lib. II, cap. 4. Las Casas spécifie le voisinage de

découvrir un semblable passage et unir ainsi le Nouveau-Monde qu'il avait découvert aux magnifiques régions orientales de l'ancien, il sentait que ce serait couronner ses travaux de la manière la plus glorieuse, et accomplir le grand projet qu'il avait toujours voulu exécuter.

Lorsque Colomb communiqua son plan au roi et à la reine, et il fut écouté avec une attention profonde. Certains membres du conseil cherchèrent, dit-on, à lui susciter des entraves, objectant que les besoins urgens de divers services et l'état de pénurie du trésor faisaient un devoir d'éviter toute nouvelle dépense. Ils insinuaient aussi que Colomb ne devait pas être employé avant que des lettres d'Ovando eussent établi, d'une manière satisfaisante, qu'il ne méritait aucun reproche pour sa conduite à Hispaniola. Ces suggestions perfides restèrent sans effet. Isabelle avait une confiance entière en l'honneur de Colomb. Quant à la dépense, elle sentait qu'au moment où l'on venait de donner à Ovando une flotte si nombreuse et une suite si brillante pour prendre possession de son nouveau gouvernement, il y aurait de l'ingratitude et de la barbarie à refuser quelques vaisseaux à celui qui avait découvert le Nouveau-Monde, pour le mettre à même de poursuivre ses glorieuses entreprises. En même temps, l'idée de se voir bientôt maître

Nombre de Dios. Bastides s'était avancé jusqu'à cette place, et Colomb regardait probablement le détroit comme situé à peu de distance au-delà.

d'une route plus sûre et plus directe vers ces contrées avec lesquelles le Portugal établissait un commerce si lucratif, éveilla la cupidité de Ferdinand. D'ailleurs, ce projet occuperait l'amiral pendant un temps considérable, et en le détournant de songer à des réclamations qui étaient à charge, il emploierait ses talens de la manière la plus utile pour la couronne. Quelque doute que le roi pût avoir de son habileté comme législateur, il avait de lui la plus haute opinion comme marin. Si le détroit dont Colomb parlait existait réellement, il était l'homme du monde le plus propre à le découvrir. Sa proposition fut donc promptement acceptée; il fut autorisé à équiper sur-le-champ une escadre, et il se rendit à Séville dans l'automne de 1501 pour faire les préparatifs nécessaires.

Quoique son entreprise effective détournât son attention de son expédition romanesque pour la délivrance des saints lieux, il n'y renonçait point pour cela. Il remit sa collection manuscrite d'extraits des prophéties entre les mains d'un digne moine nommé Gaspar Gorricio, qui travailla à la compléter. Colomb la présenta aux souverains au commencement de l'année suivante, avec la lettre que lui avait dictée son enthousiasme. En février, il écrivit aussi au pape Alexandre VII. Dans cette lettre il s'excuse, sur ses nombreuses occupations, de ne point s'être rendu à Rome, comme il en avait d'abord eu le projet, afin de rendre compte à sa sainteté de ses grandes découvertes. Après les avoir

brièvement racontées, il ajoute qu'il ne les a entreprises que dans l'intention d'en consacrer le produit à la délivrance du saint sépulcre. Il parle du vœu qu'il avait fait, et qu'il avait déjà exprimé dans une lettre adressée aux rois catholiques, de fournir, dans l'espace de sept ans, cinquante mille fantassins et cinq mille cavaliers pour cette sainte croisade, et autant pour les cinq années qui suivraient. Il regrette que les artifices du démon aient retardé l'accomplissement de cette pieuse promesse, et il craint bien de ne pouvoir jamais la remplir, si la Providence ne daigne venir à son secours, attendu que le gouvernement qui lui avait été accordé à perpétuité vient de lui être retiré. Il informe sa sainteté qu'il va s'embarquer pour un autre voyage, et il lui promet solennellement de se rendre à Rome immédiatement après son retour, de tout lui raconter de vive voix, et de lui présenter une relation de ses voyages qu'il avait écrite « depuis le commencement jusqu'à ce jour, à la manière des Commentaires de César[1]. »

Ce fut aussi vers cette époque qu'il envoya au roi et à la reine sa lettre sur le saint sépulcre, ainsi que son recueil de prophéties. Nous ne savons rien de l'effet qu'elle produisit. Ferdinand, avec toute sa piété, était un fin politique, très-occupé de ses intérêts temporels. Au lieu d'entreprendre une croisade chevaleresque contre Jérusalem, il pré-

(1) Navarrete, *Collec. de Viages*, tom. II, pag. 145.

féra entrer en arrangement avec le grand soudan d'Egypte qui avait menacé de détruire le temple. Il envoya donc le savant Pierre Martyr, si distingué par ses écrits historiques, en qualité d'ambassadeur auprès du soudan; tous les anciens différends entre les deux puissances furent ajustés à leur satisfaction mutuelle, et des arrangemens furent pris pour la conservation du saint-sépulcre, et la protection de tous les chrétiens qui s'y rendaient en pélerinage.

Pendant ce temps Colomb s'occupait des préparatifs de son voyage, qui n'avançaient que bien lentement, à cause, dit Charlevoix, des artifices et des délais de Fonseca et de ses agens. Il sollicita la permission de toucher en allant à l'île d'Hispaniola, pour y prendre les approvisionnemens nécessaires pour un si long voyage. Mais les souverains la lui refusèrent. Ils savaient qu'il avait beaucoup d'ennemis dans l'île; elle serait dans une grande agitation par suite de l'arrivée d'Ovando et du rappel de Bobadilla. Ils consentirent néanmoins qu'il s'y arrêtât un moment à son retour, espérant qu'alors la tranquillité serait rétablie. Colomb fut autorisé à emmener avec lui son frère, l'Adelantado, et son fils Fernando, qui était alors dans sa quatorzième année. On lui permit aussi de prendre deux ou trois personnes qui sussent l'arabe, pour lui servir d'interprète au cas où il arriverait dans les domaines du grand-khan ou de quelque autre prince d'Orient, où cette langue fut parlée ou du moins con-

nue en partie. En réponse à des lettres relatives à la restitution de ses droits et aux intérêts de sa famille, les souverains lui écrivirent de Valence de Torres, le 14 mars 1502, pour lui renouveler solennellement la promesse que leurs conventions avec lui seraient exécutées à la lettre, et qu'il jouirait, lui et ses enfans après lui, de toutes les dignités qui y étaient stipulées, et que s'il était nécessaire de les confirmer de nouveau, ils le feraient et les assureraient à son fils. En outre il lui exprimaient leur intention de lui accorder encore d'autres honneurs et d'autres récompenses, à lui, à ses frères et à ses enfans. Ils lui disaient donc d'avoir l'esprit en repos à ce sujet, de partir en toute confiance, et de laisser le soin de toutes ses affaires en Espagne à son fils don Diego[1].

Ce fut la dernière lettre que Colomb reçut de Leurs Majestés, et les assurances qu'elle contenait étaient aussi positives et aussi satisfaisantes que possibles. Cependant le passé le rendait défiant pour l'avenir. Pendant le temps qu'il resta à Séville avant son départ, il prit des mesures pour mettre sa gloire à couvert, et pour assurer les droits de sa famille, en les plaçant sous la garde de son pays natal. Il fit faire une double copie de toutes les lettres, concessions et priviléges qu'il tenait des rois catholiques, et qui le nommaient amiral, vice-roi et gouverneur des Indes, et les fit légaliser par les

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 4.

alcades de Séville. Il en fit autant de sa lettre à la nourrice du prince Jean, où il justifiait éloquemment sa conduite et faisait valoir ses droits, et d'une autre lettre adressée à la banque de Saint-George, à Gênes, pour lui assigner le dixième de ses revenus, qui devait être employé à diminuer les droits sur le blé et autres denrées; donation vraiment patriotique, inspirée par la bienfaisance la plus éclairée, puisqu'elle était consacrée au soulagement des pauvres de sa ville natale. Il envoya ces deux copies par des personnes différentes à son ami, le docteur Nicolo Oderigo, qui avait été ambassadeur de Gênes à la cour d'Espagne, avec prière de les déposer en lieu sûr, et d'en donner connaissance à son fils Diego. Cette mesure de précaution lui fut sans doute inspirée par le mécontentement que lui avait causé la conduite de la cour d'Espagne, afin que, s'il venait à périr dans le cours de son voyage, ses descendans pussent faire un appel au monde ou à la postérité[1].

(1) Ces documens restèrent ignorés dans la famille Oderigo jusqu'en 1670, où Lorenzo Oderigo les présenta au gouvernement de Gênes, qui les fit déposer dans ses archives. Au milieu des troubles et des révolutions qui suivirent, une de ces copies fut portée à Paris, et l'autre disparut. En 1816, cette seconde copie, qu'on croyait perdue, fut retrouvée dans la bibliothèque du comte Michel Angelo Cambiaso, sénateur génois. Elle fut achetée par le roi de Sardaigne, alors souverain de Gênes, et donnée par lui à la ville de Gênes en 1821. Un monument fut érigé dans cette cité pour la recevoir. Il consistait en une colonne de marbre blanc, sur laquelle était une urne surmontée du buste de Colomb. Ce fut

dans cette urne que furent déposées ces pièces. Elles ont été publiées, avec un mémoire historique sur Colomb, par D. Gio Battista Soporno, professeur d'éloquence, etc., à l'université de Gênes.

FIN DU LIVRE QUATORZIÈME.

LIVRE QUINZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Colomb pour son quatrième voyage. — On lui refuse l'entrée du port de Saint-Domingue. — Il essuie une violente tempête (1502).

Le 9 mai 1502, Colomb partit de Cadix pour son quatrième et dernier voyage de découvertes. Son escadre se composait de quatre caravelles, la plus grande du port de soixante-dix tonneaux, la plus petite de cinquante, et les équipages réunis ne montaient qu'à cent cinquante hommes. Avec si peu de monde et de si frêles bâtimens, il entreprenait la recherche d'un détroit qui, s'il parvenait à le trouver, devait le conduire dans les mers les plus reculées, et permettrait de faire le tour du globe.

Les années commençaient à s'accumuler sur sa tête, lorsqu'il partit pour cette longue et périlleuse expédition. Il avait environ soixante-six ans. Sa constitution, naturellement très-robuste, avait été minée par les fatigues qu'il avait essuyées, par les variations des différens climats qu'il avait parcourus, et par les souffrances morales qui l'avaient usé avant le temps. Sa taille, jadis si imposante, était courbée par les infirmités, et cependant, malgré cet état de dépérissement, elle était encore noble et majestueuse. Ses facultés intellectuelles avaient seules conservé toute leur énergie, et elles le portaient encore, à une époque de la vie où les hommes cherchent ordinairement le repos, à entreprendre, avec toute l'ardeur de la jeunesse, l'expédition la plus fatiguante et la plus aventureuse. Il emmenait dans ce périlleux voyage son fidèle conseiller, son vigoureux et intrépide coadjuteur don Barthélemi, et son plus jeune fils Fernando, dont la tendresse et les soins devaient adoucir pour lui les ennuis d'une longue traversée. Colomb avait appris à apprécier de si douces consolations, après s'être vu si long-temps un étranger isolé, entouré de faux amis et d'ennemis perfides.

En quittant Cadix, l'escadre fit voile vers Ercilla, sur la côte de Maroc, où elle jeta l'ancre le 13. Les rois catholiques sachant que la garnison portugaise était bloquée dans la forteresse par les Maures, et exposée au plus pressant danger, avaient ordonné à Colomb d'y toucher et de donner tous les secours

qui seraient en son pouvoir. En arrivant il apprit que le siége était levé, mais que le gouverneur était malade des suites d'une blessure qu'il avait reçue pendant un assaut. Colomb envoya à terre son frère l'Adelantado, son fils Fernando et les capitaines des caravelles, pour rendre visite au gouverneur, lui porter ses complimens affectueux et lui offrir les services de son escadre. Leur visite et le message dont ils étaient chargés parurent faire beaucoup de plaisir, et le commandant envoya aussitôt remercier l'amiral par plusieurs cavaliers, dont quelques-uns se trouvèrent être des parens de la femme qu'il avait perdue, dona Felipa Minos. Après cet échange de politesse, l'escadre remit à la voile le même jour et continua son voyage[1].

Le 21 mai, l'amiral arriva à la Grande Canarie, et il y resta quelques jours, ainsi que dans les îles adjacentes, pour faire du bois et de l'eau. Dans la soirée du 25 il partit pour le Nouveau-Monde. Les vents alizés furent si favorables, que la petite escadre vogua paisiblement sans qu'on eût besoin de changer une seule voile, et elle arriva le 15 juin à l'une des îles Caraïbes appelée par les naturels Mantinino[2]. Après s'y être arrêtée trois jours pour renouveler les provisions de bois et d'eau et donner

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 88.

(2) Navarrete suppose que cette île est la même qu'on nomme aujourd'hui *Sainte-Lucie*. D'après la distance qui la sépare de la Dominique, et qu'indique Fernando Colomb, il est plus probable que c'est la Martinique.

aux matelots le temps de laver leurs vêtemens, l'escadre passa à l'ouest de l'île, et fit voile vers la Dominique, qui en est éloignée d'environ dix lieues. De là Colomb se dirigea le long des Antilles jusqu'à Santa Cruz, puis longeant la côte méridionale de Porto Ricco, il cingla vers Saint-Domingue. Cette marche était contraire au premier plan de l'amiral, qui avait eu l'intention de se rendre à la Jamaïque[1], et de partir de là pour le continent, afin d'en explorer toutes les côtes, dans l'espoir de trouver le détroit désiré. Elle était aussi en opposition avec les ordres du roi et de la reine qui lui avaient défendu de toucher à Hispaniola. Son excuse pour agir ainsi était le mauvais état de la plus grande de ses caravelles qui ne pouvait porter aucune voile, et qui gênait et retardait continuellement la marche du reste de l'escadre[2]. Il désirait l'échanger contre un des bâtimens qui venaient d'amener Ovando à Saint-Domingue, ou y acheter un autre vaisseau, et il était persuadé qu'on ne le blâmerait pas de s'être écarté des ordres qu'il avait reçus, dans une circonstance si importante pour la sûreté et le succès de son expédition.

Il est nécessaire de dire quelle était en ce moment la situation de l'île. Ovando était arrivé à Saint-Domingue le 15 avril. Il avait été reçu avec le cérémonial ordinaire, sur le bord de la mer, par

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 88.

(2) Lettre écrite de la Jamaïque par Colomb. *Journal de Porras*, Navarrete, tom. 1.

Bobadilla et les principaux habitans de la ville. Il fut ensuite escorté jusqu'à la forteresse, où sa commission fut lue dans toutes les formes, en présence des autorités civiles et militaires. On prêta le serment d'usage, on observa toutes les cérémonies usitées en pareil cas; et le nouveau gouverneur fut accueilli avec de grandes démonstrations de joie et de soumission. Ovando entra en fonctions avec beaucoup de sang-froid et de prudence, et sa conduite à l'égard de Bobadilla fut bien différente de celle que celui-ci avait tenue envers Colomb. Il eut pour lui autant d'égards et de politesse que l'autre avait montré de rudesse et de grossièreté. Bobadilla connut alors le néant d'un rang que le hasard seul a donné, et qui n'est point justifié par le mérite. Dès que son autorité n'exista plus, toute son importance s'évanouit. Il se vit dans l'isolement, négligé et abandonné de ceux même qu'il avait le plus favorisés, et l'expérience lui apprit combien est fragile la popularité qu'on n'a acquise qu'en flattant les viles passions de la multitude. Toutefois on ne dit pas qu'on lui ait intenté aucun procès, et Las Casas, qui était sur les lieux, assure qu'il n'entendit jamais un colon parler de lui avec amertume[1].

Néanmoins la conduite de Roldan et de ses complices subit une enquête sévère; un grand nombre furent arrêtés pour aller subir leur procès en Es-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 3.

pagne. Mais ils ne paraissaient point inquiets; ils se fiaient à leurs amis dont l'influence à la cour devait les protéger, et plusieurs comptaient sur la disposition bien connue de l'évêque Fonseca à favoriser tous ceux qui avaient été en opposition avec Colomb.

La flotte qui avait amené Bobadilla était alors prête à mettre à la voile; elle devait emmener les principaux délinquans, les paresseux et les libertins qui mettaient le désordre dans l'île. Bobadilla s'apprêtait aussi à partir sur le plus grand des vaisseaux, qu'il avait chargé d'une immense quantité d'or, produit des revenus de la couronne sous son administration, et qui suffirait, il n'en doutait pas, pour pallier toutes ses fautes. Ce vaisseau contenait aussi un énorme morceau d'or vierge qui est célèbre dans les vieilles chroniques espagnoles. Il avait été trouvé par une Indienne, dans un ruisseau, sur les domaines de Francisco de Garay et de Miguel Diaz; Bobadilla l'avait pris pour l'envoyer au roi, après avoir donné aux propriétaires un dédommagement convenable. On assure que ce lingot pesait trois mille six cents castillans[1].

Roldan, ses partisans, et d'autres aventuriers qui retournaient en Espagne, chargèrent aussi les vaisseaux d'une grande quantité d'or, gagnée au prix des sueurs et des souffrances des malheureux Indiens. Parmi les différentes personnes qui de-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 5.

vaient partir à bord du principal vaisseau se trouvait l'infortuné Guarionex, le cacique jadis si puissant de la Vega. Depuis qu'il avait été pris par trahison après la guerre d'Higuey, il était toujours resté captif dans le fort de la Conception, et maintenant il allait être envoyé en Espagne, chargé de chaînes. Alonzo Sanchez de Carvajal, l'agent de Colomb, avait mis aussi sur l'un des navires, quatre mille pièces d'or destinées à l'amiral, et provenant soit des revenus qu'ils avait reçus pour lui depuis son arrivée, soit des restitutions que Bobadilla avait été forcé de lui faire[1].

Tous les préparatifs étaient terminés et la flotte allait mettre à la voile, lorsque, le 29 juin, la petite escadre de Colomb arriva à l'entrée du port. Il envoya immédiatement à terre Pedro de Terreros, capitaine de l'une de ses caravelles, pour instruire Ovando de son arrivée, et lui dire qu'il avait été obligé de changer de route et de relâcher à Saint-Domingue, pour se procurer un vaisseau en échange d'un des siens qui était très-endommagé. Il lui demandait aussi la permission d'entrer dans le havre pour s'y mettre en sûreté contre un ouragan violent dont différens pronostics lui faisaient craindre l'approche. Ovando lui refusa sa demande. Las Casas pense qu'il avait reçu du roi et de la reine l'ordre positif de ne pas laisser entrer Colomb dans le port, et que cette me-

(1) Las Casas, cap. 5.

sure rigoureuse était commandée par la prudence, dans un moment où l'île se trouvait encore remplie des ennemis les plus ardens de l'amiral, que les mesures qu'on venait de prendre contre eux exaspéraient au dernier point[1].

Lorsque le dur refus d'Ovando fut rapporté à Colomb, et qu'il vit que tout abri lui était refusé, il voulut au moins sauver du danger qui les menaçait tous, la flotte qui était au moment de mettre en mer. Il envoya à l'instant son capitaine vers le gouverneur, pour le supplier de ne pas permettre que la flotte mît à la voile de quelques jours, l'assurant que des signes certains annonçaient une tempête. Cette demande ne fut pas plus écoutée que la première. Le temps, pour des yeux sans expérience, semblait tranquille et serein; le pilote et les matelots étaient impatiens de partir. Ils se moquèrent de la prédiction de l'amiral qu'ils traitaient de faux prophète, et ils persuadèrent à Ovando de ne pas retenir la flotte sous un prétexte si léger.

Il était bien pénible pour Colomb de se voir refuser les secours qu'exigeait l'état de ses vaisseaux, et d'être exclu dans un moment de détresse, du port même qu'il avait découvert. Il semblait qu'il était destiné à montrer par un exemple mémorable jusqu'où peut aller l'ingratitude des hommes. Il se retira pénétré de douleur et d'indignation. Son équi-

(1) Las Casas, cap. 5.

page murmurait hautement de se voir fermer l'entrée d'un havre qui appartenait à leur propre pays, et où des étrangers eussent été admis en pareille circonstance. Ils se repentaient de s'être embarqués avec un chef qui s'était attiré un semblable traitement, et ils ne prévoyaient que des malheurs dans le cours d'un voyage où ils étaient exposés aux dangers de la mer, et repoussés de l'asile que la terre aurait pu leur offrir.

Certain, d'après ses observations sur les phénomènes naturels qu'une longue expérience lui avait appris à distinguer, que la tempête qu'il craignait n'était pas éloignée et qu'elle viendrait de là terre, Colomb tint sa petite escadre très-près de la côte, et il chercha, pour jeter l'ancre, quelque baie ou quelque rivière déserte de l'île.

Pendant ce temps, la flotte de Bobadilla partait de Saint-Domingue et s'aventurait avec confiance en pleine mer. Au bout de deux jours, les prédictions de Colomb ne se vérifièrent que trop. Un de ces ouragans effroyables qui éclatent quelquefois sous ces latitudes, s'était formé par degrés. L'aspect sinistre du ciel, l'air concentré de l'Océan et le murmure croissant du vent, tout annonçait son approche. A peine la flotte avait-elle atteint la pointe orientale d'Hispaniola, que la tempête se déchaîna avec furie, brisant et engloutissant tout ce qu'elle trouvait sur son passage. Le vaisseau à bord duquel était Bobadilla, Roldan, et les ennemis les plus acharnés de l'amiral, fut submergé

avec tout son équipage. Le célèbre morceau d'or vierge et toutes les richesses acquises par tant de cruautés et d'injustices, furent également engloutis dans les flots. La plupart des bâtimens périrent; les autres regagnèrent Saint-Domingue dans un état de délabrement complet, et un seul put continuer son voyage. Ce vaisseau, d'après Fernando Colomb, était le plus petit de la flotte et il portait les quatre mille pièces d'or qui appartenaient à l'amiral.

Pendant le commencement de la tempête, la petite escadre de Colomb était restée abritée par la terre. Le second jour, l'ouragan augmenta de violence, et le soir les ténèbres devinrent si épaisses, que les vaisseaux se perdirent de vue et furent séparés. L'amiral continua à se tenir très-près de la côte, et son bâtiment ne souffrit aucun dommage. Les autres craignirent le voisinage de la terre par une nuit si sombre et si agitée, et cinglant en pleine mer, ils restèrent exposés à toute la fureur des élémens. Pendant plusieurs jours ils furent ballottés au gré du vent et des vagues, craignant à chaque instant d'être submergés, et se regardant mutuellement comme perdus. L'Adelantado, qui commandait la caravelle que Colomb avait voulu échanger à Saint-Domingue, et qui pouvait à peine tenir la mer, courut les plus grands dangers, et il ne fallut rien moins que son expérience consommée pour la maintenir à flot. Enfin, après avoir été le jouet de mille vicissitudes, ils se réunirent tous au port Formosa, à l'ouest de Saint-Domingue. L'Adelan-

tado avait perdu sa grande chaloupe, et tous les vaisseaux, à l'exception de celui de l'amiral, avaient plus ou moins souffert. Lorsque Colomb apprit le sort affreux de ses ennemis, submergés presque sous ses yeux, il fut pénétré d'horreur, et il regarda presque comme un miracle sa propre conservation. Son fils Fernando et le vénérable Las Casas considèrent cet événement comme un de ces terribles jugemens de Dieu, qui, même en ce monde, frappent les coupables. Ils font remarquer que, tandis que les ennemis de l'amiral étaient engloutis par une mer en fureur, le seul vaisseau de toute la flotte qui pût continuer sa route et arriver à sa destination, était le bâtiment fragile qui portait l'or de Colomb. Mais en cette occasion comme en beaucoup d'autres, l'innocent fut enveloppé dans la même ruine que le coupable. Le vaisseau qui s'engloutit avec Bobadilla et Roldan, portait aussi Guarionex, le malheureux cacique de la Vega[1].

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 5. *Hist. del Almirante*, cap. 88.

CHAPITRE II.

Voyage le long de la côte de Honduras (1502).

Colomb resta plusieurs jours dans le port Formosa, pour radouber ses vaisseaux et laisser reposer ses équipages après la tempête qu'ils avaient essuyée. A peine était-il sorti de ce havre, qu'une nouvelle tempête les obligea de relâcher dans le port Jacquemel, ou, comme l'appelèrent les Espagnols, du Brésil. Il en repartit le 14 juin, se dirigeant vers la terre ferme. Le temps étant devenu d'un calme parfait, les courans le portèrent jusqu'auprès de petites îles dans les environs de la Jamaïque[1], où il ne se trouvait point de rivière, mais où les matelots se procurèrent de l'eau en creusant dans le sable sur le rivage.

(1) Sans doute les Cayes Morant.

Le calme continuant, il fut entraîné au milieu du groupes de petites îles ou cayes, sur la côte méridionale de Cuba, auxquelles, en 1494, il avait donné le nom de Jardins. Mais à peine y avait-il touché qu'il s'éleva un vent favorable, et il put faire voile dans la direction qu'il désirait. Il gouverna alors au sud-ouest, et, au bout de quelques jours, il découvrit, le 30 juillet, une île petite mais élevée, couverte d'arbres dont la variété flattait agréablement les yeux. Il s'y trouvait surtout beaucoup de pins, circonstance qui lui fit donner par Colomb le nom de Isla de Pinos. Mais elle n'en a pas moins conservé son nom indien de Guanaga[1], qui s'est étendu à une foule d'îles plus petites qui l'entourent. Ce groupe est à quelques lieuès de la côte de Honduras, à l'est de la grande baie ou golfe de ce nom.

L'Adelantado débarqua sur l'île principale, qui était extrêmement fertile et couverte d'une riante verdure. Les habitans ressemblaient aux autres insulaires; seulement ils avaient le front plus étroit. Pendant que l'Adelantado était encore sur le rivage, il vit un grand canot qui semblait arriver d'un long et important voyage. Il fut frappé de sa grandeur et de tout ce qu'il contenait. Il avait huit pieds de large et était aussi long qu'une galère, quoiqu'il fût d'un seul tronc d'arbre. Au milieu était une espèce de tente ou cabine en feuilles de

(1) *Bonacca*, sur quelques cartes anglaises.

palmier, assez semblable à celles qui ornent les gondoles de Venise, et fermée suffisamment pour mettre à l'abri du soleil et de la pluie. Sous cette tente était assis un cacique avec ses femmes et ses enfans. Vingt-cinq Indiens manœuvraient le canot qui était rempli d'une foule d'objets de fabrique et de productions naturelles des pays adjacens. On suppose que cette barque venait de la province d'Yucatan, qui est à environ quarante lieues de distance de cette île.

Les Indiens du canot ne manifestèrent aucune crainte à la vue des Espagnols, et ils s'approchèrent sans hésiter de la caravelle de l'amiral. Colomb fut transporté de joie de voir une collection si précieuse d'échantillons de tout ce que cette partie du Nouveau-Monde produisait de plus important, venir en quelque sorte s'offrir à lui, sans qu'il lui en coûtât ni peines ni fatigues pour se la procurer. Il examina l'intérieur du canot avec autant d'intérêt que de curiosité. Au milieu d'armes et d'ustensiles semblables à ceux qu'il avait déjà trouvés dans d'autres îles, il en aperçut d'autres d'un travail beaucoup plus soigné. Il y avait de petites haches pour couper le bois, non pas en pierre, comme toutes celles qu'ils avaient vues jusqu'alors, mais en cuivre; des épées de bois avec des entailles de chaque côté de la lame, dans lesquelles des cailloux aigus étaient fortement attachés avec des cordes faites de boyaux de poissons. C'est le même genre d'épée qu'on trouva ensuite parmi les Mexicains. Il s'y trouvait

des cloches de cuivre et d'autres objets du même métal, ainsi qu'une sorte de creuset grossier pour le fondre; différens vases et ustensiles artistement faits en terre, en marbre et en bois dur; des pièces et des mantes de coton, teintes en diverses couleurs; une grande quantité de cacao, fruit que les Espagnols ne connaissaient pas encore, mais dont ils découvrirent bientôt que les naturels faisaient le plus grand cas; il leur servait tout à la fois de nourriture et de monnaie. Ils avaient aussi un breuvage fait avec du maïs, qui ressemblait à la bière. Leurs provisions consistaient en pain de maïs et en racines de différentes espèces, semblables à celles d'Hispaniola.

Colomb choisit dans tous ces objets ceux qui lui semblaient les plus curieux à envoyer en Espagne, et il donna en échange aux naturels quelques colifichets d'Europe qui leur firent un grand plaisir. Lorsqu'ils vinrent à bord des vaisseaux et qu'ils se virent entourés de gens qui devaient leur paraître si étranges et si singuliers, ils ne manifestèrent ni étonnement ni alarme. Les femmes portaient des mantes dont elles s'enveloppaient comme les femmes maures de Grenade, et les hommes avaient des ceintures de coton. Les deux sexes semblaient mettre plus de soin à se vêtir et avoir sous ce rapport un sentiment de pudeur inconnu aux Indiens que Colomb avait découverts antérieurement.

Ces circonstances, jointes à la supériorité de leurs armes et de leurs tissus, parurent à l'amiral

des Indiens certains qu'il approchait de régions plus civilisées. Il chercha à recueillir de ces Indiens des renseignemens détaillés sur les contrées environnantes; mais comme ils parlaient une langue différente de celle de ses interprètes, il ne put les comprendre qu'imparfaitement. Ils lui apprirent qu'ils venaient d'un pays riche, cultivé et industrieux, situé à l'ouest. Ils s'efforcèrent de lui donner une haute idée de la richesse et de la magnificence de ces régions et du peuple qui l'habitait, et le pressèrent de se diriger de ce côté. Quelle différence pour Colomb s'il eût suivi leur conseil! En un jour ou deux, il serait arrivé à Yucatan; la découverte du Mexique et des autres contrées opulentes de la Nouvelle-Espagne auraient nécessairement suivi; la grande mer du Sud se fût ouverte devant lui; une série de brillantes découvertes aurait jeté un nouveau lustre sur ses dernières années, et elles ne se seraient pas écoulées tristement au milieu de l'abandon, de l'infortune et de la misère.

Mais toutes les pensées de l'amiral ne tendaient alors qu'à découvrir le détroit. Comme les contrées décrites par les Indiens étaient situées à l'ouest, il supposait qu'il serait toujours à même de les visiter plus tard, en suivant, à la faveur des vents alizés, la côte de Cuba, qui, dans son idée, s'étendait jusqu'à ces régions. A présent il était déterminé à chercher le continent dont les montagnes se montraient au sud, et semblaient à une

distance peu considérable[1]. Arrivé sur ses bords, en suivant constamment la côte dans la direction de l'est, il finirait par arriver à l'endroit où il supposait qu'elle était séparée de celle de Paria par un détroit intermédiaire, et passant par ce détroit, il arriverait bientôt aux îles des Épices et aux régions les plus opulentes de l'Inde[2].

Il était d'autant plus encouragé à persister à se diriger vers l'est, que les Indiens lui disaient que de ce côté il se trouvait beaucoup de districts où l'or abondait. La plupart des renseignemens qu'il parvint à se procurer, lui étaient fournis par un vieillard qui était plus intelligent que les autres, et qui semblait être au fait de la navigation de ces mers. Colomb le retint pour lui servir de guide le long de la côte, et congédia ses compagnons après leur avoir fait des présens.

Quittant l'île de Guanaga, il gouverna au sud vers la terre ferme, et au bout de quelques lieues, il découvrit un cap auquel il donna le nom de Caxinas, parce qu'il était couvert d'arbres fruitiers que les naturels appelaient ainsi. C'est celui qu'on nomme aujourd'hui le cap Honduras. Le dimanche 14 août, l'Adelantado y débarqua avec les capitaines des caravelles, et beaucoup de matelots, pour entendre la messe, qui fut célébrée solennel-

(1) *Journal de Porras*. Navarrete, *Collec*, tom. 1.

(2) Las Casas, lib. II, cap. 20. Lettre de Colomb, écrite de la Jamaïque.

lement sur le rivage, selon la pieuse coutume de l'amiral, toutes les fois que les circonstances le permettaient. Le 17, l'Adelandato prit de nouveau terre sur les bords d'une rivière située à quinze milles du cap; il y déploya les bannières de la Castille, et prit possession du pays au nom des rois catholiques, circonstance qui fit donner à cette rivière le nom de rivière de la Possession[1].

Ils trouvèrent dans cet endroit plus de cent Indiens, chargés de pain et de maïs, de poissons et de volailles, de légumes et de fruits de différentes sortes. Les naturels les déposèrent aussitôt aux pieds de l'Adelantado et de sa troupe, à titre de présens, et se retirèrent à quelque distance sans dire un seul mot. L'Adelantado leur fit distribuer quelques babioles qui parurent leur plaire beaucoup; ils revinrent le lendemain en plus grand nombre, et apportèrent des provisions encore plus considérables.

Les naturels de ces environs, et tous ceux que les Espagnols rencontrèrent dans la direction de l'est jusqu'à une grande distance, avaient le front plus haut que ceux des îles. Ils parlaient des dialectes divers, et la même différence se faisait remarquer dans leur accoutrement. Quelques-uns étaient entièrement nus, ayant sur le corps diverses figures d'animaux empreintes au moyen du feu; d'autres avaient des ceintures autour des reins; d'autres,

(1) *Journal de Porras*, Navarrete, tom. 1.

de petites jaquettes de coton sans manches; plusieurs portaient des tresses de cheveux par-devant. Les chefs avaient des bonnets de coton blanc ou de couleur. Les jours de fête ils se peignaient la figure en noir, ou se faisaient de grandes raies de diverses couleurs et des cercles autour des yeux. Le vieux guide indien dit à l'amiral que beaucoup d'entre eux étaient des cannibales. Dans un endroit, les naturels avaient les oreilles percées et en même temps si larges et si écartées, qu'elles étaient hideuses, ce qui engagea les Espagnols à nommer cette région *la costa de la Oreja*, ou la côte de l'Oreille [1].

De la rivière de la Possession, Colomb se dirigea le long de ce qu'on appelle à présent la côte de Honduras, luttant contre des vents contraires et contre des courans qui venaient de l'est. Il perdait souvent en une seule bordée le chemin qu'il avait eu peine à gagner en deux, ne faisant parfois que deux lieues par jour, et jamais plus de cinq. La nuit, il jetait l'ancre sous la terre, n'osant avancer dans les ténèbres le long d'une côte inconnue; mais la violence des courans l'entraînait souvent en pleine mer [2].

Pendant tout ce voyage, il éprouva le même temps qu'il avait eu sur la côte d'Hispaniola, et qui avait duré pendant plus de soixante jours. C'était, dit-

(1) Las Casas, lib. II, cap. 24. *Hist. del Almirante*, cap. 90.
(2) *Hist. del Almirante*, cap. 91.

il, une tempête presque continuelle dans les cieux, de grosses pluies, et des éclairs et des coups de tonnerre si terribles qu'on eût dit que la fin du monde approchait. Ceux qui savent ce que c'est que les pluies et le tonnerre des tropiques, ne trouveront pas que la description qu'il fait de l'ouragan soit exagérée. Tous les vaisseaux se fendaient; les voiles et les cordages se déchiraient, et les provisions étaient avariées. Les marins étaient épuisés de fatigues, et livrés à la terreur. Ils se confessèrent plusieurs fois l'un à l'autre, et se disposèrent à mourir. « J'ai vu bien des tempêtes, dit Colomb, mais jamais je n'en ai vu de si longues ni de si violentes. » Il fait allusion à toute cette série de tempêtes qu'il avait éprouvées depuis qu'on lui avait refusé l'entrée du port de Saint-Domingue. Pendant une grande partie de ce temps, il avait souffert extrêmement de la goutte, qu'augmentait encore l'inquiétude qui le dévorait. Mais ses souffrances ne l'empêchaient point de remplir ses devoirs; il avait une petite cabine construite sur la poupe, de laquelle, même lorsqu'il était obligé de garder le lit, il pouvait tout observer et diriger la marche des vaisseaux. Bien des fois il se trouva si mal qu'il crut que sa fin approchait. Il songeait alors avec une vive douleur à son frère l'Adelantado, qu'il avait décidé contre son gré à l'accompagner dans cette expédition, et qui montait le plus mauvais bâtiment de l'escadre. Il regrettait aussi d'avoir emmené avec lui son fils Fernando,

l'exposant dans un âge aussi tendre à tant de périls et de privations, quoique le jeune enfant les supportât avec le courage et le sang-froid d'un vieux marin. Souvent aussi ses pensées se reportaient sur son fils don Diego, et sur les soucis et les embarras dans lesquels sa mort le plongerait[1]."

Enfin, après avoir lutté pendant plus de quarante jours depuis qu'il avait quitté le cap de Honduras, pour franchir une distance d'environ soixante-dix lieues, ils arrivèrent le 14 septembre à un cap où la côte, faisant un angle, tournait tout à coup au sud, ce qui leur procura un vent favorable et une navigation libre. Doublant le cap, ils déployèrent gaiement leurs voiles pour continuer leur voyage, et l'amiral, pour célébrer leur délivrance et la fin de leurs dangers et de leurs fatigues, donna au cap le nom de *Gracias a Dios*, ou Grâces à Dieu[2].

(1) Lettre écrite de la Jamaïque. Navarrete, *Collec.*, tom. 1.
(2) Las Casas, lib. II, cap. 21. *Hist. del Almirante*, cap. 91.

CHAPITRE III.

Voyage le long de la côte des Mosquites. — Conduite des naturels de Cariari.

Après avoir doublé le cap Gracias a Dios, Colomb gouverna droit au sud, le long de ce qu'on appelle maintenant la côte des Mosquites. La terre présentait un aspect varié : par momens elle n'offrait aux yeux que des aspérités, des pointes et des promontoires escarpés qui s'étendaient jusque dans la mer ; dans d'autres, elle se montrait verdoyante, fertile et arrosée de nombreux ruisseaux. Dans les rivières croissaient d'énormes roseaux, parfois aussi gros que la cuisse d'un homme ; elles abondaient en poissons et en tortues, et on vit même sur leurs bords des alligators qui se chauffaient au soleil. Colomb passa près d'un groupe formé de douze petites îles, sur lesquelles crois-

sait un fruit qui ressemblait au limon, ce qui leur fit donner le nom d'îles Limonares [1].

Après avoir navigué pendant environ soixante-deux lieues le long de cette côte, ayant grand besoin de bois et d'eau, l'escadre jeta l'ancre le 16 septembre près d'une grande rivière que les chaloupes remontèrent pour aller chercher les provisions dont on manquait. Comme elles revenaient aux vaisseaux, la mer s'enfla tout à coup, et déborda dans le lit de la rivière, dont le courant était très-rapide en cet endroit; le choc qui s'ensuivit fut si violent, qu'une des barques fut submergée sans qu'aucun de ceux qui la montaient parvînt à se sauver. Ce triste événement exerça la plus fâcheuse influence sur les équipages déjà accablés et découragés par les fatigues qu'ils avaient essuyées, et Colomb partageant leur douleur, donna à cette rivière le nom sinistre de *el rio del Desastro*, ou rivière du Désastre [2].

Quittant ces malheureux parages, il continua plusieurs jours à longer la côte. Mais bientôt, voyant que ses vaisseaux étaient presque hors de service, et que les matelots n'avaient plus la force d'exécuter aucune manœuvre par suite de la tempête qu'ils avaient essuyée, Colomb, le 25 septembre, jeta l'ancre entre une petite île et le continent,

(1) Pierre Martyr, decad. III, lib. IV. C'était probablement la lime, espèce de citron très-petit et très-acide.

(2) Las Casas, lib. II, cap. 21. *Hist. del Almirante*, cap. 91. *Journal de Porras.*

dans une situation qui lui parut ravissante. L'île était couverte de bosquets de palmiers, de cacaotiers, de bananiers et d'autres arbres chargés de fruits superbes. Les fruits, les fleurs et les arbrisseaux odorans de l'île répandaient les parfums les plus agréables, et Colomb lui donna le nom de *la Huerta*, ou le Jardin. Elle était appelée Quiribiri par les naturels. Exactement en face, à la distance d'une petite lieue, était un village indien nommé Cariari, situé sur les bords d'une belle rivière. Tout le pays environnant était couvert d'une riante verdure, et offrait un mélange varié de coteaux et de forêts dont les arbres étaient d'une telle hauteur, que Las Casas dit qu'ils semblaient atteindre les nuages.

Lorsque les habitans aperçurent les vaisseaux, ils se rassemblèrent sur la côte armés d'arcs et de flèches, de massues et de lances, et se disposèrent à défendre leurs rivages. Mais pendant deux jours les Espagnols ne cherchèrent point à débarquer; ils restèrent tranquillement à bord, s'occupant à réparer les vaisseaux et à exposer à l'air, pour les sécher, les provisions avariées par la tempête, ou se reposant des fatigues du voyage. Lorsque les sauvages virent que les êtres extraordinaires qui étaient arrivés sur leur côte d'une manière si étrange, étaient si pacifiques et ne faisaient aucune tentative pour les inquiéter, la curiosité commença à l'emporter sur la crainte. Ils firent plusieurs signes de paix, agitant leurs manteaux comme des

bannières et cherchant à engager les Espagnols à venir à terre. Devenant bientôt plus hardis, ils se jetèrent à la nage et s'approchèrent des vaisseaux, apportant des manteaux et des tuniques de coton, et des ornemens de guanin qu'ils portaient autour du cou. Ils s'empressèrent de les offrir aux Espagnols. Mais l'amiral défendit tout trafic; il leur fit des présens, et ne voulut rien recevoir en échange, désirant leur donner une idée favorable du désintéressement et de la générosité des hommes blancs. L'orgueil des sauvages fut blessé de ce refus; ils crurent que les étrangers dédaignaient les présens qu'ils leur offraient. Ils voulurent s'en venger en affectant la même indifférence pour les cadeaux qu'ils avaient reçus. De retour sur le rivage, ils attachèrent ensemble tous les colifichets qu'on leur avait donnés sans garder la moindre bagatelle, et ils les laissèrent sur le rivage, où les Espagnols les retrouvèrent le lendemain.

Voyant que les étrangers persistaient à ne point venir à terre, les naturels essayèrent tous les moyens de gagner leur confiance, et de dissiper les soupçons qu'avaient pu faire naître leurs démonstrations hostiles. Une barque s'étant approchée un jour de la côte avec précaution pour chercher quelque endroit sûr où l'on pût se procurer de l'eau, un vieil Indien d'un aspect vénérable sortit du milieu des arbres, portant en signe de paix une bannière blanche au bout d'un bâton, et conduisant deux jeunes filles, l'une âgée d'environ qua-

torze ans, et l'autre n'en paraissant guère que huit; leurs cous étaient ornés de bijoux de guanin. Le vieillard les amena près de la barque, les remit entre les mains des Espagnols, et fit entendre par signes qu'elles resteraient comme otages tout le temps que les étrangers seraient à terre. Aussitôt les Espagnols débarquèrent avec confiance et remplirent leurs tonneaux. Les Indiens restèrent à quelque distance, ayant grand soin d'éviter tout ce qui aurait pu faire renaître la défiance. Lorsque la barque s'apprêta à retourner aux vaisseaux, le vieil Indien fit signe d'emmener à bord les deux jeunes filles, et il se retira sans vouloir écouter aucune observation. En montant sur les vaisseaux, les petites Indiennes ne témoignèrent ni chagrin ni alarmes, quoiqu'elles se vissent entourées par des êtres qui devaient leur paraître si extraordinaires et si formidables. Colomb voulut répondre à la confiance qui lui avait été témoignée. Après avoir bien régalé les jeunes Indiennes, et les avoir fait habiller et parer de différens ornemens, il les renvoya à terre. Mais la nuit était venue; la côte était déserte, et il fallut les ramener aux vaisseaux, où elles passèrent la nuit sous la protection immédiate de l'amiral. Le lendemain il les rendit à leurs amis. Le vieil Indien les vit revenir avec joie, et il témoigna la plus vive reconnaissance du bon traitement qu'elles avaient reçu. Mais dans la soirée, lorsque les barques se rapprochèrent de la côte, les jeunes filles revinrent accompagnées de leurs amis, et elles

rendirent tous les présens qu'elles avaient reçus, quelques instances qu'on pût leur faire et malgré le prix qu'elles y attachaient, tant l'orgueil de ces sauvages avait été blessé du refus qu'on avait fait de leurs présens.

Le lendemain, l'Adelantado s'étant approché de la côte, deux des principaux Indiens entrèrent dans l'eau, le tirèrent doucement de la barque, et le prenant dans leurs bras, ils le portèrent jusqu'au rivage, et le firent asseoir avec beaucoup de cérémonie sur un banc de gazon. Don Barthélemi tâcha d'en obtenir quelques renseignemens sur le pays, et il donna ordre au notaire de l'escadre d'écrire leurs réponses. Celui-ci prépara aussitôt une plume, de l'encre et du papier, et il se mit à rédiger cette espèce de procès-verbal; mais à peine les Indiens eurent-ils été témoins de ce procédé étrange et mystérieux, que, s'imaginant qu'on se disposait à jeter sur eux quelque charme magique, ils s'enfuirent avec terreur. Au bout de quelque temps ils revinrent avec précaution, jetant en l'air une poudre odorante dont ils brûlèrent quelques grains en se plaçant de manière à ce que le vent en chassât la fumée sur les Espagnols. Ils attribuaient probablement à cette poudre le pouvoir de conjurer tout funeste sortilége; car ils regardaient les étrangers comme des êtres dont la nature avait quelque chose de mystérieux et de surnaturel.

Les matelots, de leur côté, regardaient l'antidote des Indiens avec une égale méfiance, et ils

appréhendaient quelque sorcellerie; Fernando Colomb lui-même, qui était présent à cette scène et qui la rapporte, paraît douter si ces Indiens n'étaient pas versés dans la magie, et si ce n'était pas cette raison qui les portait à la soupçonner dans les autres[1].

Il y a plus; et pourquoi cacherions-nous un faible qui caractérise encore plus la superstition du siècle que celle de Colomb? l'amiral partageait lui-même cette erreur; il dit au roi et à la reine, dans une lettre qu'il leur écrivit de la Jamaïque, que les naturels de Cariari et des environs sont de grands enchanteurs, et il fait entendre que les deux jeunes filles qui vinrent à bord de son vaisseau avaient de la poudre magique cachée sous leurs manteaux. Il ajouta que les matelots attribuèrent tous les retards et toutes les fatigues qu'ils éprouvèrent sur cette côte à l'influence maligne de quelque charme jeté sur eux par les sortiléges des Indiens, et qu'ils en étaient encore persuadés[2].

L'escadre resta quelques jours dans cet ancrage; pendant ce temps les vaisseaux furent visités et radoubés, et les équipages jouirent du repos et des distractions que leur offrait la proximité de la côte. L'Adelantado, à la tête d'un détachement d'hommes armés, fit des excursions dans les terres pour recueillir quelques renseignemens. Nulle part il ne

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 84.
(2) Lettre écrite de la Jamaïque.

trouva d'or pur; tous les ornemens de ces Indiens étaient de guanin; mais ils assurèrent à l'Adelantado qu'en continuant à longer la côte, les vaisseaux arriveraient bientôt à un pays où l'or se trouvait en grande abondance.

En examinant un des villages voisins, l'Adelantado vit dans une grande maison plusieurs sépulcres. L'un d'eux contenait un corps humain embaumé. Dans un autre, ils en trouvait deux enveloppés dans du coton, et si bien conservés qu'ils n'exhalaient pas la moindre odeur. Ils étaient parés des ornemens qui leur avaient été les plus précieux pendant leur vie, et les tombeaux étaient décorés de peintures et de sculptures grossières représentant divers animaux, et quelquefois des figures informes par lesquelles on avait voulu représenter les défunts[1]. Chez la plupart des peuplades sauvages, on retrouve une profonde vénération pour les morts, et on les voit prendre les plus grandes précautions pour conserver leurs restes.

Au moment de remettre à la voile, Colomb s'empara de sept Indiens; il en choisit deux, ceux qui lui parurent les plus intelligens, pour lui servir de guides, et il permit aux autres de retourner à terre. Il avait congédié son dernier guide au cap Gracias a Dios. Les habitans de Cariari témoignèrent un vif chagrin en voyant qu'on emmenait leurs compatriotes. Ils accoururent en foule sur

(1) Las Casas, lib. II, cap. 21. *Hist. del Almirante*, cap. 91.

le bord de la mer, et envoyèrent aux vaisseaux quatre des principaux d'entre eux chargés de présens, pour implorer la délivrance des prisonniers.

L'amiral les assura qu'il n'emmenait leurs compagnons que pour lui servir de guides à peu de distance, le long de la côte, et qu'ils leur seraient bientôt rendus. Il fit distribuer divers cadeaux aux ambassadeurs; mais ni les promesses, ni les présens ne purent adoucir le chagrin et les inquiétudes des naturels en voyant partir leurs amis avec les êtres qui leur inspiraient tant de craintes mystérieuses[1].

(1) Las Casas, lib. II, cap. 21. *Hist. del Almirante*, cap. 91. — Lettre écrite de la Jamaïque par Colomb.

CHAPITRE IV.

Voyage le long de la côte Riche.—Conjectures sur l'isthme de Veraguas (1502).

Le 5 octobre, l'escadre partit de Cariari, et longea ce qu'on appelle maintenant Costa Ricca, ou la Côte-Riche, à cause des mines d'or et d'argent qu'on trouva plus tard dans ses montagnes. Après avoir fait environ vingt-deux lieues, les vaisseaux jetèrent l'ancre dans une grande baie, ayant près de six lieues de long et trois de large, toute parsemée d'îles, que plusieurs canaux séparaient entre elles, de manière à présenter trois ou quatre entrées. Les naturels appelaient cette baie Caribaro[1], et les habitans de Cariari la dépeignirent comme très-abondante en or.

(1) Dans quelques cartes anglaises cette baie est appelée *Almirante*, ou *baie de Carnabaco*. Le canal par lequel Colomb entra,

Les îles étaient belles, verdoyantes, et couvertes de bosquets qui exhalaient l'odeur la plus suave de fruits et de fleurs. Les canaux qui les séparaient étaient si profonds, que les vaisseaux y voguaient comme s'ils eussent été sur un canal creusé au milieu d'une ville; les mâts et les agrès touchaient légèrement en passant les branches pendantes des arbres. Après avoir jeté l'ancre, les chaloupes débarquèrent dans une des îles, où l'on trouva vingt canots. Les habitans étaient sur la côte au milieu des arbres. Encouragés par les Indiens de Cariari, qui accompagnaient les Espagnols, ils s'avancèrent bientôt avec confiance. Ce fut là que, pour la première fois sur cette côte, les Espagnols virent de l'or pur[1]. Les naturels en portaient de grandes plaques suspendues à leurs cous par des cordes de coton; ils avaient aussi des ornemens de guanin, qui avaient à peu près la forme d'un aigle. Un de ces Indiens échangea contre trois grelots une plaque d'or qui valait au moins dix ducats.

Le lendemain, les chaloupes se rendirent au continent qui était au fond de la baie. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le pays était inégal et montagneux, et les villages étaient généralement bâtis sur les hauteurs. Les Espagnols rencontrèrent dix canots remplis d'Indiens; leurs têtes étaient ornées de guirlandes de fleurs et de couronnes

a conservé le nom de *Boca del Almirante*, ou *Bouche de l'Amiral*.

(1) *Journal de Porras*. Navarrete, tom. 1.

faites avec des griffes de bêtes et des plumes d'oiseaux[1]; la plupart avaient des plaques d'or autour du cou, mais ils refusèrent de s'en dessaisir. Les Espagnols en amenèrent deux à l'amiral pour leur servir de guides. L'un portait une plaque d'or qui valait au moins quatorze ducats, et l'autre un aigle qui en valait bien vingt-deux. Voyant tout le prix que les étrangers attachaient à ce métal, ils leur dirent qu'il y en avait un grande quantité à deux journées de là, et ils désignèrent différens endroits, le long de la côte, d'où ils le tiraient, et particulièrement Veraguas, à environ vingt-cinq lieues de distance[2].

La cupidité des Espagnols fut fortement excitée à la vue de l'or qui paraissait si abondant parmi ces Indiens. Ils seraient restés volontiers pour y faire des échanges; mais l'amiral ne voulut point le permettre. Il désirait seulement recueillir des échantillons des richesses du pays, et des informations sur les lieux où on les trouvait, et se hâter ensuite de remettre à la voile, afin de poursuivre le grand but de son entreprise, la découverte du détroit imaginaire.

Partant le 17 octobre de cette baie, ou plutôt de ce golfe, il commença à cotoyer la région qu'on disait si riche, et qu'on appela depuis la côte de Veragua. Après avoir fait environ douze lieues, il

(1) Pierre Martyr, decad. III, lib. IV.

(2) Lettre écrite par Colomb de la Jamaïque.

arriva à une grande rivière que son fils Fernando appelle la Guaig. Il envoya les chaloupes pour y prendre terre; mais aussitôt, deux cents Indiens environ parurent sur la côte, armés de massues, de lances et d'épées de bois de palmiers. Les forêts retentirent au même instant du son des tambours de bois et des conques, qui était ordinairement leur signal de guerre. Ils s'élancèrent dans la mer jusqu'à la ceinture, et, brandissant leurs épées, ils jetèrent de l'eau aux Espagnols en signe de défi. Ramenés bientôt à des sentimens plus doux par des gestes pacifiques et par l'intervention des interprètes, ils se dépouillèrent volontiers de leurs ornemens, donnant dix-sept plaques d'or qui valaient cent cinquante ducats, pour quelques colifichets d'Europe.

Lorsque les Espagnols retournèrent le lendemain pour continuer leurs échanges avec les Indiens, ils les trouvèrent revenus à des sentimens hostiles, et déjà ils s'élançaient dans l'eau pour attaquer les barques, au son des conques et des tambours, lorsque la flèche d'un arbalétrier, qui blessa l'un d'eux au bras, fit chanceler leur résolution; mais en entendant un coup de canon, ils s'enfuirent avec terreur, se croyant frappés de la foudre. Quatre Espagnols s'élancèrent sur la côte, et les poursuivirent en les appelant. Alors les Indiens jetèrent leurs armes, et revinrent saisis de frayeur et doux comme des agneaux vers les étrangers, apportant trois plaques d'or, pour lesquelles ils re-

çurent avec reconnaissance ce qu'on voulût bien leur donner.

Continuant à longer la côte, l'amiral jeta l'ancre à l'embouchure d'une autre rivière nommée la Catiba. Le son des conques et des tambours qui retentit également dans les forêts au moment de leur arrivée lui prouva que les guerriers se rassemblaient, et lui fit craindre une réception hostile. Peu de temps après, un canot s'approcha portant deux Indiens chargés de demander quels étaient les êtres extraordinaires qui venaient visiter leurs côtes, et ce qu'ils désiraient. Après avoir échangé quelques mots avec les interprètes, ils montèrent avec confiance à bord du vaisseau de l'amiral, et satisfaits des intentions amicales que manifestaient les étrangers, ils revinrent raconter à leur cacique ce qu'ils avaient appris. Les barques s'approchèrent de la côte, les Espagnols débarquèrent et furent reçus avec bonté par le cacique. Il était nu comme tous ses sujets, il aurait été impossible de le distinguer au milieu d'eux, sans le profond respect avec lequel il était traité, et l'attention qu'on avait eu de le protéger, par une feuille immense, contre une forte ondée qui tombait alors. Il portait un grande plaque d'or, qu'il consentit tout de suite à échanger, et il permit à ses sujets de faire de même. L'amiral se procura dans cet endroit dix-neuf plaques d'or. Ce fut là que, pour la première fois depuis qu'il avait mis le pied dans le Nouveau-Monde, les Espagnols trouvèrent quel-

ques traces d'architecture solide; ils virent un gros bloc de stuc fait de pierre et de chaux, dont l'amiral prit un morceau comme échantillon[1], le regardant comme une preuve certaine qu'il approchait d'un pays plus civilisé.

Il avait l'intention de visiter les autres rivières qu'il rencontrerait le long de la côte; mais le vent étant tout à coup devenu favorable, il voulut en profiter, et il vogua rapidement, passant en vue de cinq villes où ses interprètes l'assurèrent qu'il pourrait se procurer une grande quantité d'or. Ils en désignèrent une comme étant Veraguas, qui, depuis, a donné son nom à toute la province. Là, disaient-ils, se trouvaient les mines les plus riches, et on y fabriquait la plupart des plaques d'or. Le lendemain ils arrivèrent en face d'un village nommé Cubiga, et l'amiral fut informé que la région de l'or se terminait là[2]. Il résolut de ne point retourner sur ses pas pour l'explorer, la considérant comme découverte, et regardant ses mines comme assurées à la couronne. Il lui tardait d'arriver au détroit supposé, qu'il se flattait de trouver bientôt.

Dans le fait, pendant tout son voyage le long de la côte, Colomb avait été sous l'influence d'une de ces illusions qui lui étaient habituelles. Les Indiens qu'il avait rencontrés près de l'île de Guanaja, et qui arrivaient d'Yucatan, lui avaient dit qu'il y

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 92.
(2) *Hist. del Almirante*, cap 92.

avait dans l'intérieur une nation nombreuse, et, autant qu'il l'avait pu comprendre, civilisée. Ce rapport avait été confirmé, du moins à ce qu'il croyait, par les différentes tribus qu'il avait rencontrées. Dans une lettre qu'il écrivit ensuite au roi et à la reine, il leur dit que tous les Indiens de cette côte s'accordaient pour vanter la magnificence du pays de Ciguare, situé à l'ouest, à dix journées de marche. Les habitans de cette contrée portaient des couronnes d'or et des bracelets du même métal; leurs vêtemens en étaient aussi brodés. Ils s'en servaient pour les usages les plus vulgaires, et leurs chaises et leurs tables étaient ornées de relief d'or. En voyant du corail, les Indiens assurèrent que les femmes de Ciguare en portaient autour de la tête et du cou; et les Espagnols leur ayant montré du poivre et d'autres épices, ils dirent également que cette contrée en produisait. Ils dépeignirent Ciguare comme un pays très-commerçant, ayant de grandes foires et des ports de mer où arrivaient des vaisseaux armés de canons. Ses habitans étaient d'une humeur martiale, et ils portaient, comme les Espagnols, des boucliers, des épées, des cuirasses, et des arbalètes; ils montaient aussi à cheval. Colomb crut surtout comprendre que la mer, faisant un coude, allait jusqu'à Ciguare, et qu'au-delà, à dix journées de distance, se trouvait le Gange.

Peut-être étaient-ce des bruits vagues qui s'étaient répandus de peuplade en peuplade sur les royaumes éloignés du Mexique et du Pérou, et dans

ce cas, l'imagination vive et brillante de Colomb fit sans doute les frais d'une partie des détails. Quoi qu'il en fût, ils firent une forte impression sur son esprit. Il supposa que Ciguare était quelque province appartenant au grand-khan ou à quelque autre potentat de l'Orient, et comme la mer la baignait, il présuma qu'elle était située de l'autre côté d'une péninsule, se trouvant dans la même position, par rapport à Veraguas, que Fontarabie à l'égard de Tortose en Espagne, ou que Pise à l'égard de Venise, en Italie. En continuant à gouverner à l'est, il devait donc arriver bientôt à un détroit comme celui de Gibraltar, qui le conduirait dans une autre mer, et, après avoir visité Ciguare, il pourrait pénétrer jusqu'aux rives du Gange. Il expliquait la possibilité qu'il se trouvât si près de ce fleuve, par l'idée qu'il avait conçue depuis longtemps, que les géographes s'étaient trompés sur la circonférence du globe, qui était plus petite qu'on ne le croyait généralement, et qu'un degré de la ligne équinoxiale n'était que de cinquante-six milles et deux tiers [1].

Tout plein de ces idées, Colomb, au lieu de s'arrêter à visiter l'opulente région de Veraguas, résolut de se porter en avant. Rien ne prouve mieux la généreuse ambition dont il était animé que de le voir ainsi passer rapidement devant un pays où,

(1) Lettre écrite par Colomb de la Jamaïque. Navarrete, *Collec.*, tom. 1.

à chaque pas, il eût pu recueillir de nouvelles richesses, pour se livrer entièrement à la recherche d'un détroit qui, quelques avantages qui pussent en résulter pour le genre humain, ne pouvait guère lui procurer que la gloire de l'avoir découvert.

CHAPITRE V.

Découverte de Porto-Bello et d'El Retrete. — Colomb abondonne la recherche du détroit (1502).

Le 2 novembre, l'escadre jeta l'ancre dans un havre spacieux et commode, où les vaisseaux purent sans péril se ranger très-près de la côte. A l'entour s'étendait une contrée superbe; elle n'était point hérissée d'épaisses forêts; c'étaient de belles plaines qui offraient les traces d'une riche culture. On y voyait, à une portée d'arc l'une de l'autre, des maisons entourées d'arbres à fruits, de bosquets de palmiers, de maïs, de légumes, et de délicieux ananas; de sorte que les environs avaient le riant aspect d'un jardin. Colomb fut si enchanté de la commodité de ce port et de la beauté du paysage qui l'entourait, qu'il lui donna le nom

de Porto-Bello[1]. Cet endroit est du petit nombre de ceux qui, le long de cette côte, gardèrent le nom que leur avait donné le marin illustre qui les découvrit. Il est à regretter qu'ils ne les aient pas tous conservés, puisque souvent ils rappelaient les sentimens qu'il avait éprouvés en les voyant, et les circonstances qui avaient accompagné leur découverte.

Ils furent retenus sept jours dans ce port par de grosses pluies et un temps orageux. Les naturels arrivaient de tous côtés dans leurs canots, apportant des fruits, des légumes et des balles de coton; mais ils n'avaient point d'or à offrir aux Espagnols. Le cacique et sept de ses principaux officiers avaient de petites plaques d'or qui leur pendaient au nez; mais le reste des naturels n'avait aucun ornement de cette espèce. Ils étaient généralement nus et peints en rouge; le cacique seul était peint en noir[2].

Remettant à la voile le 9 novembre, ils firent huit lieues dans la direction de l'est, jusqu'à la pointe connue depuis sous le nom de *Nombre de Dios*; mais se trouvant repoussés à quelque distance, ils jetèrent l'ancre dans un port près de trois petites îles. Elles étaient cultivées ainsi que le continent adjacent, et elles produisaient du maïs, des légumes et différentes espèces de fruits,

(1) Las Casas, lib. II, cap. 23. *Hist. del Almirante.*

(2) Pierre Martyr, decad. III, lib. IV.

ce qui engagea Colomb à donner au havre le nom de Puerto de Bastimentos, ou Port des Provisions. Ils y restèrent jusqu'au 23, tâchant de réparer leurs vaisseaux qui faisaient eau de tous côtés, étant percés d'outre en outre par les tarets qui abondent dans les mers des tropiques. Ces vers destructeurs sont de la grosseur d'un doigt; ils percent les planches les plus épaisses et les bois les plus durs, et ils détruisent en peu de temps tous les vaisseaux qui ne sont point doublés en cuivre. Après avoir quitté ce port, ils touchèrent à un autre nommé Guiga, où plus de trois cents Indiens accoururent sur la côte, apportant les uns des provisons, et les autres des ornemens d'or qu'ils offrirent d'échanger. Mais l'amiral, pressé d'avancer, ne voulut point s'arrêter en cet endroit. Cependant des vents contraires le forcèrent de chercher un abri dans un petit port dont l'entrée n'avait pas plus de vingt pas de large, et était bordée de chaque côté par des récifs dont les pointes aigues sortaient de la surface de l'eau. En dedans, il n'y avait place que pour cinq ou six vaisseaux; cependant le port était si profond, que pour trouver un bon ancrage les bâtimens furent obligés de ranger le rivage, à tel point qu'un homme pouvait facilement sauter à terre.

Colomb donna à ce havre si petit le nom de *El Retrete*, ou la Retraite. Il avait été entraîné dans ce port dangereux et incommode par les faux rapports des marins qui avaient été envoyés pour

l'examiner, et qui désiraient toujours qu'on jetât l'ancre pour prendre terre[1].

La contrée adjacente était plate et verdoyante; on y voyait beaucoup d'herbages, mais très-peu d'arbres. Le port était infesté d'alligators qui se chauffaient au soleil sur le rivage, et qui remplissaient l'air d'une forte odeur de musc. Ils étaient timides et fuyaient dès qu'on les attaquait; mais les Indiens assuraient que s'ils trouvaient un homme endormi sur la côte, ils le saisiraient et l'entraîneraient dans l'eau. Colomb dit que ces alligators étaient les mêmes animaux que les crocodiles du Nil. Pendant neuf jours, l'escadre fut retenue dans ce port par le mauvais temps. Les naturels des environs étaient grands, bien faits et pleins de grâce; ils avaient des manières douces et amicales, et ils apportaient tout ce qu'ils possédaient pour l'échanger contre des colifichets d'Europe.

Tant que l'amiral put avoir l'œil sur la conduite de ses gens, les Indiens furent traités avec justice et bonté, et tout se passa fort bien. Mais la proximité de la côte donnait aux matelots la facilité de se rendre à terre pendant la nuit sans permission. Les naturels les recevaient dans leurs demeures avec leur hospitalité accoutumée; mais les matelots grossiers, poussés par la cupidité et le libertinage, commirent bientôt de tels excès, que leurs hôtes ne pensèrent plus qu'à la vengeance. Chaque

(1) Las Casas, lib. II, cap. 22, *Hist. del Almirante*, cap. 92.

nuit était le signal de nouvelles querelles et de nouveaux combats, et il y eut du sang répandu des deux côtés. Le parti des Indiens se renforçait tous les jours de ceux qui arrivaient de l'intérieur. Leur audace s'accrut avec leurs forces, et l'indignation dont ils étaient enflammés se communiqua aux autres naturels : voyant que les vaisseaux étaient toujours aussi près de la côte, ils approchèrent en grand nombre pour les attaquer.

L'amiral espéra d'abord les disperser en faisant tirer un coup de canon seulement chargé à poudre; mais ils ne furent point intimidés par un son qu'ils regardèrent comme une sorte de tonnerre qui ne faisait point de mal. Ils y répondirent par des cris et des hurlemens, frappant de leurs lances et de leurs massues les arbres et les buissons, comme pour menacer leurs ennemis. La situation des vaisseaux à l'ancre si près de la côte, les exposait aux attaques des Indiens et nécessitait des mesures énergiques. Colomb ordonna donc qu'on tirât sur eux un ou deux coups de canon. Lorsqu'ils virent les ravages qu'avait causés cette terrible décharge, ils s'enfuirent frappés de terreur, et ils ne montrèrent plus aucune disposition hostile[1].

Les vents impétueux qui continuaient à souffler de l'est et du nord-est, joints aux courans contraires qui venaient sans cesse entraver leur mar-

(1) Las Casas, lib. II, cap. 23. *Hist. del Almirante*, cap. 92.

che, découragèrent les compagnons de Colomb, et ils commencèrent à murmurer et à demander qu'on n'allât pas plus loin. Les matelots se croyaient sous l'influence de quelque charme funeste, et les officiers remontrèrent à l'amiral l'impossibilité de persister à lutter contre les élémens avec des vaisseaux délabrés et rongés des vers, qui avaient sans cesse besoin de réparations. Parmi les marins qui accompagnaient Colomb, il s'en trouvait bien peu qui fussent capables d'apprécier son zèle pour faire des découvertes qui ne promettaient point des trésors immédiats. Ils étaient animés par des motifs plus sordides, et ils regrettaient amèrement la riche côte qu'ils avaient laissée derrière eux, pour aller à la recherche d'un détroit imaginaire. Il est probable que Colomb lui-même commençait à douter du succès de son entreprise; s'il connaissait les détails du voyage récemment accompli par Bastides, il devait savoir qu'il était arrivé, par la route opposée, à peu près à l'endroit où s'était terminé l'expédition de ce navigateur en venant de l'est, et que, par conséquent, il était peu probable que le détroit qu'il s'était figuré existât réellement[1].

(1) Il me paraît douteux que Colomb connût exactement les détails de ce voyage, car il était difficile qu'ils fussent parvenus en Espagne avant son départ. Bastides avait été arrêté dans l'île d'Hisponiola par Bobadilla, et il était à bord de cette flotte, qui fit malheureusement naufrage, à l'époque où Colomb se trouvait devant Saint-Domingue. Il échappa au sort de la plupart

Quoi qu'il en fût, il résolut de ne pas pousser plus loin pour le moment son voyage à l'est, et de revenir à la côte de Veraguas, pour chercher ces mines dont il avait tant entendu parler, et dont il avait vu tant d'indices. Si elles répondaient à son attente, il pourrait alors retourner triomphant en Espagne : il aurait de quoi imposer silence à ses ennemis, quand même le but principal de son expédition serait manqué.

Ce fut donc là que se terminèrent les rêves splendides qui avaient élevé Colomb au-dessus de tout intérêt sordide et mercenaire, qui lui avaient fait affronter de nouveaux périls, et avaient donné un caractère héroïque à la première partie de son voyage. Il est vrai qu'il n'avait poursuivi qu'une vaine chimère; mais c'était la chimère d'une imagination brillante et d'un esprit pénétrant. S'il fut trompé dans son attente de trouver un détroit à travers l'isthme de Darien, ce fut parce que la nature elle-même avait été trompée dans ses efforts; car on dirait qu'elle a tenté d'en creuser un, mais qu'elle n'a pu y réussir.

de ses compagnons, et retourna en Espagne, où les rois catholiques lui accordèrent les récompenses que ses travaux avaient méritées. Quoique plusieurs de ses matelots fussent arrivés en Espagne avant le départ de Colomb et eussent donné une idée générale du voyage, il n'est pas probable que Bastides eût encore envoyé ses cartes et ses papiers. Porras, dans son *Journal du Voyage de Colomb*, dit qu'ils arrivèrent à l'endroit où s'étaient terminées les découvertes de Bastides ; mais il peut avoir recueilli plus tard ces renseignemens à Saint-Domingue.

CHAPITRE VI.

Retour de Veragua.—L'Adelantado va reconnaître le pays. (1502-1503).

Le 5 décembre, Colomb mit à la voile d'El Retrete, et quittant la direction de l'est, il reprit celle de l'ouest, pour poursuivre la recherche des mines d'or de Veraguas. Le même soir, il jeta l'ancre à Porto-Bello, à dix lieues environ de distance; il en repartit le lendemain; et le vent, passant subitement à l'ouest, commença à souffler dans une direction absolument contraire à celle qu'il avait prise. Pendant trois mois il avait inutilement attendu un vent tel que celui qui soufflait alors, et c'était lorsqu'il n'en avait plus besoin que ce vent s'élevait tout à coup. Il fut un moment tenté de reprendre la route vers l'est, mais le vent d'ouest était trop rare dans ces parages pour qu'il pût es-

pérer qu'il durerait. Il se décida donc à persister à suivre la nouvelle route qu'il avait adoptée, se flattant que la brise retournerait bientôt à l'est.

Peu de temps après, le vent commença à souffler avec une affreuse violence, changeant à chaque instant de direction, de manière à mettre en défaut tout l'art des pilotes. N'ayant pu parvenir à atteindre Veraguas, les vaisseaux furent obligés de retourner à Porto-Bello, et au moment où ils allaient entrer dans le port, une rafale soudaine les repoussa loin de la terre. Pendant huit jours, ils furent ballottés sur les flots, à la merci de la tempête, sur une mer inconnue, ayant sans cesse à craindre d'être jetés sur la côte. Il est incroyable que des navires découverts, si fragiles, si endommagés, aient pu résister à une semblable commotion des élémens. Nulle part une tempête n'est aussi terrible qu'entre les tropiques. La mer, suivant la description de Colomb, bouillait parfois comme une marmite; l'instant d'après elle s'élançait en montagnes couvertes d'écume. La nuit les vagues furieuses semblaient vomir des flammes, produites par ces particules lumineuses qui couvrent la surface de l'eau dans ces mers. Pendant un jour et une nuit, à voir le ciel sillonné par d'effrayans éclairs, on eût dit une vaste fournaise, tandis que les coups retentissans du tonnerre étaient souvent pris par les matelots stupéfaits pour des signaux de détresse que faisaient leurs compagnons au moment d'être engloutis dans la mer. Pendant tout ce temps, dit

Colomb, il tombait du ciel, non pas de la pluie, mais comme un second déluge. Les matelots étaient presque noyés dans leurs vaisseaux découverts. Éperdus, désespérés, ils n'attendaient plus que la mort; ils l'appelaient même à grands cris, comme pouvant mettre seule un terme à tant d'horreurs.

Au milieu de cette lutte affreuse des élémens, ils aperçurent un nouveau sujet d'alarme. La mer, dans un endroit, éprouva tout à coup une agitation étrange. L'eau, s'élançant dans les airs en tourbillons rapides, forma une sorte de pyramide liquide, tandis qu'un sombre nuage, qui se terminait en pointe, descendait du ciel pour s'y joindre. Unis ensemble, ils formèrent une vaste colonne, qui approcha rapidement des vaisseaux, semblant glisser sur la surface de l'océan, et soulevant les vagues avec une sorte de sifflement terrible. A la vue de la trombe qui s'avançait sur eux, les marins désespérés reconnaissant qu'aucun effort humain ne pourrait détourner ce danger, se mirent à réciter des passages de saint Jean l'Évangéliste. La trombe passa entre les vaisseaux sans leur faire aucun mal, et les matelots tremblans attribuèrent leur salut à l'efficacité miraculeuse des paroles de l'Écriture[1].

Dans cette même nuit, ils perdirent de vue l'une des caravelles, et pendant trois jours sombres et orageux, ils crurent qu'elle avait péri dans la tempête. Enfin, à leur grande joie, elle rejoignit l'es-

(1) Las Casas, lib. II, cap. 24. *Hist. del Almirante*, cap. 94.

cadre, après avoir perdu sa chaloupe, et avoir été obligée de couper son câble, en voulant esssayer de jeter l'ancre sur une côte dangereuse. Pendant un ou deux jours, il y eut un intervalle de calme, et les équipages eurent le temps de respirer. Mais cette tranquillité même leur parut sinistre, et dans l'état d'abattement où ils étaient plongés, tout leür inspirait des craintes et des soupçons. Des troupes nombreuses de requins se montraient autour des vaisseaux. Leur aspect parut d'un funeste présage; car c'est une des superstitions des marins, de croire que ces poissons voraces sentent de loin l'odeur des corps morts; qu'ils ont même une sorte de pressentiment de leur proie, et qu'ils se tiennent près des navires sur lesquels il se trouve des personnes malades, ou qui courent risque d'être submergés. Ils prirent plusieurs de ces requins, au moyen d'énormes hameçons attachés à des chaînes, et n'ayant souvent pour amorce qu'un morceau de drap de couleur. Dans l'estomac de l'un de ces poissons, ils trouvèrent une tortue vivante; dans un autre, la tête d'un requin, jetée récemment de l'un des vaisseaux; tant ces fléaux de l'océan dévorent indistinctement tout ce qui s'offre à leur voracité. Malgré leurs idées superstitieuses, les matelots furent bien aises de se nourrir d'une partie de ces requins, car les vivres commençaient à leur manquer. La longueur de leur voyage avait consommé la plus grande partie de leurs provisions; la chaleur et l'humidité du climat, et l'eau

qui entrait dans le vaisseau, avaient gâté le reste; et leur biscuit était tellement rempli de vers, que, malgré leur faim, ils étaient obligés de le manger dans l'obscurité, de crainte que leur cœur ne se soulevât en le voyant[1].

Enfin, le 17, ils purent entrer dans un havre qui ressemblait à un grand canal, où ils jouirent d'un repos de trois jours. Les naturels des environs construisaient leurs cabanes dans des arbres, au moyen de poteaux ou de perches posées d'une branche sur une autre. Les Espagnols supposèrent que c'était pour se mettre à l'abri, soit de l'attaque des bêtes sauvages, soit des incursions de peuplades voisines, les différentes tribus qui habitent ces côtes, étant continuellement en guerre. Peut-être aussi était-ce pour éviter les inondations causées par des torrens qui se formaient dans les montagnes.

Après avoir quitté ce port, ils furent ballottés dans tous les sens par des vents furieux et qui changeaient sans cesse, jusqu'au lendemain de Noël; ils se mirent alors à l'abri dans un autre port, où ils restèrent jusqu'au 3 janvier 1503, à radouber une des caravelles, et à se procurer du bois, de l'eau, et une provision de maïs. Tous ces arrangemens étant terminés, il se mirent en mer, et, le jour de l'Épiphanie, ils jetèrent l'ancre, à leur grande joie, à l'embouchure d'une rivière appelée

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 94.

par les naturels Yebra, à une lieue ou deux de la rivière Veragua, et dans le pays qu'on disait abonder en mines. Colomb donna à cette rivière le nom de Belen ou Bethléem, en mémoire de ce qu'il y était arrivé le jour de l'Épiphanie.

Il avait été près d'un mois à accomplir le voyage de Porto-Bello à Veraguas, distance d'environ trente lieues, et il avait eu à lutter contre tant d'obstacles, contre des courans si opposés, contre des vents si variables et contre des tempêtes si affreuses, qu'il donna à cette partie du continent le nom de *la Costa de los Constrastes*, ou la Côte-des-Contrariétés[1].

Colomb fit aussitôt sonder l'embouchure de la Belen et de la rivière voisine de Veragua. Celle-ci se trouva trop peu profonde pour recevoir ses vaisseaux; mais la Belen l'était un peu plus, et l'on jugea qu'ils pourraient y entrer sans danger. Voyant un village sur les bords de la Belen, l'amiral envoya la chaloupe à terre pour interroger les habitans. A leur approche, ceux-ci se présentèrent les armes à la main pour s'opposer à leur débarquement, mais il fut facile de les apaiser. Ils semblaient avoir de la répugnance à donner des renseignemens sur les mines d'or; mais, cédant aux vives instances des Espagnols, ils déclarèrent qu'elles étaient situées dans les environs de la rivière de Veraguas. Les chaloupes y furent envoyées le len-

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 94.

demain. Elles éprouvèrent la réception qui était toujours à craindre le long de cette côte, où beaucoup de peuplades étaient farouches et guerrières, et, suivant quelques-uns, d'origine caraïbe. Au moment où les chaloupes entrèrent dans la rivière, les naturels s'élancèrent dans leurs canots, et d'autres s'assemblèrent sur la rive, faisant mine de vouloir défendre l'entrée de leur territoire. Cependant un Indien de cette côte, que les Espagnols avaient amené avec eux, réussit à faire cesser ces démonstrations hostiles, en assurant à ses compatriotes que les étrangers ne venaient que pour trafiquer avec eux.

Les récits qui leur avaient été faits de la richesse de ces régions parurent être confirmés par tout ce que les Espagnols virent et apprirent encore parmi les Indiens. Ils se procurèrent, en échange de pures babioles, vingt plaques d'or, avec plusieurs pièces de métal et des morceaux d'or vierge. Les naturels leur dirent que les mines étaient situées au milieu de montagnes lointaines, et que lorsqu'ils s'y rendaient, ils étaient obligés d'observer la continence et le jeûne le plus rigoureux[1]. Les nouvelles favorables apportées par les

(1) Il paraît que les naturels avaient des idées superstitieuses relativement à l'or. Les Indiens d'Hispaniola s'imposaient les mêmes privations lorsqu'ils le cherchaient, s'abstenant de nourriture et de tout plaisir charnel. Colomb qui semblait regarder l'or comme un des trésors sacrés et mystérieux de la terre, voulut encourager des pratiques semblables parmi les Espagnols, les exhortant à se

chaloupes déterminèrent l'amiral à rester dans ces parages. La rivière Belen étant la plus profonde, deux des caravelles y entrèrent le 9 janvier, et les deux autres le lendemain à la marée montante, qui sur cette côte ne s'élève pas au-dessus d'une demi-brasse[1]. Les naturels vinrent au-devant d'eux avec de grandes démonstrations d'amitié, leur apportant une grande quantité de poissons dont cette rivière était remplie. Ils apportaient aussi plusieurs ornemens d'or pour les échanger; mais ils continuaient à affirmer que c'était de Veraguas qu'ils les tiraient.

L'Adelantado, avec son activité et sa résolution ordinaires, partit le troisième jour, avec la chaloupe bien armée, pour remonter la Veragua pendant à peu près une lieue et demie, jusqu'à la résidence du principal cacique, qui se nommait Quibian. Le chef, instruit de son intention, descendit la rivière accompagné de ses sujets, sur plusieurs canots, et joignit les chaloupes près l'entrée de la Veragua. Il était grand et robuste, et avait l'attitude d'un guerrier. L'entrevue fut extrêmement amicale. Le cacique offrit à l'Adelantado les ornemens d'or qu'il portait, et les présens qu'il reçut en échange lui parurent de la plus grande magni-

purifier avant d'aller à la recherche des mines, par le jeûne, la prière et la continence. Il est à peine nécessaire d'ajouter que ses avis étaient peu suivis par ses compagnons, aussi sensuels que rapaces.

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 95.

ficence. Ils se séparèrent également satisfaits l'un de l'autre. Le lendemain, Quibian visita les vaisseaux, et l'amiral le reçut avec distinction. Ils ne pouvaient s'entretenir que par signes, et comme le chef était d'un caractère défiant et taciturne, l'entrevue fut de courte durée. Colomb lui fit plusieurs présens; les Indiens de la suite du cacique échangèrent plusieurs plaques d'or contre les colifichets d'usage, et Quibian retourna, sans beaucoup de cérémonie, dans son village.

Les matelots s'étaient félicités de se voir enfin à l'abri des orages et des tempêtes de la mer; mais ils faillirent faire naufrage dans le port. Le 24 janvier la rivière s'enfla tout à coup. Les eaux se précipitèrent de l'intérieur des terres avec l'impétuosité d'un torrent; les ancres furent enlevées, et les navires lancés les uns contre les autres. Le mât de misaine du vaisseau de l'amiral fut emporté dans une de ces secousses violentes, et toute l'escadre était menacée de couler à fond. Pendant qu'il était si dangereux de rester dans la rivière, une tempête déchaînée en dehors, et les brisans qui battaient la barre, les empêchaient de cingler en pleine mer. Colomb attribua le gonflement soudain de la rivière à quelque grande pluie tombée au milieu d'une chaîne de montagnes qu'on voyait dans l'éloignement, dont la plus haute s'élevait en pic bien au-dessus des nuages, et auxquelles il avait donné le nom de Saint-Christophe[1].

(1) Las Casas, lib. II, cap. 25. *Hist. del Almirante*, cap. 95.

La mer continua à être très-orageuse pendant plusieurs jours. Enfin, le 6 février, le temps s'étant un peu calmé, l'Adelantado, accompagné de soixante-huit hommes bien armés, partit sur les chaloupes pour reconnaître la Veragua, et aller à la recherche de ses mines. Quand il remonta la rivière et qu'il approcha du village du cacique Quibian, qui était situé sur le penchant d'une colline, le cacique vint à sa rencontre à la tête de ses sujets, tous sans armes et faisant des signes de paix. Quibian était nu et peint à la manière du pays. Un des Indiens de sa suite tira une grosse pierre de la rivière, la lava et la frotta avec soin, et le chef s'y assit comme sur un trône[1]. Il reçut l'Adelantado avec beaucoup d'égards, car ses formes athlétiques, sa taille imposante et son air résolu étaient faits pour frapper de respect un guerrier indien. Néanmoins le cacique était prudent et circonspect. L'arrivée de ces étrangers sur son territoire l'inquiétait extrêmement; mais il voyait que ce serait inutilement qu'il emploierait la force pour leur résister. Il se rendit donc au désir que lui témoigna l'Adelantado, de visiter l'intérieur de ses domaines, et il lui fournit trois guides pour le conduire aux mines.

Laissant une partie de ses troupes pour garder les barques, l'Adelantado partit à pied avec le reste et suivit ses guides. Après avoir fait quatre lieues et demie dans l'intérieur, ils passèrent la première

(1) Pierre Martyr, decad. III, lib. IV.

nuit sur les bords d'une rivière qui semblait arroser tout le pays, et qui faisait tant de détours qu'ils l'avaient traversée plus de quarante fois. Le second jour ils avancèrent une lieue et demie plus loin, et arrivèrent au milieu d'épaisses forêts où leurs guides leur dirent que les mines étaient situées. En effet, tout le sol semblait imprégné d'or. Ils en ramassaient au milieu des racines des arbres, qui étaient d'une immense hauteur et d'un feuillage magnifique. Dans l'espace de deux heures qu'ils y passèrent, chacun d'eux avait fait une petite provision d'or, recueillie sur la surface de la terre. De là les guides conduisirent l'Adelantado sur le sommet d'une haute montagne, et lui montrant une étendue de pays qui se prolongeait à perte de vue, ils lui dirent que toute cette région, jusqu'à vingt journées de distance dans la direction de l'ouest, était remplie d'or, et ils lui nommèrent quelques-uns des principaux districts [1].

L'Adelantado et ses compagnons retournèrent aux vaisseaux, charmés du succès de leur expédition, dont le récit causa le même plaisir à l'amiral. Cependant ils découvrirent bientôt que l'astucieux Quibian les avait trompés. Ses guides, d'après ses instructions, avaient conduit les Espagnols aux mines d'un cacique voisin avec lequel il était en guerre, espérant, par ce stratagème, éloigner de ses domaines ces dangereux étrangers et les diri-

(1) Lettre écrite de la Jamaïque, par l'amiral.

ger sur ceux de son ennemi. L'amiral fut informé que les mines de la Veraguas étaient plus près et en même temps beaucoup plus riches.

L'infatigable Adelantado repartit le 16 février à la tête d'une troupe de cinquante-neuf hommes, marchant le long de la côte dans la direction de l'ouest, tandis qu'une chaloupe, montée par quatre matelots, les suivait sur mer. Dans cette excursion il parcourut une grande étendue de pays et visita les domaines de divers caciques qui le reçurent avec bienveillance, et exercèrent envers lui tous les devoirs de l'hospitalité.

Il trouvait à chaque pas des preuves de l'abondance de l'or dans ces régions; les naturels en portaient presque tous de grandes plaques suspendues à leurs cous par des cordes de coton. Ils virent aussi des champs de maïs cultivés avec soin, un, entre autres, qui avait six lieues d'étendue, et le pays était rempli de fruits excellens. Il entendit parler de nouveau d'une nation qui demeurait dans l'intérieur des terres, qui était très-avancée en civilisation, et qui portait des vêtemens et des armes comme les Espagnols. Ou c'étaient des bruits vagues ou exagérés qui se rapportaient au grand empire du Pérou, ou bien l'Adelantado interpréta mal les signes des Indiens qu'il interrogea. Il revint après une absence de plusieurs jours, rapportant beaucoup d'or, et faisant la description la plus brillante du pays qu'il avait parcouru. Cependant il n'avait pas trouvé de port qui valût

celui de la rivière de Belen, et il était convaincu que nulle part l'or ne se trouvait en aussi grande abondance que dans le district de Veragua [1].

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 25. *Hist. del Almirante*, cap. 95.

CHAPITRE VII.

Commencement d'un établissement sur la rivière de Belen. — Conspiration des naturels. — Expédition de l'Adelantado pour surprendre Quibian (1503).

Les rapports qui parvenaient à Colomb de tous les côtés sur les richesses que renfermait le voisinage ; cette région d'or, s'étendant à vingt journées de distance, qui avait été montrée à son frère du haut de la montagne ; les bruits qui circulaient sur une contrée riche et civilisée, qu'on disait ne pas être très-éloignée, tout lui donnait la conviction qu'il avait atteint une des parties les plus favorisées du continent asiatique. Son ardente imagination s'enflamma de nouveau et conçut les plus brillantes espérances. Il crut avoir découvert l'une des sources où le roi Salomon puisait des richesses sans bornes. Josephe, dans son Histoire sur les Antiquités des Juifs, exprime l'opinion que l'or dont

on s'était servi pour bâtir le temple de Jérusalem, avait été tiré de la Chersonèse-d'Or. Colomb supposa que c'étaient celles de Veraguas. « Elles étaient situées, écrivait-il, à la même distance du pôle et de la ligne ; » et si les renseignemens qu'il s'imaginait avoir reçus des Indiens étaient exacts, elles étaient situées à peu près à la même distance du Gange [1].

Cet endroit lui parut donc très-convenable pour fonder une colonie, et établir un marché qui deviendrait l'entrepôt des richesses recueillies dans toutes les mines des environs. Dans les deux premiers jours qui suivirent son arrivée dans ce pays, écrivait-il au roi et à la reine, il avait vu plus d'or que pendant les quatre années qu'il avait passées à Hispaniola. Cette île qui avait été si long-temps le sujet de son orgueil et de ses espérances, et qui lui avait été si injustement enlevée, ne présentait plus qu'une scène de confusion. La côte aux Perles de Paria était ravagée par d'obscurs aventuriers ; tous ses plans pour tirer parti de ces sources de richesses, avaient été renversés ; mais il se trouvait maintenant dans une région bien plus riche que les deux autres, et qui promettait de le consoler de toutes les peines et de toutes les tribulations qu'il avait éprouvées.

Après s'être consulté avec son frère, l'amiral résolut de fonder immédiatement une colonie, afin

(1) Lettre écrite par Colomb de la Jamaïque.

d'assurer à la couronne la possession de ce pays, et de pouvoir commencer l'exploitation des mines. L'Adelantado consentit à y rester avec la plus grande partie des équipages, tandis que l'amiral retournerait en Espagne pour y demander des hommes et des vivres. La plus grande activité fut employée pour mettre sur-le-champ ce plan à exécution. Quatre-vingts hommes furent désignés pour rester avec l'Andelantado. On les sépara en petits détachemens de dix environ, et ils commencèrent à bâtir des maisons sur une petite éminence située sur le bord d'une crique, à une portée d'arc, à peu près, de l'embouchure de la rivière de Belen. Les maisons furent construites en bois, et couvertes avec les feuilles de palmiers qui croissaient près de là. Ils en bâtirent une plus grande que les autres pour servir de magasin, et contenir leurs munitions, leur artillerie et une partie de leurs provisions. Leur entrepôt principal devait être établi, pour plus de sûreté, à bord d'une des caravelles qu'on laisserait pour le service de la colonie. Il ne leur restait, à la vérité, qu'une bien faible partie des vivres qu'ils avaient apportées d'Europe, et c'étaient principalement du biscuit, du fromage, des légumes secs, du vin, de l'huile et du vinaigre; mais la contrée produisait d'exellens fruits, entre autres des bananes, des plantains et des ananas. On y trouvait aussi du maïs en grande quantité, et les différentes racines qu'on mangeait à Hispaniola. Les rivières et les bords de la mer abondaient en

poissons, et les nouveaux colons furent munis de tous les instrumens nécessaires pour la pêche. Les naturels faisaient aussi divers breuvages. L'un, composé avec le jus de l'ananas, ressemblait beaucoup au vin, un autre tiré du maïs fermenté avait du rapport avec la bière; et ils en faisaient encore un troisième avec le fruit d'une espèce de palmier[1]. Il ne paraissait donc y avoir aucun danger à craindre de la famine. Colomb prit les plus grandes peines pour se concilier la bienveillance des naturels, afin qu'en son absence, il fournissent volontiers aux besoins de la colonie naissante, et il fit beaucoup de présens à Quibian, pour le consoler de voir son territoire envahi par des étrangers[2].

Tous les arrangemens nécessaires étant achevés, un certain nombre de maisons se trouvant couvertes et étant assez avancées du reste pour être habitables, l'amiral se préparait à partir, lorsqu'il se présenta un obstacle imprévu. Les pluies abondantes qui l'avaient si long-temps contrarié pendant son expédition, avaient entièrement cessé. Les torrens des montagnes étaient taris, et la rivière, qui l'avait mis une fois en si grand danger par le gonflement soudain de ses eaux, était devenue si basse, qu'elle n'avait pas plus d'une demi-brasse au-dessus de la barre. Quoique les bâtimens de l'amiral fussent petits, il était impossible de les

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 86.
(2) Lettre de la Jamaïque.

traîner sur le sable qui obstruait l'embouchure de la rivière, et les vagues venaient se briser avec tant de fureur dans cet endroit, qu'elles eussent mis en pièces ses navires vermoulus. Il fut donc obligé d'attendre avec patience et d'appeler de tous ses vœux ces pluies qu'il avait si vivement déplorées, et qui pouvaient seules, par une seconde inondation, enfler les eaux de la rivière de manière à lui permettre de regagner la mer.

Pendant ce temps, Quibian, cacique de Veraguas, voyait avec une jalousie et une indignation secrètes, ces étrangers bâtir des maisons, fouiller jusques dans les profondeurs de la terre, et manifester l'intention de s'établir sur son territoire. Il était plein d'audace, il avait sous ses ordres un grand nombre de guerriers; et ne connaissant pas la supériorité des Européens dans l'art de la guerre, il croyait qu'il serait facile, par un stratagème bien concerté, de les accabler et de les détruire tous. Il envoya des messagers dans tous les environs, et fit dire à ses guerriers de se rassembler à sa résidence, sur la rivière Veraguas, sous prétexte de faire la guerre à une province voisine.

Un grand nombre d'Indiens passèrent devant le havre où les vaisseaux étaient à l'ancre, pour se rendre au quartier-général de leur chef. L'amiral et ses officiers ne conçurent aucun soupçon de leurs véritables desseins. Mais il se trouvait à bord de l'escadre, un Espagnol nommé Diego Mendez, homme plein de zèle et d'activité, et tout

dévoué à l'amiral. Il s'était embarqué en qualité de notaire en chef, et il devait rester à l'établissement en qualité de facteur royal. Mendez qui était rempli de finesse et de pénétration, crut démêler dans les mouvemens des Indiens, quelque chose de louche qui lui fit soupçonner qu'ils méditaient une trahison. Il fit part de ses doutes à l'amiral, et il lui offrit de longer les bords de la mer, avec une barque montée par des matelots armés, jusqu'à la rivière Veraguas, afin d'observer ce qui se passait dans le camp indien. Son offre courageuse fut acceptée. Mendez partit comme il l'avait projeté; mais à peine avait-il fait une lieue le long de la côte, qu'il aperçut une armée considérable d'Indiens. Il n'hésita pas, il débarqua seul à l'instant même, et ordonnant qu'on laissât la barque à flot, il se mêla avec intrépidité parmi les naturels. Ils étaient plus de mille, armés et chargés de provisions, comme s'ils partaient pour une expédition. Mendez offrit de les suivre avec sa barque et ses gens armés, pour aller au-devant de leurs ennemis. Les Indiens refusèrent son offre, exprimant, par des signes non équivoques, l'impatience que leur causait son arrivée. Il retourna alors à sa chaloupe, et passa toute la nuit à épier les mouvemens des Indiens, qui, voyant avec quelle vigilance on les observait, prirent le parti de retourner à Veraguas.

Mendez se hâta de se rendre près de l'amiral, pour lui rendre compte de ce qu'il avait vu, et il lui fit part de l'opinion où il était, que les Indiens

qu'il avait rencontrés étaient alors en route pour surprendre les Espagnols. L'amiral avait peine à croire une telle trahison, et il désirait obtenir des renseignemens plus positifs, avant de faire la moindre démarche qui pût porter atteinte à la bonne intelligence qui paraissait régner entre les Espagnols et les naturels. Le zélé et infatigable Mendez lui offrit alors de se rendre par terre, avec un seul compagnon, à la résidence de Quibian, et de pénétrer comme espion au sein même du quartier-général de ce cacique. C'était un service qui pouvait lui coûter la vie, mais ces entreprises hasardeuses sont des bonnes fortunes pour des hommes doués des qualités nécessaires pour les faire réussir. Partant avec son compagnon, qui se nommait Rodrigo de Escobar, ils s'avancèrent à pied le long de la côte, pour éviter les forêts épaisses qui sont presque impénétrables pour des Européens; ils arrivèrent de cette manière à l'embouchure de la Veraguas. Là, ils trouvèrent deux canots remplis d'Indiens, avec lesquels Mendez entra en conversation par signes. Il les comprit assez pour s'assurer que ses soupçons étaient fondés. L'armée qu'il avait rencontrée, et que sa vigilance avait forcée à rétrograder, était bien en route pour se rendre au port, afin de surprendre et de brûler les vaisseaux et les maisons des hommes blancs, et de faire un massacre général. L'arrivée de Mendez les avait déconcertés, ils avaient abandonné pour le moment leur projet, mais ils comptaient l'exécuter

dans deux jours. Mendez pria les Indiens de le conduire sur leurs canots jusqu'à la résidence de Quibian. Ils lui représentèrent qu'il allait s'exposer à une mort certaine; mais il sut vaincre leur répugnance en leur faisant quelques présens, et ils le débarquèrent au village du cacique.

Ce village ne se composait pas d'une masse de maisons réunies, c'étaient toutes habitations détachées et entremêlées d'arbres sur les bords de la rivière. La demeure de Quibian était spacieuse, et elle dominait toutes les autres, étant située sur une colline qui s'élevait du bord de l'eau. Mendez trouva tout le village dans le tumulte et le fracas qui accompagnent ordinairement les préparatifs de guerre. L'arrivée des deux Espagnols excita une surprise et une inquiétude générales. Lorsqu'ils voulurent gravir l'éminence qui conduisait à la demeure du cacique, les Indiens s'opposèrent à leur passage. Mendez ayant appris que Quibian avait été blessé à la cuisse par une flèche, s'annonça pour un chirurgien qui venait pour le guérir, et quelques petits présens qu'il distribua, achevèrent de décider les Indiens à le laisser passer. La maison du cacique était située sur la crête de la colline. Une vaste terrasse bien nivelée s'étendait devant l'entrée, et tout autour étaient rangées trois cents têtes d'ennemis tués sur le champ de bataille. Sans se laisser intimidar par cet affreux spectacle, Mendez et son compagnon traversèrent les trophées sanglans qui conduisaient à la demeure du fa-

rouche guerrier; mais une quantité de femmes et d'enfans qui étaient rassemblés près de la porte se mirent à pousser des cris perçans et s'enfuirent avec terreur dans la maison.

Un Indien jeune et vigoureux, fils du cacique, en sortit à l'instant dans un violent transport de rage, et il porta à Mendez un coup si bien appliqué, que l'intrépide Espagnol fut forcé de reculer de quelques pas. Ce dernier chercha alors à le calmer par des gestes d'amitié; et lui montrant une boîte d'onguent, il l'assura qu'il n'était venu que pour guérir la blessure de son père. Ce ne fut qu'avec bien de la peine que Mendez parvint à dissiper ses soupçons et à apaiser sa fureur, il lui fit présent d'un peigne, d'une paire de ciseaux et d'un miroir, et il lui apprit ainsi qu'aux Indiens de sa suite, à s'en servir pour se coiffer et se couper les cheveux, ce qui parut les enchanter. Il est singulier que l'homme, dans l'état sauvage, soit souvent plus facile à prendre par la vanité que par toute autre faiblesse. N'ayant pu réussir à pénétrer jusqu'au cacique, et convaincu par mille preuves irrécusables qu'un dangereux complot menaçait les Espagnols et qu'il serait bientôt exécuté, Mendez retourna au poste en toute hâte[1].

Le récit de Mendez fut confirmé par un interprète indien, natif du voisinage, qui avait pris les hommes blancs en affection, et qui, ayant appris

(1) Relation faite par Diego Mendez dans son dernier testament. Navarrete, tom. 1.

les projets de ses compatriotes, vint les révéler à l'amiral[1]. On acquit la certitude que Quibian, à la tête d'une armée considérable, devait, à la faveur de la nuit, tomber à l'improviste sur les vaisseaux et sur les maisons, y mettre le feu et massacrer tous les Espagnols. On établit sur-le-champ une garde nombreuse pour veiller sur l'escadre et sur l'établissement; mais l'humeur belliqueuse de l'Adelantado lui suggéra bientôt un expédient plus hardi. C'était de marcher, à l'instant même, droit à la résidence de Quibian, de l'attaquer à l'improviste, de l'arrêter ainsi que sa famille et ses principaux guerriers, de les envoyer prisonniers en Espagne, et de prendre possession du village pour en faire le centre de l'établissement.

Pour un homme du caractère prompt et décidé de l'Adelantado, concevoir et exécuter n'était pour ainsi dire qu'une seule et même chose; et en effet, l'imminence du danger n'admettait aucun retard. Prenant avec lui soixante-quatorze hommes, bien armés, parmi lesquels se trouvait Diego Mendez, et se faisant accompagner de l'interprète indien qui avait éventé le complot, il s'embarqua le 30 mars sur les chaloupes, côtoya la terre jusqu'à l'embouchure de la Veraguas, remonta cette rivière avec rapidité, et avant que les Indiens eussent pu concevoir le moindre soupçon, il débarqua au village, au pied de la colline sur laquelle était située la maison du cacique.

(1) Lettre de la Jamaïque. *Hist. del Almirante*, cap. 97.

Lorsque Quibian apprit que l'Adelantado venait d'arriver avec une troupe nombreuse, il lui envoya un messager, pour le prier de ne pas entrer dans sa maison; non pas qu'il soupçonnât les projets des hommes blancs, ni qu'il crût que les siens étaient découverts, mais de crainte, à ce qu'on présume, que les Espagnols ne vissent ses femmes; car Fernando Colomb assure que les Indiens de cette province étaient extrêmement jaloux, et il est probable que la conduite des Européens envers leurs femmes ne leur en avait donné que trop de sujets.

L'Adelantado n'eut aucun égard à cette prière; mais de peur que le cacique ne prît l'alarme et ne s'enfuît à la vue d'une troupe nombreuse, il monta la colline, accompagné seulement de cinq hommes, parmi lesquels se trouvait Diego Mendez; ordonnant au reste de ses gens d'avancer en silence et avec les plus grandes précautions, deux seulement à la fois, et à quelque distance les uns des autres. Au signal que leur donnerait un coup d'arquebuse, ils devaient entourer la maison, et ne pas souffrir qu'une seule personne s'en échappât.

Comme l'Adelantado approchait de l'habitation, un autre messager en sortit pour le prier de ne pas entrer, et lui dire que le cacique allait venir le recevoir, quoique souffrant encore de la blessure que lui avait fait une flèche. Bientôt après, il vit arriver Quibian qui s'assit sous la porte, et désira que l'Adelantado approchât seul. Don Barthélemi or-

donna à Diego Mendez et à ses quatre compagnons de rester à une petite distance, d'avoir l'œil sur tous ses mouvemens, et d'accourir à son secours dès qu'ils le verraient prendre le cacique par le bras. Il avança alors avec l'interprète indien qui tremblait de toutes ses forces devant le puissant chef qu'il était habitué à craindre, et auquel il doutait que les Espagnols fussent capables de résister. Par le moyen de l'interprète, une courte conversation s'établit entre le cacique et l'Adelantado. Celui-ci se mit à parler de la blessure de Quibian; et sous prétexte de l'examiner, il lui saisit le bras. A ce signal, quatre Espagnols s'élancèrent à ses côtés, et le cinquième tira le coup d'arquebuse convenu. Quibian fit tous les efforts possibles pour s'échapper, mais il n'était pas facile de faire lâcher prise au poignet de fer de l'Adelantado. Doués tous les deux d'une grande force musculaire, la lutte la plus violente s'établit entre eux; mais don Barthélemi conserva toujours l'avantage, et Diego Mendez et ses compagnons étant venus à son aide, on lia au cacique les pieds et les mains. Au signal convenu, le reste des Espagnols avaient entouré la maison et s'étaient emparés de la plupart de ceux qui y étaient renfermés au nombre de cinquante, tant jeunes que vieux; de ce nombre se trouvaient les femmes et les enfans de Quibian et plusieurs de ses principaux sujets. Personne ne fut blessé, car personne ne fit la moindre résistance; et l'Adelantado ne permettait jamais qu'on versât sans nécessité une seule

goutte de sang. Lorsque les pauvres sauvages virent leur chef prisonnier, il remplirent l'air de leurs lamentations, supplièrent qu'on lui rendît la liberté, et offrirent pour sa rançon un trésor considérable, qu'ils disaient être caché dans la forêt voisine[1].

L'Adelantado fut sourd à leurs prières et à leurs offres. Quibian était un ennemi trop dangereux pour le laisser échapper; il devait rester comme otage pour la sûreté de l'établissement. Craignant que les Indiens armés qui se trouvaient dans le voisinage ne vinssent pour délivrer leur chef, il résolut d'envoyer le cacique et les autres prisonniers à bord des vaisseaux, tandis qu'il resterait sur la côte avec une partie de ses gens et qu'il se mettrait à la poursuite de ceux qui avaient réussi à s'échapper. Juan Sanchez, pilote principal de l'escadre, homme vigoureux et déterminé, offrit de se charger de la garde des captifs. En remettant le chef à ses soins immédiats, l'Adelantado lui recommanda d'être bien sur ses gardes contre toute tentative d'évasion. Le robuste pilote répondit que si le cacique s'échappait de ses mains, il consentait à ce qu'on lui arrachât la barbe poil à poil; après cette fanfaronnade il partit, emportant Quibian pieds et poings liés. Arrivé à la barque, il l'attacha à un des bancs par une forte corde. La nuit était très-obscure. Comme la chaloupe descendait rapidement la rivière, le cacique fit des plaintes si lamentables

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 97. Las Casas, lib. II, cap. 27.

sur les douleurs que lui causaient ses liens, que le cœur du pilote, tout dur qu'il était, fut touché de compassion. Au moment où ils allaient atteindre l'embouchure de la rivière, Sanchez détacha donc la corde qui fixait Quibian sur la banquette, et il se contenta d'en tenir fortement le bout. L'Indien rusé prit alors son temps, et dès qu'il vit Sanchez occupé à regarder d'un autre côté, il plongea tout à coup dans la rivière. Sa chute fit l'effet d'un roc qui serait tombé dans l'eau. Il disparut au même moment, et la secousse qu'il avait donnée était si violente, que le pilote fut obligé de lâcher la corde de peur d'être entraîné avec lui. L'obscurité de la nuit et la nécessité de redoubler de vigilance pour prévenir l'évasion des autres prisonniers, empêchèrent de poursuivre le cacique, et même de savoir ce qu'il était devenu. Juan Sanchez se hâta de rejoindre les vaisseaux avec les autres prisonniers, très-mortifié d'avoir été ainsi la dupe d'un sauvage.

L'Adelantado resta toute la nuit sur la côte. Le lendemain matin, lorsqu'il vit l'aspect sauvage du pays tout hérissé de montagnes, et la situation des maisons dispersées et bâties sur des hauteurs, il renonça à la recherche des Indiens qui se cachaient parmi leurs rochers et leurs retraites inaccessibles, et il retourna aux vaisseaux, chargé des dépouilles qu'il avait prises dans la demeure de Quibian. Elles consistaient en plaques et en cercles d'or massif, tels que les Indiens en portaient autour du cou,

des bras et des chevilles, et en deux couronnes du même métal. Le tout valait au moins trois cents ducats[1]. Un cinquième du butin fut prélevé pour la couronne. Le reste fut partagé entre ceux qui avaient participé à l'entreprise. Une des couronnes fut remise d'un commun accord à l'Adelantado comme une trophée de sa victoire[2].

(1) Ce qui équivaut à 1,281 dollars de nos jours.

(2) *Hist. del Almirante*, cap. 98. Las Casas, lib. II, cap. 27. — Plusieurs détails de ce chapitre sont tirés d'un passage du testament de Diego Mendez, où il raconte tout ce qui lui est arrivé. Cette relation, dans laquelle il ne parle que de lui, se représentant comme le principal et presque comme le seul acteur dans toutes les affaires, porte jusqu'à un certain point le cachet de l'égoïsme. Cependant les faits ont un tel air de vérité, et la circonstance dans laquelle il les rapporte est si solennelle, puisqu'il traçait alors ses dernières volontés, que ce document mérite une grande confiance. On verra ce même Mendez, dans la suite de cette histoire, se distinguer encore dans une occasion importante par des traits d'audace et de dévouement qui tiennent de l'héroïsme. (*Voyez* Navarrete, *Collec.*, tom. I.)

CHAPITRE VIII.

Désastre de la colonie (1503).

Colomb espérait que les mesures vigoureuses de l'Adelantado frapperaient de terreur les Indiens des environs, et préviendraient toute nouvelle tentative contre la colonie. Quibian avait sans doute péri. S'il vivait encore, il devait être découragé par l'enlèvement de sa famille et de ses principaux sujets, et craindre qu'on ne les rendît responsables des actes de violence auxquels il pourrait se porter. Les fortes pluies qui tombent si fréquemment au milieu des montagnes de cet isthme, ayant grossi de nouveau la rivière, Colomb fit donc les apprêts de son départ, et, après avoir donné de sages conseils aux Espagnols qui devaient rester, et avoir pris affectueusement congé de son frère, il partit avec

trois des caravelles, laissant la quatrième pour le service de l'établissement. Comme l'eau était encore basse à l'endroit de la barre, il fallut décharger les navires d'une partie de leurs cargaisons et les faire remorquer par les chaloupes. Malgré ces précautions, ils touchèrent encore plusieurs fois, et si le sable de la barre n'eût pas été léger et mou, ils auraient souffert de grandes avaries. Lorsqu'ils furent sortis de la rivière et que les cargaisons eurent été rechargées, il restèrent à l'ancre à une lieue de la côte, attendant un vent favorable. L'intention de l'amiral était de toucher à Hispaniola, et d'envoyer de là les approvisionnemens et les renforts que l'île pourrait fournir pour la nouvelle colonie. Le vent continuant à être contraire, il envoya une chaloupe à terre, le 6 avril, sous le commandement de don Diego Tristan, capitaine de l'une des caravelles, pour faire du bois et de l'eau et communiquer quelques nouvelles instructions à l'Adelantado. Cette expédition eut des résulats funestes pour ceux qui en faisaient partie, mais elle fut le salut de la colonie.

Le cacique Quibian n'était point mort, comme on l'avait supposé. Quoiqu'il eût les pieds et les mains liés, cependant il était dans l'eau comme dans son élément naturel. Plongeant au fond de la rivière, il avait nagé sous la surface, jusqu'à ce qu'il fût à une distance suffisante pour être certain de ne pas être aperçu au milieu de l'obscurité de la nuit; puis s'élançant hors de l'eau, il était parvenu

à gagner le rivage. La désolation de sa maison, l'enlèvement de ses femmes et de ses enfans, le remplirent de douleur; mais lorsqu'il vit les vaisseaux à bord desquels ils étaient prisonniers, sortir de la rivière et les emporter dans le monde inconnu que ces étrangers habitaient, il fut transporté de fureur et de désespoir, et il résolut d'exercer une vengeance signalée sur les hommes blancs qui étaient restés sur son territoire. Réunissant un grand nombre de ses guerriers, il s'approcha doucement et sans bruit de la colonie. Grâce aux bois qui l'entouraient, il parvint à dix pas de la petite colline sur laquelle les maisons des Espagnols étaient construites, sans qu'on soupçonnât son approche. Les Espagnols, croyant leurs ennemis entièrement dispersés et abattus, n'étaient nullement sur leurs gardes. Quelques-uns s'étaient rendus sur le bord de la mer pour jeter un dernier regard sur les vaisseaux; plusieurs étaient sur la caravelle amarrée dans la rivière; les autres étaient disséminés dans les maisons. Tout-à-coup les Indiens sortirent de leurs retraites en poussant des cris sauvages. Ils se précipitèrent sur les maisons, lancèrent leurs javelines à travers les toits de feuilles de palmier, par les fenêtres ou à travers les fentes des planches qui formaient les murs. Comme les maisons étaient petites, plusieurs des Espagnols qui s'y trouvaient furent blessés. Au premier bruit, l'Adelantado saisit une lance et sortit à la tête de sept ou huit hommes, qu'il animait par ses paroles

et par son exemple, à faire une vigoureuse défense. Diego Mendez rallia aussi plusieurs de ses compagnons, et, venant au secours de l'Adelantado, ils réussirent à repousser les Indiens dans la forêt, après en avoir tué et blessé plusieurs. Ceux-ci continuèrent quelque temps à lancer des traits et des flèches de derrière les arbres, faisant parfois de vigoureuses sorties avec leurs massues de guerre; mais il n'y avait pas moyen de résister au tranchant acéré des épées espagnoles, et un limier farouche qu'on lâcha sur eux compléta leur désastre. Ils s'enfuirent à grands cris à travers la forêt, laissant un grand nombre de morts sur la place. Un Espagnol fut tué, et sept autres furent blessés, entre autres l'Adelantado qui reçut un léger coup de javeline dans la poitrine.

La chaloupe que l'amiral avait envoyée à terre, arriva pendant le combat. Mais Diego Tristan, qui la commandait, resta simple spectateur, craignant, s'il approchait du rivage, que les Espagnols ne vinssent s'y jeter en foule, et ne la fissent couler à fond. Lorsque les Indiens eurent été mis en fuite, il continua à remonter la rivière pour faire sa provision d'eau douce, sans écouter les remontrances des Espagnols qui étaient sur la rive et qui lui criaient qu'il s'exposait à être pris par les Indiens montés sur leurs canots.

La chaloupe avait remonté environ une lieue au dessus du village, jusqu'à un endroit de la rivière où l'eau devenait douce, et où elle était comme

bloquée par les forêts qui s'élevaient sur ses bords. Tout à coup d'affreux cris de guerre partirent de tous côtés, et le son sinistre des conques se fit entendre. De légers canots sortirent de toutes parts d'enfoncemens sombres cachés sous les arbres. Ils étaient tous dirigés avec adresse par un Indien, tandis que les autres brandissaient leurs javelines et les lançaient aux Espagnols. D'autres jetaient leurs traits des bords de la rivière ou du milieu des branches. Il y avait sur la chaloupe huit matelots et trois soldats. Étourdis par les cris affreux qui retentissaient autour d'eux, assaillis d'une grêle de traits formidables, et voyant le nombre des canots augmenter à chaque instant, ils perdirent toute présence d'esprit, ne surent faire usage ni de leurs rames ni de leurs armes à feu, et cherchèrent seulement à se couvrir de leurs boucliers. Le capitaine, Diego Tristan, avait reçu plusieurs blessures, mais il n'en montrait pas moins une grande intrépidité, s'efforçant de ranimer ses compagnons, lorsqu'une javeline, lancée par un Indien, lui perça l'œil droit et l'étendit mort. Les canots entourèrent alors la chaloupe, et le massacre commença. Un seul Espagnol parvint à s'échapper. C'était un tonnelier de Séville, qui se nommait Juan de Noya. Étant tombé dans la rivière au milieu de l'action, il plongea jusqu'au fond, et, nageant sous l'eau, il gagna le bord sans être vu. De là il se dirigea vers la colonie, où il porta la nouvelle du massacre de son capitaine et de ses camarades.

Les Espagnols furent remplis d'effroi à la vue des dangers qui s'accumulaient autour d'eux. Ils étaient en petit nombre; quelques-uns d'entre eux étaient même blessés, et ils se trouvaient au milieu de peuplades de sauvages exaspérés, bien plus farouches qu'aucune de celles qu'ils eussent encore rencontrées. L'amiral ignorait leur détresse : il mettrait à la voile sans leur envoyer aucun secours, et ils seraient réduits à l'affreuse alternative, ou d'être massacrés par des ennemis barbares, ou de périr de faim sur cette côte inhospitalière. A cette idée, saisis tout à coup d'une terreur panique, ils résolurent de prendre la caravelle qui leur avait été laissée, et de fuir ces tristes bords. L'Adelantado voulut leur faire des remontrances; elles furent inutiles, et rien ne put calmer leur sombre désespoir que la promesse de mettre en mer immédiatement.

Mais un obstacle imprévu vint les arrêter et redoubler leurs alarmes. Les torrens étaient rentrés dans leurs lits; les eaux étaient basses encore une fois, et il fut impossible à la caravelle de passer la barre. Plusieurs d'entre eux montèrent alors sur la chaloupe pour porter à l'amiral la nouvelle de leurs désastres, et le conjurer de ne point les abandonner; mais le vent était furieux, la mer était haute et agitée, et le choc des vagues qui venaient se briser avec impétuosité à l'embouchure de la rivière empêcha la chaloupe de sortir. Comme si ce n'était pas assez que tout moyen de fuir leur fût

enlevé, que tout espoir de secours leur fût ravi, de nouvelles horreurs jetèrent la stupeur et la consternation dans leurs esprits. Le courant apporta sous leurs yeux les cadavres de Diego Tristan et de ses compagnons, dont les membres mutilés faisaient déjà la pâture d'une nuée de corbeaux et d'autres oiseaux carnassiers, qui, accourus avec des cris horribles, se disputaient ces lambeaux sanglans. Les Espagnols délaissés contemplèrent ce spectacle en frémissant; il leur semblait un sinistre présage du sort qui les attendait eux-mêmes.

Cependant les Indiens, encouragés par leur triomphe, renouvelèrent leurs attaques contre la colonie. Leurs cris de guerre se répondaient de différentes parties des environs. Le son des conques et des tambours qu'on entendait retentir de tous côtés au fond des bois, prouvait que le nombre des ennemis augmentait à chaque instant. Ils semblaient remplir la forêt adjacente, se jetaient sur tous les Espagnols qu'ils pouvaient trouver, et faisaient des attaques partielles sur les maisons. L'Adelantado jugea qu'ils n'étaient pas en sûreté dans le village qu'ils avaient bâti; les bois qui l'entouraient offraient des abris à la faveur desquels l'ennemi pouvait s'approcher sourdement et les attaquer à l'improviste. Il choisit donc un emplacement découvert, sur la côte, à quelque distance de la forêt. Il y fit placer la chaloupe de la caravelle, des caisses, des tonneaux, et autres objets semblables, dont il forma une sorte de

rempart. Il ne laissa que deux ouvertures, dans lesquelles il plaça deux fauconneaux, ou petites pièces d'artillerie, de manière à commander les environs. Ce fut dans cette petite forteresse que les Espagnols se renfermèrent ; les murs en étaient suffisans pour les mettre à l'abri des traits et des flèches des Indiens ; mais leur grande ressource était leurs armes à feu, dont le bruit jetait l'épouvante parmi les sauvages, surtout lorsqu'ils voyaient les balles briser les arbres qui les entouraient, et étendre au loin leurs ravages. De cette manière les Indiens furent comprimés pendant quelque temps, et n'osèrent s'aventurer hors de la forêt ; mais les Espagnols, épuisés par des veilles continuelles et des alarmes sans cesse renaissantes, étaient plongés dans le plus profond abattement, prévoyant les plus affreux malheurs, lorsque leurs munitions seraient épuisées, ou que la faim les forcerait à sortir de leur retraite pour chercher de la nourriture[1].

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 98. Las Casas, lib. II. Lettre écrite de la Jamaïque par Colomb. *Relation de Diego Mendez*. Navarrete, tom. I. *Journal de Porras*. Navarrete, tom. I.

CHAPITRE IX.

Inquiétudes de l'amiral à bord de son vaisseau. — Délivrance de la colonie (1503).

PENDANT que l'Adelantado et ses compagnons étaient exposés sur la côte à des dangers si imminens, la plus grande inquiétude régnait à bord des vaisseaux. Les jours s'écoulaient sans qu'on vît revenir Diego Tristan et ses camarades, et l'on commençait à craindre que quelque malheur ne leur fût arrivé. Colomb aurait voulu pouvoir envoyer à terre pour s'informer de leur sort; mais il ne restait plus qu'une seule chaloupe pour le service de l'escadre, et il n'osait l'exposer à la fureur du ressac qui durait encore. Un incident affreux vint augmenter la crainte et l'abattement des Espagnols. A bord de l'une des caravelles étaient détenus la famille et les amis du cacique Quibian. L'intention de Colomb était de les emmener en Espagne; car, tant qu'ils seraient au pouvoir des Espagnols, il espé-

rait que leur tribu n'oserait commettre de nouveaux actes d'hostilité. On les enfermait le soir dans le château d'avant de la caravelle, dont l'écoutille était fermée par une forte chaîne et par un cadenas. Comme plusieurs matelots dormaient sur l'écoutille, et qu'elle était si élevée qu'il semblait impossible que les prisonniers pussent y atteindre, ils négligèrent un soir d'attacher la chaîne. Les Indiens s'aperçurent de cet oubli, ils formèrent un plan d'évasion. Rassemblant un certain nombre de pierres qui composaient le lest du vaisseau, ils en firent un grand tas exactement sous l'écoutille. Plusieurs des guerriers les plus vigoureux montèrent dessus, et courbant leurs dos, par un effort soudain et simultané ils firent sauter la trappe, et les matelots qui y dormaient furent jetés de l'autre côté du vaisseau. En un moment le plus grand nombre des Indiens s'élancèrent sur le tillac, plongèrent dans la mer, et gagnèrent le rivage. L'alarme s'étant répandue, plusieurs furent repoussés dans leur prison, avant de pouvoir en sortir; d'autres furent pris sur le tillac et rejetés dans le château d'avant; l'écoutille fut alors fermée soigneusement avec la grande chaîne, et l'on mit une garde pour le reste de la nuit. Le matin, lorsque les Espagnols allèrent visiter les prisonniers, ils les trouvèrent tous morts. Quelques-uns s'étaient pendus à des bouts de cordes, leurs genoux touchant le plancher; d'autres s'étaient étranglés en serrant les cordes avec leurs pieds. La manière même dont

ils s'étaient donné la mort annonçait la détermination la plus inflexible, et offrait une preuve frappante de l'esprit fier et indomptable de ces Indiens, et de l'horreur que leur inspiraient les hommes blancs [1].

L'évasion des prisonniers causa de vives inquiétudes à l'amiral. Il craignait qu'ils n'excitassent leurs compatriotes à quelque acte terrible de vengeance, et il tremblait pour les jours de son frère. Il n'en avait toujours point de nouvelles. La chaloupe de Diego Tristan n'était pas revenue, et les brisans furieux empêchaient toute communication. Ce n'était à bord des trois caravelles que funestes pressentimens et appréhensions sinistres sur le sort de leurs compagnons. A la fin, un pilote de Séville, nommé Pedro Ledesma, homme d'environ quarante-cinq ans, d'une grande force de corps et d'esprit, se présenta devant l'amiral. Il offrit, si la chaloupe voulait le conduire jusqu'au bord du ressac, de se précipiter au milieu des eaux courroucées, de nager jusqu'à la côte, et de leur rapporter des nouvelles de leurs amis. L'exploit des Indiens qui avaient gagné la terre à la nage, en dépit des vagues et des brisans, quoiqu'elle fût à une lieue de distance, l'avait piqué d'honneur. « Certes, dit-il, s'ils ont osé affronter tant de dangers pour sortir d'esclavage, je puis bien en braver une partie pour sauver la vie de tant de compatriotes. » Son offre fut acceptée avec joie par l'a-

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 99.

miral, et il l'accomplit bravement. La chaloupe s'approcha du ressac autant qu'elle put le faire sans danger. Alors Ledesma se déshabilla, plongea dans la mer, et après avoir lutté quelque temps contre les vagues écumantes, tantôt s'élevant sur leur dos, tantôt disparaissant sous elles et allant frapper le sable, il réussit à gagner le rivage.

Il trouva ses compatriotes enfermés dans leur forteresse qui était assiégée par les sauvages, et il apprit le sort tragique de Diego Tristan et de ses compagnons. La plupart des Espagnols, aveuglés par le désespoir, avaient secoué toute subordination. Ils avaient refusé de coopérer à aucune mesure qui eût pour objet de prolonger leur séjour dans ces tristes lieux, et ils ne songeaient qu'à s'échapper. Dès qu'ils aperçurent Ledesma, envoyé par l'amiral, ils l'entourèrent avec un empressement frénétique. Ils le pressèrent de supplier Colomb de les prendre à bord et de ne pas les abandonner sur une côte où leur perte était inévitable. Ils préparaient des canots avec lesquels ils se proposaient de gagner le vaisseau, dès que le temps serait plus calme, la chaloupe de la caravelle étant trop petite. Si l'amiral refusait de les recevoir, ils prenaient le ciel à témoin qu'ils s'embarqueraient à bord du vaisseau qui leur restait, et qu'ils s'abandonneraient à la merci des flots, plutôt que de rester sur cette côte funeste.

Le hardi Ledesma ayant entendu tout ce que ses compatriotes délaissés avaient à dire, après

avoir reçu les instructions de l'Adelantado et de ses officiers, se mit à effectuer son périlleux retour. Il brava de nouveau le ressac et les brisans, atteignit la chaloupe, qui l'attendait à l'endroit où il l'avait laissée, et rejoignit les vaisseaux. Les nouvelles désastreuses qu'il apportait, remplirent l'amiral de douleur et d'inquiétude. Laisser son frère sur ce rivage, c'était l'exposer aux révoltes de ses gens et à la férocité des sauvages. Il ne pouvait lui envoyer aucun renfort; la perte de Tristan et de ses compagnons n'avait que trop affaibli ses équipages. Plutôt que de renoncer à cet établissement, il aurait volontiers été rejoindre l'Adelantado avec toutes ses troupes. Mais alors, comment faire parvenir à Leurs Majestés la nouvelle de cette importante découverte? comment en obtenir les secours et les approvisionnemens dont ils avaient besoin? il n'y avait donc d'autre parti à prendre que d'embarquer tout son monde, de renoncer pour le moment à toute idée de colonie, et de revenir à une autre époque, avec des forces suffisantes, prendre définitivement possession du pays[1]. Mais, ce plan même, quand serait-il possible de l'exécuter? le vent soufflait toujours avec violence; les vagues étaient toujours aussi agitées, et aucune chaloupe ne pouvait passer entre l'escadre et la terre. D'un autre côté, la position des vaisseaux était extrêmement critique. N'ayant pas

(1) Lettre écrite de la Jamaïque.

un nombre de matelots suffisant, fracassés par les tempêtes successives qu'ils avaient éprouvées, rongés par des vers destructeurs, et prêts à tomber en pièces, ils étaient à l'ancre sur une mer orageuse, ayant à lutter à la fois contre les vagues et contre l'ouragan, et ayant à craindre à tous momens d'être entraînés au milieu des brisans. Chaque heure redoublait l'inquiétude de Colomb pour son frère, pour ses compagnons et pour ses vaisseaux, et chaque heure qui s'écoulait ne faisait que rendre le péril plus imminent. Des journées d'agitation terrible, des nuits de veilles et de transes continuelles portèrent un coup funeste à une constitution déjà minée par l'âge et par de longs travaux. Au milieu des souffrances aiguës qui déchiraient son corps, et des fièvres brûlantes dont son esprit était dévoré, il paraît qu'il eut des instans de délire. Alors il regardait comme quelque chose de mystérieux et de surnaturel ce qui n'était que le produit de son imagination malade. Dans une lettre adressée à leurs majestés, il fait le récit solennel d'une espèce de vision qui vint le consoler lorsque, plongé dans un profond abattement, il se roulait sur son lit de douleur.

« Epuisé, je m'étais endormi, dit-il, lorsque j'entendis une voix pleine de douleur et de pitié qui prononçait ces paroles : « Homme insensé! homme lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de l'univers! que fit-il de plus pour Moïse ou pour David son serviteur? Depuis l'instant de ta naissance, il a toujours

pris le plus grand soin de toi. Dès qu'il t'a vu arrivé à un âge convenable, il a fait retentir merveilleusement ton nom par toute la terre. Les Indes, cette partie du monde si riche, il te les a données pour tiennes, te laissant maître d'en faire part à qui il te plairait. Les barrières de l'océan, qui étaient fermées par des chaînes si fortes, il t'en a donné les clefs. Il a soumis à ton obéissance une foule de pays; il a rendu ton nom fameux parmi les chrétiens. A-t-il fait davantage pour le grand peuple d'Israël, en le tirant de l'Egypte, ou pour David, que, de berger, il fit roi? Tourne-toi donc vers lui et reconnais ton erreur; sa miséricorde est infinie. S'il y a quelque grande entreprise à accomplir, ton âge ne sera point un obstacle. Abraham n'avait-il pas plus de cent ans lorsqu'il engendra Isaac, et Sara était-elle jeune? Tu es abattu et tu demandes à grands cris du secours. Réponds : qui a causé tes afflictions, tant de peines si vives, si réitérées? Dieu, ou le monde? Les promesses que Dieu t'a faites, il ne les a jamais violées; il n'a jamais dit, après avoir reçu tes services, que telle n'avait pas été son intention, et qu'il avait été mal compris. Il accomplit tout au pied de la lettre; il tient tout ce qu'il promet et au-delà : tel est son usage. Je t'ai montré ce que ton créateur a fait pour toi, et ce qu'il fait pour tous. Ce qui t'arrive aujourd'hui est la récompense des fatigues et des travaux que tu as subis en servant d'autres maîtres. » J'entendis toutes ces choses comme un homme à demi

mort, ajoute Colomb, et je n'eus pas la force de répondre à un langage aussi vrai. Tout ce que je pus faire, ce fut de pleurer mes erreurs. Celui qui m'avait parlé, quel qu'il fût, termina par ces mots : « Ne crains rien! prends confiance! toutes ces tribulations sont écrites sur le marbre, et ce n'est pas sans raison. »

Tel est le récit singulier que fit Colomb à Leurs Majestés de la vision supposée. Quelques personnes ont pensé que ce n'était qu'une fiction ingénieuse, inventée adroitement par lui pour donner une leçon indirecte à son souverain; mais son caractère repousse une pareille supposition. Il avait une crainte trop salutaire de Dieu, un respect trop profond pour son prince, pour employer un pareil artifice. Les paroles qu'il s'imagina qu'une voix lui adressait, étaient des vérités profondément gravées dans son esprit, et qui l'obsédaient sans cesse lorsqu'il était éveillé. Il est naturel qu'elles se représentassent avec une nouvelle force dans ses rêves ardens, et qu'ensuite, en les rappelant à sa mémoire et en les racontant, elles prissent à son insu une sorte de cohérence. En outre, persuadé qu'il était l'instrument de la Providence, et imbu d'une partie des idées superstitieuses qui caractérisaient son siècle, il était porté par une allusion involontaire à prendre tout rêve frappant et extraordinaire pour une révélation. Il ne faut pas le mesurer d'après la même échelle que les hommes ordinaires, placés dans des circonstances communes ou indifférentes.

Il faut, et ce n'est pas chose facile, se figurer sa position et se mettre pour ainsi dire à sa place pour pouvoir comprendre les mouvemens d'exaltation auxquels il devait être sujet. L'espèce de naïveté avec laquelle, dans sa lettre aux rois catholiques, il mêle les visions et les rêves de son imagination aux faits les plus simples, aux observations pratiques les plus justes, revêtant le tout d'un style tout à la fois grave et solennel comme l'Écriture et fleuri comme la poésie, est un des traits les plus frappans d'un caractère composé d'élémens extraordinaires et en apparence opposés.

Aussitôt après cette prétendue vision, au bout de neuf jours de tempête, le temps s'adoucit, la mer se calma, et les communications avec la terre furent rétablies. On essaya inutilement de faire sortir la caravelle de la rivière; il fallut y renoncer; mais on fit les plus grands efforts pour transporter à bord les habitans et tout le matériel de la colonie, avant que le mauvais temps revînt. Ce fut encore le zélé Diego Mendez qui se distingua le plus dans cette circonstance. Ayant prévu ce qui était arrivé, il avait travaillé depuis plusieurs jours à tout préparer. Il avait fait, avec les voiles de la caravelle, de grands sacs pour recevoir le biscuit; il avait attaché deux canots ensemble avec des espars, de manière à ce qu'ils ne pussent être renversés par les flots, et il avait fait avec des planches une plate-forme capable de supporter de grands fardeaux. Cette espèce de radeau fut successivement

chargée des armes, des munitions et des approvisionnemens qui avaient été laissés à terre, ainsi que de tout ce qu'on put emporter de la caravelle, qui fut entièrement démontée. Lorsque le chargement était terminé, le radeau était remorqué par la chaloupe jusqu'aux vaisseaux. De cette manière, par des efforts constans et opiniâtres, tout ce qui avait quelque valeur fut, dans l'espace de deux jours, transporté à bord de l'escadre, et il ne resta guère que la carcasse de la caravelle, qu'on laissa pourrir dans la rivière. Diego Mendez surveilla ces travaux avec la vigilance et l'activité la plus infatigable. Lui et cinq de ses compagnons furent les derniers à quitter le rivage, restant toute la nuit à leur poste périlleux, et ne s'embarquant le matin qu'après avoir achevé le dernier chargement.

Rien ne peut égaler les transports des Espagnols lorsqu'ils se retrouvèrent à bord des vaisseaux, et qu'ils virent un intervalle de mer s'étendre entre eux et les forêts qui, si récemment, semblaient destinées à devenir leur tombeau. La joie de leurs compagnons le cédait à peine à la leur, et les périls qui les entouraient encore furent presque oubliés un moment dans leurs félicitations mutuelles. L'amiral, en reconnaissance des services rendus par Diego Mendez dans des circonstances aussi critiques, lui donna le commandement d'une caravelle, devenu vacant par la mort de l'infortuné Diego Tristan[1].

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 99, 100. Las Casas, lib. II, cap. 29. *Relation de Diego Mendez.* Lettre écrite de la Jamaïque par Colomb. *Journal de Porras.* Navarrete, *Collec.*, tom. I.

CHAPITRE V.

Départ de la côte de Veraguas. —Arrivée à la Jamaïque. — Colomb est obligé d'échouer ses vaisseaux (1503).

Le vent étant enfin devenu favorable, Colomb partit, dans les derniers jours d'avril, de la côte funeste de Veraguas. L'état déplorable de ses vaisseaux, l'affaiblissement de ses équipages, et la diminution sensible des provisions, le déterminèrent à faire tous ses efforts pour gagner Hispaniola, où il pourrait radouber ses bâtimens et les ravitailler avant de retourner en Europe. Cependant, à la grande surprise de son pilote et de ses matelots, il se mit de nouveau à longer la côte dans la direction de l'est, au lieu de cingler au nord, ce qu'ils regardaient comme la route directe. Ils s'imaginèrent que Colomb voulait retourner immédiatement en Espagne, et ils se répandirent en murmures, di-

sant qu'il y avait de la folie à tenter un pareil voyage, avec des vaisseaux dépourvus de vivres et consumés par les vers. Mais Colomb et son frère avaient étudié la navigation de ces mers d'un œil attentif et expérimenté. Ils croyaient qu'il était à propos d'avancer considérablement vers l'est, avant de cingler en droiture vers Hispaniola, pour éviter d'être entraînés bien au-dessous de leur destination, par les courans rapides qui portent constamment à l'ouest[1]. Toutefois l'amiral ne communiqua par ses raisons aux pilotes; il voulait autant que possible garder pour lui seul la connaissance de ses routes, à présent surtout que tant d'aventuriers se pressaient dans la carrière, et étaient prêts à suivre ses traces. Il alla même jusqu'à leur prendre leurs cartes[2], et, dans une lettre à Leurs Majestés, il se vanta qu'aucun de ses pilotes ne serait en état de retrouver la route de Veraguas, ni de décrire où cette région était située.

Sans faire attention aux murmures de ses compagnons, Colomb continua donc à se diriger vers l'est, le long de la côte, jusqu'à Porto-Bello. Arrivé dans ce havre, il fut obligé d'y laisser une de ses caravelles, qui était tellement vermoulue, qu'il était impossible de la maintenir à flot. Tous les équipages se trouvèrent alors pressés sur deux navires, si l'on pouvait encore leur donner ce nom,

(1) *Hist. del Almirante*. Lettre écrite de la Jamaïque.
(2) *Journal de Porras*. Navarrete, *Collec.*, tom. I.

dans l'état de délabrement où ils étaient. Il fallait les plus grands efforts pour empêcher l'eau de les envahir, et le travail continuel des pompes épuisait les matelots déjà affaiblis par les rations chétives auxquelles ils étaient réduits, abattus par tant de désastres successifs lorsqu'ils n'avaient plus cette force d'âme qui supplée jusqu'à un certain point à celle du corps.

Ayant remis à la voile, ils passèrent devant le port d'El Retrete, et virent un groupe d'îles auxquelles l'amiral donna le nom de Las Barbas, aujourd'hui les Mulatas, un peu au-delà de la Pointe Blas. Là il crut être arrivé à la province de Mangi dans les états du grand-khan, décrite par Marco Polo comme touchant au Cathay[1]. Il avança encore dix lieues plus loin, jusqu'à l'entrée de ce qu'on appelle à présent le golfe de Darien. Il eut alors une consultation avec ses capitaines et ses pilotes qui lui firent les plus fortes remontrances pour qu'il cessât de vouloir lutter contre les vents et les courans contraires, lui représentant l'état déplorable des bâtimens et la détresse des matelots[2]. Renonçant donc à suivre la terre-ferme, il porta le cap au nord le 1er mai, pour aller à la recherche d'Hispaniola. Comme le vent était à l'est, et qu'en outre un courant rapide portait à l'ouest, Colomb serra le vent d'aussi près que possible. Ses pilotes connaissaient si peu leur situation, qu'ils se

(1) Lettre écrite de la Jamaïque.
(2) Témoignage de Pedro de Ledesma. Pleito de los Colones.

croyaient à l'est des îles Caraïbes, tandis que l'amiral craignait, malgré tous ses efforts, d'être retombé à l'ouest d'Hispaniola[1].

Ses appréhensions n'étaient que trop bien fondées. Le 10 mai, il arriva en vue de deux îles basses, au nord-ouest d'Hispaniola, auxquelles il donna le nom de Tortugas, à cause de la grande quantité de tortues qu'il y vit; ce sont aujourd'hui les Caymans. Continuant à gouverner droit au nord, il se trouva, le 30 mai, au milieu du groupes d'îles qui sont au sud de Cuba, et auxquelles il avait donné le nom de Jardins de la Reine; il avait été entraîné de huit à neuf degrés à l'ouest du port de Saint-Domingue. Il y jeta l'ancre près de l'une des cayes, à environ dix lieues de l'île principale. Ses équipages étaient épuisés de fatigues et mouraient de faim; il ne leur restait pour toutes provisions qu'un peu de biscuit, d'huile et de vinaigre, et ils étaient obligés de faire jouer continuellement les pompes pour maintenir les caravelles au-dessus de l'eau.

A peine venaient-ils de jeter l'ancre, qu'à minuit il éclata tout à coup une tempête si violente que, suivant l'expression énergique de Colomb, on eût dit que le monde allait se dissoudre[2]. Ils perdirent presque aussitôt trois de leurs ancres, et la caravelle Bermuda fut lancée avec tant de violence contre le vaisseau de l'amiral, que la proue de l'une et la poupe de l'autre en furent presque

(1) Lettre écrite de la Jamaïque.
(2) Lettre écrite de la Jamaïque.

brisées. Les vagues étaient si hautes, le vent si impétueux, que les navires allaient sans cesse donner l'un contre l'autre, et l'on avait toutes les peines du monde à les séparer. Une seule ancre restait au vaisseau de l'amiral, ce qui l'empêcha d'être entraîné sur les récifs; mais on découvrit au point du jour que le câble était usé, et qu'il ne tenait presque plus. Si l'obscurité eût duré encore une heure, Colomb ne pouvait guère éviter de faire naufrage[1].

Au bout de six jours, le temps étant plus calme, il remit à la voile, se dirigeant à l'est vers Hispaniola, « ses gens, dit-il, abattus et sans courage, ses ancres perdues, et ses vaisseaux percés d'autant de trous qu'un rayon de miel. » Après avoir lutté contre les vents contraires et les courans de l'est, il atteignit le cap Cruz, et jeta l'ancre près d'un village, dans la province de Macaca, où il avait touché dans son voyage, en 1494, le long de la côte méridionale de Cuba. Il y obtint des naturels une provision de pain de cassava, et il y resta plusieurs jours, retenu par les vents contraires. Enfin il se remit en mer, et s'efforça de remonter jusqu'à Hispaniola; mais tous ses efforts furent inutiles : les vents et les courans étaient toujours contre lui; l'eau faisait continuellement des progrès dans ses vaisseaux, quoique les pompes ne cessassent de

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 100. Lettre écrite de la Jamaïque par Colomb.

jouer, et que les matelots la vidassent encore avec des seaux et des baquets. Le 23 juin, veille de Saint-Jean, ils jetèrent l'ancre dans Puerto Bueno, aujourd'hui le Havre-Sec; mais ils ne rencontrèrent point de naturels; ils ne purent se procurer de provisions, et il n'y avait pas même d'eau douce dans le voisinage. Souffrant tout à la fois de la faim et de la soif, ils remirent à la voile le lendemain, toujours dans la même direction, et gagnèrent un autre port auquel l'amiral donna le nom de port San Gloria, mais qu'on appelle aujourd'hui la baie de Don Christophe.

Là, Colomb fut enfin obligé d'abandonner sa longue et pénible lutte contre les élémens opiniâtres. Ses navires, dont il ne restait presque que la carcasse, ne pouvaient plus tenir la mer, et étaient au moment de couler à fond, même dans le port. Il donna donc l'ordre de les échouer, à une portée d'arc du rivage, et il les fit attacher fortement l'un contre l'autre. Ils furent bientôt remplis d'eau jusqu'au tillac. Des cabines couvertes de chaume furent alors construites sur la poupe et sur la proue pour les gens des équipages, et ces tristes débris furent mis dans le meilleur état possible de défense. Ainsi fortifié au milieu de la mer, Colomb espérait être à l'abri de toute attaque soudaine de la part des naturels, et en même temps empêcher ses matelots de s'écarter dans les environs, et de s'abandonner à leurs excès ordinaires. Personne ne pouvait se rendre à terre sans une

permission spéciale, et les plus grandes précautions furent prises pour éviter tout ce qui aurait pu offenser les Indiens ou leur porter ombrage. La moindre conspiration de leur part pouvait être funeste aux Espagnols dans la position où ils se trouvaient. Une étincelle jetée dans leur forteresse de bois, pouvait l'envelopper de flammes, et les laisser sans défense au milieu d'une foule d'ennemis.

FIN DU LIVRE QUINZIÈME.

LIVRE SEIZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Arrangemens de Diego Mendez avec les caciques, pour en obtenir des provisions. — Colomb l'envoie à Saint-Domingue pour chercher du secours (1503).

L'ILE de la Jamaïque était très-fertile et extrêmement peuplée, et une foule d'Indiens arrivèrent bientôt dans le port, apportant les provisions dont ils désiraient trafiquer avec les Espagnols. Pour prévenir toutes disputes dans l'achat ou le partage des vivres, deux personnes furent nommées pour inspecter tous les marchés, et l'on partageait chaque soir les provisions qu'on s'était procurées de cette

manière. Cet arrangement eut l'heureux effet d'établir des relations paisibles entre les Espagnols et les naturels. Cependant ces ressources se trouvaient renfermées dans un cercle assez étroit. Par suite de l'imprévoyance naturelle aux Indiens, elles étaient insuffisantes, et les Espagnols se voyaient parfois dans un dénument absolu. Ils craignaient aussi que les ressources du voisinage ne fussent bientôt épuisées, ce qui le réduirait à une affreuse disette. Dans cette conjoncture critique, Diego Mendez se présenta avec son zèle ordinaire, et il s'offrit de partir avec trois compagnons pour chercher des vivres dans toute l'île. L'amiral ayant accepté sa proposition avec empressement, il partit suivi de trois hommes bien armés. Partout il fut traité par les naturels avec la plus grande bonté. Ils l'emmenaient dans leurs maisons, lui servaient des alimens à lui et à ses compagnons, et accomplissaient envers eux tous les rites de l'hospitalité sauvage. Mendez conclut un arrangement avec le cacique d'une tribu nombreuse; il fut convenu que ses sujets iraient à la chasse et à la pêche, qu'ils feraient du pain de cassava, et apporteraient tous les jours au port les provisions qu'ils se seraient procurées, et pour lesquelles ils recevraient en échange des couteaux, des peignes, des grains de verre, des hameçons, des grelots, et autres objets qui leur seraient remis par un Espagnol qui viendrait à cet effet résider parmi eux. Tout étant bien convenu, Mendez envoya un de ses compagnons à l'amiral pour lui an-

noncer ce premier succès. Il alla ensuite trois lieues plus loin, où il conclut encore un arrangement semblable, et il envoya le second de ses camarades pour en instruire l'amiral. Continuant à avancer, il se trouvait à environ treize lieues des vaisseaux lorsqu'il arriva à la résidence d'un autre cacique nommé Huarco, qui le reçut avec toute la générosité possible. Le cacique ordonna à ses sujets d'apporter une grande quantité de provisions que Mendez paya sur-le-champ, et il consentit à en envoyer au port à des époques fixes. Mendez chargea son troisième compagnon de porter aux vaisseaux ce qu'il venait d'acheter, demandant, comme les deux premières fois, qu'un agent fut envoyé pour recevoir et payer les provisions destinées aux Espagnols.

Mendez alors restait seul, mais il était passionné pour toutes les entreprises qui pouvaient lui procurer une gloire que personne ne partagerait avec lui. Il demanda au cacique deux Indiens pour l'accompagner jusqu'à l'extrémité de l'île, pour porter, l'un ses provisions, et l'autre la natte de coton ou le hamac qui lui servait de lit. Sa demande lui ayant été accordée, il s'avança hardiment le long de la côte jusqu'à ce qu'il eût atteint l'extrémité orientale de la Jamaïque. Là il se trouva sur les domaines d'un puissant cacique, nommé Ameyro. Mendez était d'un caractère enjoué et d'une adresse remarquable, et ses manières étaient précisement celles qu'il fallait pour se concilier l'affection des sauvages. Le cacique et lui devinrent bientôt grands amis; ils

échangèrent leurs noms, ce qui est une espèce d'engagement de fraternité, et Mendez lui fit promettre de fournir des provisions aux vaisseaux. Ameyro lui vendit un excellent canot, pour lequel Mendez lui donna un beau bassin de cuivre, une petite casaque et une des deux chemises qui composaient toute sa provision de linge. Le cacique lui donna six Indiens pour conduire le canot, et ils se séparèrent mutuellement satisfaits l'un de l'autre. Diego Mendez, en revenant sur ses pas, s'arrêta dans les différens endroits où il avait fait un arrangement pour assurer des vivres aux Espagnols. Il trouva que les agens qu'il avait demandés étaient déjà à leur poste, chargea son canot de toutes les provisions qu'il trouva, et revint triomphant au havre, où il fut reçu à bras ouverts par l'amiral, et aux joyeuses acclamations de ses camarades. Les vivres qu'il apportait ne pouvaient arriver plus à propos, car les Espagnols mouraient de faim; et depuis ce moment, les Indiens apportèrent chaque jour les provisions que leurs caciques avaient promis de fournir [1].

Rassuré sur les besoins immédiats de ses compagnons, Colomb rêvait sans cesse, dans l'inquiétude qui l'agitait, aux moyens de sortir de l'île. Ses vaisseaux étaient en trop mauvais état pour pouvoir être réparés, et il n'y avait aucun espoir de voir arriver du secours sur les bords d'une île sauvage,

(1) *Relacion por Diego Mendez.* Navarrete, tom. 1.

au milieu d'une mer inconnue. La seule chance de salut qui leur restait était de faire connaître leur situation à Ovando, gouverneur de Saint-Domingue, et de le prier d'envoyer un vaisseau à leur secours. Mais comment lui faire parvenir ce message? La distance entre la Jamaïque et Hispaniola était de quarante lieues, à travers un golfe que des courans contraires rendaient très-dangereux; ils ne possédaient d'autres moyens de transport que les légers canots des sauvages. Et qui oserait entreprendre un si périlleux voyage dans un esquif si fragile? Tout à coup Diego Mendez et le canot qu'il venait d'acheter se présentèrent à l'imagination de Colomb. Il connaissait l'ardeur et l'intrépidité de Mendez, et son désir de se distinguer au risque même de ses jours. Il le prit à part et lui tint le langage le plus propre à stimuler son zèle et en même temps à flatter son amour-propre. Mendez donne lui-même une relation exacte de cette intéressante conversation qui est vraiment caractéristique.

« Diego Mendez, mon fils, dit le vénérable amiral, de tous ceux qui nous entourent, vous et moi nous comprenons seuls l'imminent danger dans lequel nous nous trouvons. Nous sommes bien peu; ces sauvages indiens sont en grand nombre; ils sont changeans par nature; ils sont irritables. A la moindre provocation, ils peuvent faire pleuvoir sur nous des brandons enflammés, et nous consumer dans nos cabines couvertes de chaume. L'arrangement que vous avez fait avec eux pour des provi-

sions, et qu'ils exécutent maintenant avec tant d'exactitude, demain ils peuvent le rompre dans un accès de caprice, et nous refuser tout secours. N'ayant point de moyens de les forcer à nous vendre leurs denrées, nous sommes complètement à leur merci. J'ai pensé à un moyen, et je voudrais avant tout avoir votre avis. Quelqu'un pourrait se rendre à Hispaniola dans le canot que vous avez acheté, et se procurer un vaisseau qui viendrait nous tirer de la situation dangereuse dans laquelle nous nous trouvons. Dites-moi ce que vous en pensez. »

« Je sais très-bien, Senor, répondit Mendez, que le danger qui nous menace est beaucoup plus grand qu'on ne saurait se l'imaginer; mais quant à se rendre de cette île à Hispaniola dans un bâtiment aussi fragile qu'un canot, je pense que cela est non-seulement difficile, mais impossible, puisqu'il faudrait traverser un golfe de quarante lieues, et passer entre des îles où la mer est extrêmement agitée. Je ne sais qui oserait entreprendre une expédition si périlleuse. »

Colomb ne répondit rien; mais ses regards et son silence même disaient assez à Mendez que c'était sur lui qu'il avait compté: « Senor, s'écria aussitôt Mendez, je me suis bien souvent exposé à la mort pour vous sauver vous et tous ceux qui sont ici, et Dieu m'a conservé jusqu'à présent d'une manière miraculeuse. Il y a néanmoins des mécontens qui disent que votre excellence me confie toutes les affaires où il y a de l'honneur à gagner, tandis que

beaucoup d'autres s'en acquitteraient tout aussi bien que moi. Je vous prie donc de rassembler tout le monde, et de proposer cette entreprise pour voir s'il se présentera quelqu'un pour l'exécuter, ce dont je doute. Si tous refusent, alors je m'avancerai, moi, et je risquerai mes jours pour vous servir, comme je l'ai déjà fait bien des fois[1].

L'amiral consentit avec joie à la demande du digne Mendez, dont le dévouement tenait de l'héroïsme. Le lendemain matin, l'équipage fut assemblé, et la proposition faite publiquement. Tous reculèrent à cette seule idée, déclarant que ce serait le comble de la témérité. Aussitôt, Diego Mendez s'avança : — « Senor, dit-il, je n'ai qu'une vie à perdre, mais je suis prêt à l'exposer pour votre service et pour le bien de tous ceux qui sont ici, et je compte sur la protection de Dieu, que j'ai déjà éprouvée tant de fois. »

Colomb embrassa ce zélé serviteur, qui se mit aussitôt à préparer son expédition. Tirant son canot à terre, il y ajusta une quille, cloua des planches à l'avant et à l'arrière pour empêcher les vagues de l'inonder, couvrit le tout d'une couche de goudron, y mit un mât et une voile, et y plaça des provisions pour lui, pour un camarade espagnol et pour six Indiens.

Pendant ce temps, Colomb écrivit à Ovando, pour lui demander d'envoyer sur-le-champ un

(1) *Relacion por Diego Mendez.* Navarrete, tom. I.

vaisseau pour le prendre lui et ses compagnons, et les conduire à Hispaniola. Il écrivit aussi à Leurs Majestés; car, après avoir rempli sa mission à Saint-Domingue, Diego Mendez devait se rendre en Espagne, pour y porter les dépêches de l'amiral. Dans la lettre aux rois catholiques, Colomb peignait sa situation déplorable, et les priait d'envoyer à Hispaniola un vaisseau qui le conduirait en Espagne lui et son équipage. Il donnait une relation circonstanciée de son voyage, relation dont la plupart des détails ont déjà trouvé naturellement place dans cette histoire, et il insistait particulièrement sur l'importance de la découverte de Veraguas. Il donne comme son opinion que c'est là qu'étaient les mines de la Chersonèse-d'Or, d'où Salomon avait tiré tant de richesses pour la construction du Temple. Il demande que cette côte opulente ne soit pas, comme les autres lieux qu'il a découverts, abandonnée à des aventuriers, ou placée sous l'administration d'hommes qui n'éprouvent aucun intérêt pour cette noble cause. « Ce n'est pas, ajoute-t-il, un enfant qu'il faille abandonner à une marâtre. Je ne pense jamais à Hispaniola et à Paria sans verser des larmes; leur position est désespérée et malheureusement sans remède; j'espère que leur exemple ne sera pas perdu pour ce beau pays, et qu'il sera traité d'une manière différente. » Par degrés son imagination s'échauffe. Il peint Veraguas comme surpassant toutes ses autres découvertes, et il fait allusion à son projet favori

pour la délivrance du saint sépulcre : « Jérusalem et le mont Sion, dit-il, doivent être rebâtis par la main d'un chrétien. Qui doit-il être? Dieu le dit par la bouche du prophète dans le quatorzième psaume. L'abbé Joachim [1] dit que ce chrétien doit venir d'Espagne. » Ses pensées se reportent alors à l'ancienne histoire du grand-khan, qui avait demandé que des sages lui fussent envoyés pour l'instruire dans la foi chrétienne. Colomb, pendant qu'il avait été dans les environs mêmes du Cathay, s'écrie dans un transport soudain de zèle : « Qui s'offrira pour cette noble mission? Si le Seigneur me permet de retourner en Espagne, je m'engage à l'y conduire, avec le secours de Dieu, sain et sauf. »

Rien ne caractérise mieux Colomb que ses lettres simples, ingénues, parfois pleines d'éloquence, et dans d'autres momens presque incohérentes.

(1) Joachim, natif du bourg de Celico, près de Cosenza, voyagea dans la terre sainte. A son retour en Calabre, il prit l'habit des cisterciens dans le monastère de Corazza, dont il devint prieur et abbé, et par la suite, il fonda lui-même un monastère auquel il donna une règle calquée sur celle de Cîteaux. Il mourut en 1202, à l'âge de soixante-douze ans, laissant un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont des *Commentaires sur Isaïe, sur Jérémie*, et *sur l'Apocalypse*. Il y a aussi de lui des prophéties « qui (dit le *Dictionnaire historique*) lui attirèrent pendant sa vie l'admiration des sots et le mépris des hommes de sens. C'est ce dernier sentiment qui domine aujourd'hui. C'était une grande faiblesse ou une grande présomption de sa part, de se flatter qu'il avait la clef de choses dont Dieu se réserve seul la connaissance. » (*Dictionnaire historique*, tom. v. Caen, 1785.)

Quel exemple d'enthousiasme brûlant, et pour ainsi dire irrésistible, ne trouvons-nous pas ici! Au moment où il s'abandonnait à ces visions, et où il proposait de nouvelles entreprises, il était brisé par l'âge, dévoré de souffrances, attaché sur un lit de douleur, et n'ayant pour demeure que quelques débris de vaisseaux sur la côte d'une île lointaine et sauvage! Rien ne peut tracer un tableau plus terrible de sa situation que ce qu'il en dit lui-même dans la même lettre, après cet accès passager d'enthousiasme, lorsque, par une de ces transitions soudaines qui lui étaient naturelles, il renaît, en quelque sorte, au sentiment de sa position actuelle.

« Jusqu'à présent, dit-il, j'ai pleuré sur les autres; que le Ciel ait pitié de moi, que la terre pleure sur moi! Dans mes affaires temporelles, n'ayant pas un maravedis à donner, jeté ici dans ces Indes, isolé, malade, en grande peine, attendant chaque jour la mort, environné de sauvages pleins de cruauté; « dans les spirituelles, séparé des sacremens de notre sainte mère l'Église, de sorte que mon âme sera perdue, si c'est ici qu'elle quitte mon corps! qu'il pleure sur moi, quiconque a de la charité, quiconque aime la vérité et la justice! Je n'ai pas entrepris ce voyage pour acquérir des honneurs ou des richesses, car tout espoir de ce genre est mort en moi. Je suis venu pour servir vos majestés dans des intentions pures et avec le plus grand zèle, et je ne dis que l'exacte

vérité. S'il plait à Dieu de me retirer d'ici, je supplie humblement vos majestés de me permettre d'aller à Rome, et d'accomplir d'autres pélerinages. »

Les dépêches étant prêtes, et les apprêts du canot terminés, Diego Mendez s'embarqua avec son compagnon espagnol et ses six Indiens, et longea la côte dans la direction de l'est. Ce voyage était pénible et dangereux; il leur fallait lutter contre des courans rapides. Une fois ils furent entourés par des canots d'Indiens, mais ils parvinrent à s'échapper, et arrivèrent enfin à l'extrémité de l'île, à trente-quatre lieues du port d'où ils étaient partis. Ils s'y étaient arrêtés, attendant que le temps calme leur permît de s'aventurer en pleine mer, lorqu'attaqués par une troupe nombreuse d'Indiens, ils furent faits prisonniers, et emmenés à trois lieues de distance. Les sauvages résolurent alors de les tuer. Quelques disputes s'élevèrent entre eux relativement au partage des dépouilles des Espagnols, et ils convinrent de les décider par quelque jeu de hasard. Pendant qu'ils étaient occupés de cette manière, Diego Mendez s'évada, retrouva son chemin jusqu'à son canot, s'y embarqua, et retourna seul au port, après quinze jours d'absence. Il ne dit point ce que devinrent ses compagnons, car il est rare qu'il parle de quelque autre que lui-même. Ces détails sont tirés d'un passage de son testament.

Colomb, quoique peiné du peu de succès de son message, fut du moins charmé que le fidèle Men-

dez fut parvenu à s'échapper. Celui-ci, sans se laisser rebuter par les dangers et les fatigues qu'il venait de subir, offrit de partir à l'instant pour faire une nouvelle tentative, si l'on voulait l'accompagner jusqu'à l'extrémité de l'île, et le protéger contre les naturels. L'Adelantado offrit de le faire, avec un nombreux détachement bien armé. Barthélemi Fiesco, de Gênes, qui avait été capitaine de l'une des caravelles, fut adjoint à Mendez pour cette seconde expédition. C'était un homme d'un grand mérite, très-attaché à l'amiral, qui en faisait le plus grand cas. Chacun d'eux avait sous ses ordres un grand canot, où il y avait six Espagnols et dix Indiens; ces derniers devaient servir de rameurs. Il fut convenu que les canots vogueraient de conserve; qu'après leur arrivée à Hispaniola, Fiesco reviendrait immédiatement à la Jamaïque pour tirer l'amiral et ses compagnons d'inquiétude, en leur apprenant l'heureux succès de leur voyage, et que, pendant ce temps, Diego Mendez se rendrait à Saint-Domingue, remettrait à Ovando la lettre qu'il avait pour lui, leur enverrait un navire, et ensuite partirait pour l'Espagne avec les dépêches pour Leurs Majestés.

Tous les arrangemens étant terminés, les Indiens placèrent dans les canots leurs provisions frugales de pain de cassava, et chacun sa calebasse d'eau. Les Espagnols, indépendamment de leur pain, avaient de la chair d'utias, et avaient tous une épée et un bouclier. Ce fut ainsi qu'ils par-

tirent pour leur long et périlleux voyage, suivis des prières de leurs compatriotes.

L'Adelantado, avec sa troupe armée, les suivit le long de la côte. Il n'y eut aucune tentative de la part des naturels pour les inquiéter, et ils arrivèrent sans encombre à l'extrémité de l'île. Ils y restèrent trois jours avant que la mer fût assez calme pour qu'ils osassent s'y aventurer sur leurs barques fragiles. Enfin le temps étant tout-à-fait serein, ils prirent congé de leurs camarades, et se confièrent au vaste Océan. L'Adelantado les suivit des yeux, jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'un point imperceptible, que la nuit déroba entièrement à sa vue. Le jour suivant, il reprit le chemin du port, s'arrêtant en route dans différens villages, et s'efforçant de maintenir les naturels dans leurs bonnes dispositions[1].

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 102.

CHAPITRE II.

Révolte de Porras.

On aurait pu croire que la fortune contraire, qui avait si long-temps poursuivi Colomb, avait enfin épuisé tous ses coups. Il y a cette consolation, dans l'excès du malheur, que, les choses ne pouvant plus empirer, il faut bien qu'elles s'améliorent. L'envie, qui s'était acharnée si obstinément contre Colomb aux jours de sa gloire et de sa prospérité, aurait pu à peine inventer pour lui une position plus affreuse que celle où il se trouvait au milieu du monde qu'il avait découvert; relégué sur des débris de vaisseaux, sur une côte sauvage, dans une mer abandonnée, à la merci de peuples barbares qui, d'amis précaires, pouvaient se transformer en un instant en féroces ennemis, il était

en même temps dévoré de souffrances cruelles qui le clouaient sur son lit, et sa tête affaiblie avait peine à se soulever sous le poids des maux et des infirmités qui l'accablaient. Mais Colomb n'avait pas encore bu le calice jusqu'à la lie. Il lui restait à éprouver un mal plus affreux que la tempête ou le naufrage, que les souffrances du corps ou la fureur des hordes sauvages, la perfidie de ceux en qui il mettait sa confiance.

Il n'y avait pas long-temps que Mendez et Fiesco étaient partis, lorsque les Espagnols commencèrent à éprouver des maladies, suites des fatigues excessives du voyage, de l'espace étroit dans lequel ils étaient resserrés dans un climat tout à la fois humide et brûlant, et du régime auquel ils étaient astreints, se voyant privés de la nourriture substantielle à laquelle ils étaient accoutumés, et ne pouvant s'habituer à la vie des Indiens, qui ne se nourrissaient presque que de végétaux. Leurs souffrances étaient augmentées et rendues plus aiguës encore par cette inquiétude dévorante qui entretient une irritation funeste dans l'esprit, et par cette longue attente sans cesse trompée qui ronge le cœur peu à peu. Accoutumés à une vie active et variée, ils n'avaient rien à faire qu'à se promener sur les tristes débris qui formaient leur demeure, et qu'à plonger un regard avide dans l'horizon, pour chercher à découvrir le canot de Fiesco, s'étonnant de son absence prolongée, et doutant qu'il revînt jamais. Les jours se succé-

daient, un temps bien plus que suffisant pour le voyage s'était écoulé, et l'on ne revoyait point le canot; on n'en recevait aucune nouvelle. Ils commençaient à craindre que leurs messagers n'eussent péri. S'il en était ainsi, combien de temps resteraient-ils dans cette position, attendant inutilement des secours qui ne devaient jamais arriver? Les uns tombèrent dans un profond abattement, d'autres se livrèrent à des excès d'impatience et de fureur. Des murmures éclatèrent, et, comme il n'est que trop ordinaire aux hommes qui sont au désespoir, ces murmures étaient de la nature la plus déraisonnable. Au lieu de consoler leur commandant vieux et infirme, qui était enveloppé dans le même malheur, qui souffrait plus qu'aucun d'eux, et qui cependant ne cessait de s'occuper des moyens d'améliorer leur sort, ils commencèrent à se répandre en injures contre lui, comme étant la cause de toutes leurs infortunes.

Le mécontentement d'une foule aveugle, qui ne sait ce qu'elle veut, serait peu inquiétant si elle était abandonnée à elle-même, et il ne s'exhalerait probablement qu'en vaines clameurs; mais c'est lorsqu'il se trouve un ou deux esprits malfaisans pour lui donner une direction, qu'il devient vraiment redoutable. Au nombre des officiers de Colomb se trouvaient deux frères, Francisco et Diego de Porras. Ils étaient parens du trésorier royal Moralès, qui avait épousé leur sœur, et avait prié Colomb de leur donner quelque emploi à bord de ses

vaisseaux[1]. Pour faire plaisir à Moralès, il avait nommé Francisco de Porras, capitaine de l'une des caravelles, et avait obtenu pour son frère Diego l'emploi de notaire en chef de l'escadre. Il les avait traités, dit-il, comme s'ils eussent été ses parens, quoique ni l'un ni l'autre ne fût au niveau de la place qu'il leur avait donnée. Ils étaient vains, insolens, et comme beaucoup d'autres que Colomb avait comblés de bienfaits, ils le payèrent de la plus noire ingratitude[2].

Les deux frères, voyant l'état d'effervescence et d'irritation où se trouvaient les matelots, se mêlèrent parmi eux, et les travaillèrent sourdement en répandant les insinuations les plus séditieuses. Ils les assuraient qu'ils étaient bien dupes s'ils fondaient quelque espoir de délivrance sur le retour de Mendez. Ce n'était qu'une ruse de l'amiral pour les apaiser et les faire servir à ses projets. Il n'avait ni l'intention ni le désir de retourner en Espagne; il en était banni. L'île d'Hispaniola lui était également fermée, comme ils l'avaient vu clairement, puisque ses vaisseaux, au moment d'une tempête, n'avaient pu obtenir la permission d'entrer dans le port. A présent, tous les lieux étaient indifférens pour Colomb, et il était content de rester à la Jamaïque jusqu'à ce que ses amis eussent pu arranger ses affaires à la cour et obtenir son rappel. Quant

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 102.

(2) Lettre de Colomb à son fils Diego. Navarrete, *Collec.*

à Mendez et à Fiesco, ils avaient été envoyés par Colomb en Espagne pour ses intérêts personnels, et non pas à Hispaniola pour y demander un vaisseau. Autrement, pourquoi ce vaisseau qui devait les emmener n'arrivait-il pas? ou pourquoi Fiesco ne revenait-il pas comme il l'avait promis? En supposant même que les canots eussent réellement été envoyés pour demander du secours, le long espace de temps qui s'était écoulé depuis leur départ sans qu'on eût de leurs nouvelles donnait lieu de croire que les messagers avaient péri en route. Dans ce cas, le seul parti qui leur restait était de prendre les canots des Indiens et de s'efforcer de gagner Hispaniola. Mais il n'y avait point d'espoir de décider l'amiral à une pareille entreprise; il était trop vieux, trop impotent par suite de sa goutte pour s'exposer aux fatigues d'un semblable voyage. Après tout, devaient-ils donc toujours être sacrifiés à ses intérêts ou être les victimes de ses infirmités? renoncer à leur unique chance de salut, et rester pour périr avec lui sur les débris de leurs vaisseaux? S'ils réussissaient à gagner Hispaniola, ils n'en seraient que mieux reçu pour avoir laissé l'amiral derrière eux. Ovando était son ennemi secret; il craignait qu'il n'obtînt de nouveau le gouvernement de l'île. A leur arrivée en Espagne, ils pourraient compter sur l'appui de l'évêque Fonseca dont l'animosité contre Colomb était bien connue; d'ailleurs, les frères Porras avaient des parens et des amis puissans à la cour, qui seraient près à ré-

futer tous les rapports que pourrait faire l'amiral, et ils citaient l'exemple de la sédition de Roldan pour prouver que les préventions du public et des gens en place seraient toujours contre lui. Ils allaient même plus loin, et ils insinuaient que Leurs Majestés, qui, dans cette occasion, lui avaient ôté une partie de ses dignités et de ses priviléges, seraient bien aises d'avoir un prétexte pour le dépouiller du reste [1].

Colomb n'ignorait pas que les esprits des matelots étaient envenimés contre lui; il s'était vu plus d'une fois traité avec une ingrate insolence, et il s'était entendu reprocher d'être la cause de leurs désastres. Cependant, accoutumé à l'injustice des hommes dans l'adversité, et instruit, par des épreuves continuelles, à dompter ses passions, il supportait leur pétulance, calmait leur irritation, et s'efforçait de relever leur courage en faisant briller à leurs yeux l'espoir d'un prompt secours. Encore un peu de temps, et il se flattait que Fiesco reviendrait avec de bonnes nouvelles, et qu'alors la certitude d'être secouru mettrait fin à toutes ces clameurs. Mais le mal était plus grand qu'il ne le croyait; une sédition complète s'était organisée parmi ses gens.

Le 2 janvier 1504, Colomb était couché dans sa cabine, sur la poupe de son vaisseau, saisi d'un violent accès de goutte qui le rendait alors presque

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 102.

perclus de tous ses membres. Tandis qu'il réfléchissait à sa désastreuse situation, il vit tout à coup entrer dans sa chambre Francisco de Porras. Ses manières brusques et l'agitation de tous ses traits prouvaient assez la nature hostile de sa visite. Il montrait l'impudence audacieuse d'un homme qui s'apprête à commettre ouvertement un crime. Se répandant en plaintes amères sur ce qu'ils étaient abandonnés dans ce lieu de désolation, pour y périr lentement l'un après l'autre, il accusa l'amiral de n'avoir pas l'intention de retourner en Espagne. Colomb entrevit quelque projet sinistre dans cette arrogance inaccoutumée. Il conserva cependant tout son calme, et se soulevant avec peine de son lit de douleur, il voulut raisonner avec Porras. Il chercha à lui démontrer l'impossibilité de partir, avant que ceux qui étaient allés à Hispaniola ne leur eussent envoyé un vaisseau. Il lui représenta combien l'impatience où il était lui-même de quitter l'île devait être encore bien plus vive que celle de tous ses compagnons, puisqu'il avait non-seulement à pourvoir à sa propre sûreté, mais qu'il répondait devant Dieu et devant ses souverains de la vie de tous ceux qui avaient été confiés à sa garde. Il rappela qu'il les avait toujours consultés tous sur les mesures à prendre pour le salut commun, et qu'il n'avait rien fait qu'avec l'approbation générale; et il finit par dire que s'ils pensaient qu'il y eût une autre marche à suivre, il les priait de se rassembler près de lui, pour peser le pour et le

contre, et adopter ensuite l'avis qui paraîtrait le plus sage.

Mais les mesures de Porras et de ses compagnons étaient concertées d'avance, et lorsque des hommes sont déterminés à se révolter, ils sont sourds à la voix de la raison. Il répondit brusquement que ce n'était plus le moment de délibérer, et qu'il n'y avait pas d'autre alternative que de s'embarquer immédiatement ou de rester à la grâce de Dieu. « Quant à moi, ajouta-t-il en tournant le dos à l'amiral et en élevant la voix de manière à ce qu'elle retentit dans tout le vaisseau, je suis pour retourner en Castille, et ceux qui le voudront peuvent me suivre. » Des cris confus partirent aussitôt de tous côtés : « Je vous suivrai!... Et moi aussi!... Et moi. » Une foule de matelots se précipitèrent sur le tillac, brandissant leurs armes et faisant retentir l'air de cris séditieux mêlés de menaces. Les uns demandaient à Porras ce qu'il fallait faire; d'autres s'écriaient : « Castille! Castille! » tandis qu'au milieu du tumulte général, on distinguait les voix de quelques misérables qui menaçaient les jours de l'amiral.

Au bruit du tumulte, Colomb se traîna hors de son lit, tout malade et tout perclus qu'il était, et sortit en chancelant de sa cabine, espérant par sa présence parvenir à calmer les mutins. Mais trois ou quatre de ses fidèles serviteurs craignant qu'on ne se portât à quelque violence contre sa personne, se prcipitèrent entre la foule et lui, et le

prenant entre leurs bras, ils le forcèrent à retourner dans sa cabine.

L'Adelantado s'était aussi hâté de sortir de sa chambre, mais dans une attitude toute différente. Il avait saisi sa lance, et il paraissait décidé à soutenir seul, s'il le fallait, le choc de toute la bande. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que plusieurs de ceux qui étaient restés fidèles à leur devoir parvinrent à calmer sa fureur, et le décidèrent à déposer sa lance et à se retirer près de son frère. Ils supplièrent alors Porras et ses compagnons de partir paisiblement, puisque personne ne cherchait à s'y opposer. Ils leur représentèrent qu'ils n'avaient rien à espérer de la violence, et que s'ils causaient la mort de l'amiral, ils s'attireraient le châtiment le plus sévère de la part du roi et de la reine[1].

Ces sages observations modérèrent la turbulence des mutins, et ils commencèrent à tout préparer pour mettre leur plan à exécution. Prenant dix canots que l'amiral avait achetés des Indiens, ils y montèrent avec autant de joie que s'ils eussent été certains de débarquer immédiatement en Espagne. Quelques matelots qui n'avaient point pris part à la rébellion, se voyant près d'être abandonnés par une si grande partie de leurs camarades, et craignant de rester en arrière, lors-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 32. *Hist. del Almirante*, cap. 102.

qu'ils seraient réduits à un si petit nombre, se hâtèrent de rassembler leurs effets, et entrèrent aussi dans les canots. Le nombre des Espagnols qui quittèrent ainsi l'amiral monta à quarante-huit. Beaucoup de ceux qui restèrent ne furent retenus que par la maladie, car s'ils eussent été bien portans, la plupart d'entre eux auraient accompagné les déserteurs[1]. Le petit nombre de ceux qui étaient restés fidèles, et les malades qui se traînaient avec peine hors de leurs cabines, se crurent perdus en voyant le départ des mutins, et s'abandonnèrent aux larmes et aux gémissemens. Malgré son état de souffrance, Colomb quitta son lit, se mêla parmi ces braves gens, alla visiter les malades, et prit tous les moyens possibles de leur rendre un peu de courage et d'espérance. Il les exhorta à mettre leur confiance en Dieu, qui les délivrerait, et il promit qu'à son retour en Espagne, il se jeterait aux pieds de la reine, ferait valoir leur fidélité et leur constance, et obtiendrait pour eux des récompenses qui les dédommageraient amplement de tous les maux qu'ils auraient soufferts[2].

Pendant ce temps, Francisco de Porras et ses compagnons côtoyaient l'île dans la direction de l'est, avec leur escadre de canots, et suivaient la même route qu'avaient prise Mendez et Fiesco. Partout où ils débarquaient, ils commettaient les

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 102.
(2) Las Casas, lib. II, cap. 32.

plus affreux désordres, dérobant aux Indiens non-seulement leurs provisions, mais tout ce qui tentait leur cupidité. Ils cherchaient à faire retomber sur Colomb tout l'odieux de leur conduite, car ils assuraient qu'ils n'agissaient que par ses ordres, et qu'il payerait tout ce qu'ils prenaient; ils allèrent jusqu'à dire aux naturels de tuer l'amiral, s'il refusait de faire droit à leurs réclamations. Ils le représentaient partout comme l'implacable ennemi des Indiens, comme un homme qui avait déjà gouverné en tyran plusieurs autres îles, causant la misère et la mort des naturels, et qui ne cherchait à s'établir à la Jamaïque que pour accabler ses habitans sous le poids des mêmes malheurs.

Ayant atteint l'extrémité orientale de l'île, ils attendirent que le temps fût tout-à-fait calme avant de s'aventurer à travers le golfe. Comme ils étaient très-maladroits à diriger des canots, ils se procurèrent plusieurs Indiens pour les accompagner. La mer étant enfin parfaitement tranquille, ils commencèrent leur voyage. Mais à peine avaient-ils fait quatre lieues, qu'un vent contraire s'éleva, et que les vagues commencèrent à s'enfler; ils cherchèrent aussitôt à regagner la terre. Les canots construits si légèrement, et dont la quille était presque ronde, se renversaient facilement et demandaient à être dans un équilibre parfait. Ils étaient très-chargés, et lorsque la mer devint houleuse, elle y entrait souvent avec impétuosité. Les Espagnols prirent

l'alarme, et tâchèrent d'alléger les canots, en jetant à la mer tout ce dont ils pouvaient se passer, ne gardant que leurs armes et une partie de leurs provisions. L'ouragan redoubla de violence, et le danger devint plus pressant. Alors ils forcèrent les Indiens à se jeter dans la mer, ne gardant que ceux qui étaient indispensables pour manœuvrer les canots. Si ces malheureux hésitaient à obéir, ils les y poussaient rudement avec la pointe de leurs épées. Les Indiens étaient excellens nageurs, mais la terre était trop éloignée pour qu'il leur fût possible de l'atteindre. Ils restèrent donc autour des canots, s'y accrochant de temps en temps pour se reposer et reprendre haleine ; mais comme leurs poids dérangeait l'équilibre et augmentait le danger, les Espagnols leur abattaient les mains et les replongeaient dans les flots à grands coups d'épée. Quelques-uns moururent sous les coups de ces hommes sans pitié ; d'autres, épuisés de fatigue, s'enfoncèrent dans les flots ; il en périt ainsi dix-huit de la manière la plus déplorable, et il n'y eut d'épargnés que ceux qui avaient été conservés pour conduire les canots [1].

Lorsque les Espagnols eurent regagné la terre, les avis furent très-partagés sur la marche qu'ils avaient à suivre. Quelques-uns voulaient qu'on se rendît à Cuba où le vent les poussaient directement et d'où ils pensaient qu'il serait facile de

(1) *Hist. del Almirante*, cap 102. Las Casas, lib. II, cap. 32.

gagner l'extrémité d'Hispaniola. D'autres conseillaient de retourner au port où ils avaient laissé l'amiral pour faire leur paix avec lui ou s'emparer de ce qui restait d'armes et de provisions, car ils avaient presque tout jeté à la mer pendant le danger qu'ils avaient couru. D'autres enfin insistaient pour qu'on essayât encore de se rendre à Hispaniola aussitôt que la mer redeviendrait tranquille.

Ce dernier avis prévalut. Ils restèrent un mois dans un village indien, près de la pointe orientale de l'île, vivant aux dépens des naturels, et les traitant de la manière la plus arbitraire et la plus capricieuse. Enfin, lorsque le temps leur parut calme, ils firent une seconde tentative, mais ils furent de nouveau rejetés sur les côtes par des vents contraires. Perdant alors toute patience, et désespérant de réussir jamais dans leur folle entreprise, ils abandonnèrent les canots et retournèrent à l'ouest, errant de village en village comme une troupe de bandits sans frein et sans lois, vivant de tout ce qu'ils pouvaient trouver, employant, pour se procurer des vivres, la force ou la douceur, suivant la réception qu'on leur faisait, et traversant l'île comme un fléau destructeur [1].

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 102. Las Casas, lib. II, cap. 32.



CHAPITRE III.

Disette de provisions.—Stratagème de Colomb pour en obtenir des naturels (1504).

Tandis que Porras et ses partisans se répandaient dans le pays et s'abandonnaient à tous les excès avec cette espèce d'apathie sombre et brutale dans laquelle jette presque toujours l'abandon de tout principe, Colomb au contraire offrait l'image d'un homme soutenu par la pureté de sa conscience et fidèle aux autres comme à lui-même. Lorsqu'il vit s'éloigner les hommes les plus sains et les plus robustes de sa garnison, il redoubla d'efforts pour rendre un peu de courage aux compagnons débiles et abattus qui lui restaient. Bien peu d'entre eux auraient été capables de prendre les armes en cas d'attaque, et les soins qu'exigeaient les malades et la garde des débris qui leur servaient d'asile, empêchaient

Colomb de pouvoir détacher personne pour aller à la découverte, et chercher à se procurer des vivres. Oubliant ses souffrances personnelles, il ne cessait d'aviser aux moyens de soulager celles des autres et de rétablir la santé de ses compagnons. Par la bonne foi la plus scrupuleuse et les meilleurs procédés envers les naturels, et par un emploi judicieux des objets de trafiç qui lui restaient, il se procurait de temps en temps des provisions assez considérables. Il ordonna que les meilleures et les plus nourrissantes fussent données aux malades, ainsi que le reste de biscuit de mer qui était encore intact. Sachant à quel point l'imagination peut influer sur la santé, il s'efforçait de ranimer les esprits et les espérances de ceux qui se laissaient aller au découragement. Cachant ses inquiétudes à tous les yeux, il montrait toujours une physionomie calme et même satisfaite; il adressait quelques mots de bonté à tous ceux qu'il rencontrait, et entretenait leur espoir d'être bientôt secourus. Par ces soins attentifs et paternels, Colomb parvint à rendre à ses compagnons le courage et la santé, et il les amena tous au point de pouvoir contribuer à la sûreté commune. Des réglemens sages, maintenus avec calme mais avec fermeté, conservaient le bon ordre partout. Ses gens sentaient les avantages d'une discipline salutaire, et ils comprenaient que les privations que leur imposait leur chef n'étaient que pour leur bien, et finissaient toujours par tourner à leur profit.

Colomb était ainsi parvenu à détourner les maux intérieurs qui pouvaient détruire son petit établissement, lorsque de plus alarmans commencèrent à le menacer du dehors. Les Indiens, essentiellement imprévoyans, n'ayant point l'habitude d'amasser des provisions, et ne pouvant s'astreindre à un surcroît de travail, trouvèrent difficile de fournir chaque jour la quantité de vivres nécessaires à tant de gens affamés. Les colifichets d'Europe, qui d'abord leur avaient paru si précieux, perdaient de leur valeur à mesure qu'ils devenaient plus communs. L'importance de l'amiral était beaucoup diminuée à leurs yeux depuis la désertion d'une si grande partie de son monde, et les malignes insinuations des rebelles avaient provoqué contre lui le ressentiment et l'inimitié de plusieurs caciques qui avaient coutume de lui fournir des provisions.

Par degrés les vivres devinrent donc plus rares. Les conventions faites par Diego Mendez pour recevoir chaque jour une certaine quantité de provisions, n'étaient plus remplies qu'imparfaitement, et bientôt les distributions journalières cessèrent tout-à-fait. Les Indiens n'apportaient plus leurs denrées au port, et même ils les refusaient souvent lorsqu'on venait les leur demander. Les Espagnols étaient obligés de parcourir les environs pour obtenir de quoi apaiser leur faim; mais de momens en momens cette recherche devenait plus difficile, et bientôt à toutes les autres causes de désespoir vint se joindre l'horrible crainte de la famine.

L'amiral entendait les tristes pressentimens de ses compagnons, il voyait les malheurs dont ils étaient menacés, et il ne savait comment y apporter remède. Recourir à la force était une mesure bien dangereuse, et dont l'effet ne serait que temporaire. Elle obligerait à une sortie générale tous ceux qui étaient assez bien portans pour prendre les armes, tandis que lui et les autres malades resteraient sans défense sur les débris de leurs vaisseaux, exposés à la vengeance des naturels.

Pendant ce temps, la disette augmentait tous les jours. Les Indiens voyaient les besoins des hommes blancs, et ils avaient appris d'eux l'art de trafiquer. Ils demandaient dix fois plus d'objets que dans le commencement pour les moindres provisions, et ils les apportaient en petite quantité pour exciter l'avidité des Espagnols pressés par la faim. Enfin, ces légers secours cessèrent tout-à-fait, et les Espagnols se virent réduits à la plus affreuse détresse. Il paraît que les mensonges de Porras et de sa bande avaient excité l'indignation des naturels, et qu'ils cachaient toutes les provisions, dans l'espoir, ou de causer la mort de l'amiral et de ses compagnons, ou de les forcer à quitter l'île.

Dans cette extrémité, une heureuse idée se présenta à l'imagination de Colomb. Ses connaissances astronomiques lui firent connaître que dans trois jours il y aurait, à l'entrée de la nuit, une éclipse de lune totale. En conséquence, il envoya un Indien

de l'île d'Hispaniola, qui lui servait d'interprète, convoquer les principaux caciques pour une grande conférence, qu'il fixa au jour de l'éclipse. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, l'amiral leur dit par l'organe de l'interprète que ses compagnons et lui étaient les adorateurs d'un Dieu qui habitait le ciel; que ce Dieu se montrait favorable à tous ceux qui faisaient le bien, mais qu'il punissait les transgresseurs de ses lois et les méchans; qu'ils avaient pu remarquer eux-mêmes qu'il avait protégé le voyage de Diego Mendez et de ses compagnons qui étaient partis par les ordres de leur chef, tandis que, pour punir la rébellion de Porras et de sa troupe, il leur avait envoyé des vents contraires et des tempêtes; que ce Dieu puissant était irrité contre les Indiens, qui, au mépris des traités, avaient refusé de fournir des provisions à ses fidèles adorateurs, et qu'il allait les en punir par la famine et la peste; que de crainte qu'ils ne fussent sourds à cet avertissement, il ferait paraître cette nuit même dans les cieux un signe visible de sa colère : ils verraient la lune changer de couleur et retirer par degrés sa lumière; marque infaillible des châtimens effroyables qui les attendaient.

A cette prédiction faite d'un ton solennel, beaucoup d'Indiens prirent l'alarme; d'autres la traitèrent avec dérision, mais tous attendirent la nuit dans une morne inquiétude. Lorsqu'ils aperçurent une ombre épaisse s'avancer lentement sur le disque de la lune, ils commencèrent à trembler.

Leurs craintes augmentèrent à mesure que l'ombre s'épaissit, et lorsqu'ils virent une obscurité mystérieuse se répandre sur toute la nature, leur terreur ne connut plus de bornes. Courant chercher toutes les provisions qu'ils purent se procurer, ils se précipitèrent vers les vaisseaux, en poussant des cris et des gémissemens lamentables. Ils se jetèrent aux pieds de Colomb, le supplièrent d'intercéder auprès de son Dieu, pour obtenir de lui de détourner les affreux malheurs qui les menaçaient, et ils lui assurèrent qu'à l'avenir ils lui apporteraient tout ce qu'il pourrait désirer. Colomb leur dit alors qu'il allait se retirer pour communiquer avec la divinité. S'enfermant dans sa cabine, il y resta tout le temps que l'éclipse augmenta, pendant que les forêts et les côtes voisines retentissaient des hurlemens et des supplications des sauvages. Lorsque l'amiral vit que l'éclipse allait diminuer, il sortit et il dit aux naturels qu'il avait intercédé pour eux auprès de son Dieu, qui, à condition qu'ils tiendraient leurs promesses, daignait leur pardonner pour cette fois, et qui, pour preuve de sa clémence, allait retirer le nuage qui voilait l'éclat de la lune.

Lorsque les Indiens virent cet astre reprendre toute sa splendeur, et parcourir le firmament dans toute sa beauté première, ils accablèrent l'amiral de remercîmens pour son intercession, et ils retournèrent chez eux, enchantés d'avoir échappé à de si grands désastres. Depuis ce moment ils re-

gardèrent Colomb avec un respect mêlé de crainte, comme un homme qui jouissait de la faveur spéciale et de la confiance intime de la divinité, puisqu'il savait sur la terre ce qui se passait dans les cieux. Ils s'empressèrent de se le rendre propice par des offrandes de toute espèce; des provisions abondantes arrivèrent chaque jour au port, et les Espagnols n'eurent plus à craindre la famine[1].

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 3. Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 33.

CHAPITRE IV.

Mission de Diego de Escobar auprès de l'amiral (1504).

Huit mois s'étaient alors écoulés depuis le départ de Mendez et de Fiesco; cependant on n'avait aucune nouvelle de leur sort. Pendant long-temps les Espagnols avaient tenu leurs regards attachés sur l'océan, se flattant que chaque canot indien qu'ils apercevaient dans l'éloignement était le bâtiment qui venait les délivrer; mais ceux même qui cherchaient le plus à se bercer de trompeuses illusions tombèrent enfin dans le découragement. Que de périls menaçaient des barques aussi fragiles dans une expédition semblable! Ou les canots avaient été renversés par les courans contraires, et engloutis par les vagues soulevées, ou leurs équipages avaient péri au milieu des montagnes escar-

pées et des tribus sauvages d'Hispaniola. Pour ajouter à leur accablement, ils apprirent qu'un bâtiment submergé avait été vu le long des côtes de la Jamaïque, où les courans l'avaient apporté. C'était peut-être le navire envoyé à leur secours, et alors toutes leurs espérances étaient englouties avec lui. On dit que ce bruit avait été inventé et propagé dans l'île par les rebelles, afin qu'il arrivât aux oreilles de ceux qui restaient fidèles à l'amiral, et qu'il les réduisît au désespoir[1]. S'il en était ainsi il produisit l'effet qu'ils en attendaient. Perdant toute espérance d'être secourus, et se regardant comme oubliés et abandonnés du monde, plusieurs des compagnons de Colomb, égarés et furieux, conçurent à leur tour des projets insensés. Une nouvelle conspiration fut formée par un nommé Bernardo, apothicaire de Valence, qui avait pour principaux complices Alonzo de Zamora et Pedro de Villatoro. Ils se proposaient d'imiter Porras, de s'emparer des canots qui restaient, et de chercher à gagner Hispaniola[2].

La révolte était sur le point d'éclater, lorsqu'un soir, vers le crépuscule, on aperçut une voile qui semblait s'avancer vers le port. Il est plus facile de concevoir que de décrire les transports de joie des pauvres Espagnols. C'était un navire assez petit; il resta en mer, et envoya sa chaloupe pour visiter les bâtimens naufragés. Tous les yeux s'y portèrent

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 104.
(2) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 33.

aussitôt pour jouir enfin de l'aspect de chrétiens, de libérateurs. Lorsque la chaloupe fut plus près, ils y reconnurent Diego de Escobar, homme qui avait été l'un des complices les plus actifs de Roldan dans sa rébellion, qui avait été condamné à mort sous l'administration de Colomb, et qui avait obtenu sa grâce de son successeur Bobadilla. Le choix d'un pareil messager n'était pas d'un bon augure.

Lorsque la chaloupe fut contre les vaisseaux, Escobar passa une lettre d'Ovando, gouverneur d'Hispaniola, ainsi qu'un tonneau de vin et un quartier de porc, envoyés en présent à l'amiral. Il se retira alors à quelque distance, et parla de loin à Colomb. Il lui dit qu'il était envoyé par le gouverneur pour lui exprimer toute la part qu'il prenait à ses infortunes, et le regret qu'il éprouvait de n'avoir point en rade de navire assez grand pour le ramener lui et son équipage, mais qu'il lui en enverrait un le plus tôt possible. Escobar assura en même temps l'amiral qu'on avait veillé fidèlement à ses intérêts à Hispaniola. Il le pria, s'il avait quelque lettre à écrire au gouverneur, de la lui donner le plus tôt possible, attendu qu'il désirait repartir immédiatement.

Il y avait quelque chose d'extrêmement singulier dans ce message; mais ce n'était pas le temps de faire des conjectures; Escobar voulait partir. Colomb se hâta donc d'écrire à Ovando une réponse conçue dans les termes les plus bienveillans,

lui peignant les dangers et l'horreur de sa position, augmentés encore par la révolte de Porras, mais lui exprimant sa confiance dans la promesse qu'il lui faisait de lui envoyer des secours, promesse sur la foi de laquelle il resterait patiemment à bord de ses caravelles naufragées. Il recommanda Diego Mendez et Barthélemi Fiesco à sa protection, lui assurant qu'ils n'avaient pas été envoyés à Saint-Domingue dans de mauvaises intentions, ni par suite d'aucun dessein artificieux, mais simplement pour exposer sa triste situation et pour demander du secours[1]. Lorsque Escobar eut reçu cette lettre, il retourna immédiatement à bord de son navire, qui déploya toutes ses voiles et disparut bientôt au milieu de l'obscurité croissante de la nuit.

Si les Espagnols avaient accueilli avec transport l'arrivée de ce bâtiment, son départ précipité et la conduite mystérieuse d'Escobar ne causèrent pas moins de consternation que de surprise. Il avait évité tout rapport avec eux, comme s'il ne prenait aucun intérêt à leur sort, comme s'il n'éprouvait aucune pitié pour leurs infortunes. Colomb vit les sombres nuages qui s'amoncelaient sur les fronts des matelots, et il craignit quelque nouvel orage. Il se hâta de chercher à dissiper leurs soupçons, disait qu'il était satisfait des explications qu'Ovando lui avait données, et les assurant que des vaisseaux viendraient bientôt les chercher.

(1) Las Casas, lib. II, cap. 34.

Pour donner plus de poids à ces paroles, il ajouta qu'il avait refusé de partir avec Escobar, parce que son bâtiment était trop petit pour emmener tous ses compagnons; qu'il avait préféré rester avec eux et partager leur sort, et qu'il avait dépêché la caravelle en toute hâte, afin qu'on ne perdît pas de temps à envoyer les vaisseaux nécessaires. Ces assurances, jointes à la certitude que leur situation était connue à Saint-Domingue, produisirent le meilleur effet. L'espoir des matelots se ranima, et la conspiration qui était au moment d'éclater resta sans exécution.

Mais, intérieurement, Colomb était tout-à-fait indigné de la conduite d'Ovando. Il l'avait laissé pendant plusieurs mois dans le plus grand danger, dans l'incertitude la plus cruelle, exposé aux attaques des naturels, aux révoltes de ses matelots, aux suggestions de son propre désespoir; et lorsqu'enfin il s'était décidé à lui envoyer un message, ce n'était que pour le narguer; il en chargeait un homme connu pour être l'un de ses plus cruels ennemis, et les chétives provisions qu'il lui envoyait semblaient n'être qu'une nouvelle insulte faite à leur détresse.

Colomb pensa qu'Ovando l'avait abandonné méchamment, dans l'espoir qu'il périrait à la Jamaïque craignant que, s'il revenait, il ne fût réinstallé dans le gouvernement d'Hispaniola; et il ne regardait Escobar que comme un espion envoyé par le gouverneur pour reconnaître l'état de Colomb et

celui de son équipage, et s'assurer s'ils existaient encore. Las Casas, qui était alors à Saint-Domingue, exprime des soupçons semblables. Il dit qu'Escobar fut choisi parce qu'Ovando était certain que le souvenir d'une vieille inimitié fermerait son cœur à tout sentiment de compassion pour l'amiral; qu'il avait ordre de ne point aller à bord des vaisseaux, de ne point prendre terre, de n'avoir de rapports qu'avec l'amiral, et de ne recevoir de lettres que de lui; en un mot, que c'était simplement un éclaireur envoyé à la découverte[1].

D'autres ont attribué la longue insonciance d'Ovando à un excès de prudence. Le bruit courait que Colomb, irrité de se voir suspendu de ses dignités par la cour d'Espagne, comptait transférer ses glorieuses conquêtes à Gênes, son pays natal, ou à quelque autre puissance. Ce bruit n'était pas nouveau, et Colomb y fait lui-même allusion dans la lettre qu'il avait remise à Diego Mendez pour les souverains catholiques. La seule excuse plausible qu'on puisse alléguer en faveur d'Ovando, c'est qu'il fut absent pendant plusieurs mois de Saint-Domingue, ayant été obligé d'aller combattre les naturels dans l'intérieur, et qu'il ne se trouvait pas dans le havre de vaisseau d'un port assez considérable pour conduire Colomb et son équipage en Espagne. Il put craindre que s'ils venaient ré-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 32. *Hist. del Almirante*, cap. 103.

sider quelque temps dans l'île, l'amiral ne voulût intervenir dans les affaires publiques et ne cherchât à se faire un parti, ou bien que, par suite du grand nombre d'ennemis qu'il y avait encore, sa présence ne fût une source de troubles et de nouveaux désordres[1]. Il valait donc mieux sous tous les rapports, se disait-il peut-être, que Colomb restât tranquillement à la Jamaïque jusqu'à ce qu'il arrivât quelque navire d'Espagne. Il ne courait, selon lui, aucun danger. Il avait des armes et des forces suffisantes pour se défendre, et il avait pris des arrangemens à l'amiable avec les naturels pour en obtenir des vivres, comme Diego Mendez, qui était l'auteur de ces négociations, n'avait sans doute pas manqué de le lui dire. Tels peuvent avoir été les raisonnemens par lesquels Ovando, placé entre son intérêt et sa conscience, s'efforça de les concilier, et s'aveugla volontairement sur l'odieux d'une mesure qui excita l'indignation de ses compatriotes, et qui a laissé une tache ineffaçable sur sa mémoire.

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 31. *Hist. del Almirante*, cap. 103.

CHAPITRE V.

Voyage en canot de Diègo Mendez et de Barthélemi Fiesco à Hispaniola (1504).

Il est convenable de parler ici de la manière dont Diègo Mendez et Barthélemi Fiesco s'acquittèrent de leur mission, et des circonstances qui empêchèrent ce dernier de retourner à la Jamaïque. Après avoir quitté l'Adelantado à l'extrémité orientale de l'île, ils continuèrent tout le jour à naviguer en droite ligne, animant les Indiens, qui conduisaient les canots et qui se reposaient souvent, à faire le plus de diligence possible. Il n'y avait pas un souffle de vent; le ciel était sans nuage, et la mer parfaitement calme; aussi la chaleur devint-elle bientôt intolérable. Rien ne les arbritait de l'ardeur du soleil, dont les rayons brûlans, réfléchis par l'océan, semblaient leur dessécher les yeux. Les Indiens,

épuisés par la chaleur et la fatigue, se jetaient souvent à la mer pour se rafraîchir, et après y être restés quelque temps, ils reprenaient leurs rames avec une nouvelle vigueur. Au coucher du soleil ils perdirent la terre de vue. Pendant la nuit les Indiens se relayèrent, et ils dormaient et ramaient tour à tour. Les Espagnols se divisèrent de la même manière; tandis que les uns prenaient du repos, les autres veillaient les armes à la main, prêts à se défendre en cas de perfidie de la part de leurs sauvages compagnons.

Après avoir travaillé et veillé de cette manière pendant une partie de la nuit, ils se trouvèrent tous extrêmement fatigués lorsque le jour reparut. Ils ne voyaient autour d'eux que le ciel et la mer. Leurs frêles canots, montant ou descendant au gré des vagues, paraissaient à peine capables de soutenir les douces ondulations de la mer par le temps le plus calme; comment résisteraient-ils aux efforts des flots en courroux si le vent venait à s'élever? Les deux chefs faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour relever les esprits abattus de leurs gens. Quelquefois ils leur permettaient de se reposer un moment, ou ils prenaient les rames et partageaient leurs travaux. Mais une nouvelle source de souffrances fit bientôt oublier les travaux et la fatigue. Pendant la journée précédente, qui avait été très-chaude, et pendant la nuit qui l'avait suivie, les Indiens altérés et harassés avaient bu toute la provision d'eau. Ils commencèrent bientôt à éprouver

les tourmens de la soif, qui devinrent de plus en plus insupportables à mesure que le soleil s'éleva sur l'horizon. Le calme qui favorisait la marche des frêles canots rendait encore leurs souffrances plus aiguës. Aucune brise ne venait agiter l'air ni amortir un peu les rayons ardens du soleil des tropiques. La perspective de tout cè que rencontraient leurs regards augmentait encore leur supplice; ils ne voyaient que de l'eau, et ils mouraient de soif. A midi le courage les abandonna tout-à-fait, et il leur fut impossible de ramer plus long-temps. Heureusement Mendez et Fiesco retrouvèrent en ce moment, ou prétendirent retrouver deux petites barriques d'eau qu'ils avaient peut-être réservées pour une semblable extrémité. Économisant avec prudence une ressource si précieuse, ils distribuaient de temps en temps quelques gorgées d'eau à leurs compagnons, et surtout aux Indiens qui ramaient, ce qui leur rendit la force de reprendre leurs travaux. Ils cherchèrent aussi à les encourager en leur faisant espérer d'arriver bientôt à une petite île nommée Navasa, qui se trouvait sur leur route et qui n'était qu'à huit lieues d'Hispaniola. Là ils trouveraient de l'eau pour étancher leur soif, et ils pourraient prendre quelque repos.

Pendant le reste du jour, ils continuèrent à ramer péniblement et d'une main presque défaillante, attachant sur l'horizon leurs regards avides, dans l'espoir de voir paraître l'île désirée. La jour-

née finit, le soleil se coucha, et ils n'aperçurent aucun vestige de terre, pas même un nuage qui, dans le lointain, eût pu les tromper un moment. D'après leurs calculs, ils avaient fait assez de chemin, depuis leur départ de la Jamaïque, pour se trouver à la hauteur de Navasa. Ils commencèrent à craindre d'avoir dévié de leur route, et si cela était, ils manqueraient l'île, et ils mourraient de soif avant de pouvoir atteindre Hispaniola.

La nuit devint tout-à-fait noire. Ils désespérèrent alors de toucher à Navasa, car cette île était si petite et si basse, que, même s'ils passaient auprès, l'obscurité les empêcherait de l'apercevoir. Un des Indiens tomba mort, succombant sous le poids des tourmens réunis de la fatigue, de la chaleur et d'une soif qui allait presque jusqu'à la rage. Son corps fut jeté à la mer. D'autres, palpitans et respirant à peine, étaient tombés au fond des canots. Leurs compagnons, épuisés et découragés, ne ramaient plus que bien faiblement. Quelquefois ils cherchaient à rafraîchir leurs palais desséchés, en tenant dans leur bouche de l'eau de mer; mais son âcreté et son amertume augmentaient encore leur soif. De temps en temps on leur donnait quelques gouttes d'eau des barriques, mais ce n'était qu'en cas de nécessité absolue, et principalement à ceux qui conduisaient les canots. La nuit était très-avancée; ceux dont le tour était venu de se reposer ne pouvaient dormir tant leur soif était ardente; ou, s'ils succombaient quelques instans

à la fatigue, ce n'était que pour rêver de sources jaillissantes et de fontaines limpides dont le souvenir, au réveil, ne faisait qu'augmenter leurs souffrances. La dernière goutte d'eau venait d'être épuisée par les rameurs, et elle n'avait servi qu'à irriter leurs tourmens. A peine pouvaient-ils encore agiter leurs pagaies; ils les abandonnaient l'un après l'autre, et il paraissait impossible qu'ils vécussent assez pour atteindre Hispaniola.

Mendez et Fiesco qui, avec un courage et une prudence admirables, avaient soutenu jusqu'alors cette lutte pénible contre la souffrance et le désespoir, commencèrent à s'y abandonner à leur tour. Diego Mendez avait les yeux fixés sur l'horizon qui s'éclairait graduellement de cette pâle lueur qui précède le lever de la lune. Au moment où elle parut, il vit qu'elle sortait de derrière une masse noire qui s'élevait au-dessus de la surface de l'océan. « Terre! terre! » s'écria-t-il au même instant. A ce cri, ses compagnons presque expirans semblèrent reprendre une nouvelle vie. C'était l'île de Navasa, mais si petite, si basse et si éloignée, que, sans le lever de la lune, jamais ils ne l'auraient aperçue. L'erreur qu'ils avaient commise sur la distance qu'ils croyaient avoir franchie, venait de ce qu'ils avaient mal calculé la vitesse des canots, ne tenant pas assez compte de la fatigue des rameurs qui avaient à lutter contre des courans contraires.

Une nouvelle vigueur se répandit alors à bord

des canots. Les Indiens se remirent au travail dans une sorte d'agitation fébrile; au point du jour ils atteignirent l'île, et, s'élançant sur la côte, tous rendirent au Dieu qu'ils adoraient de vives actions de grâces pour leur délivrance. L'île n'était qu'une masse de rochers d'une demi-lieue de tour. On n'y voyait ni arbre, ni buisson, ni herbe; ni source, ni fontaine. Mais après quelques instans de la plus pénible anxiété, les pauvres navigateurs trouvèrent, à leur grande joie, une quantité d'eau de pluie qui s'était amassée dans les creux des rochers. Y puisant avec avidité à l'aide de leurs calebasses, ils en burent immodérément pour tâcher d'étancher leur soif brûlante. Ce fut en vain que les plus prudens avertirent les autres du danger auquel ils s'exposaient. Les Espagnols étaient un peu plus raisonnables, mais les pauvres Indiens, dont les fatigues avaient augmenté la soif jusqu'à leur donner une fièvre ardente, se précipitaient sur l'eau fraîche avec une avidité presque frénétique. Plusieurs moururent sur-le-champ, et les autres tombèrent dangereusement malades [1].

Après avoir étanché leur soif, ils se mirent à chercher de la nourriture. Ils trouvèrent le long des côtes quelques poissons à coquille, et Diego Mendez ayant allumé du feu à l'aide d'un briquet

(1) Non loin de l'île de Navasa, une source d'eau douce jaillit du sein de la mer, et se mêlant avec ses ondes, en corrige l'amertume; mais cette circonstance était ignorée des Espagnols à cette époque. (Oviedo, *Cronica*, lib. VI, cap. 12.)

et de branches de bois sec, ils purent les cuire et faire un repas délicieux. Toute la journée fut consacrée au repos, et assis à l'ombre des rochers, les navigateurs fixaient des regards satisfaits sur Hispaniola dont les montagnes se dessinaient sur l'horizon, à huit lieues de distance.

A la fraîcheur du soir ils se remirent en route, animés par le repos, et ils arrivèrent heureusement au cap Tiburon le lendemain, qui était le quatrième jour depuis leur départ de la Jamaïque. Là ils débarquèrent sur les bords d'une belle rivière, où ils furent reçus avec bonté par les naturels. Telles sont les particularités, recueillies à différentes sources [1], de ce voyage intéressant et périlleux, d'où dépendait la délivrance de Colomb et de ses compagnons. Les voyageurs restèrent deux jours à se reposer parmi les naturels hospitaliers des bords de la rivière. Fiesco serait retourné à la Jamaïque, selon sa promesse, pour apprendre à l'amiral l'heureuse arrivée de son messager, mais les Espagnols et les Indiens avaient tant souffert pendant la traversée, que rien ne put les décider à courir les risques d'y retourner en canots.

Se séparant de ses compagnons, Diego Mendez prit pour l'accompagner six Indiens de l'île, et remonta courageusement dans son canot pour côtoyer Hispaniola jusqu'à Saint-Domingue qui était

(1) *Hist. del Almirante*, lib. II, cap. 31. *Testument de Diego Mendez*. Navarrete, tom. I.

à cent trente lieues de là. Après avoir fait quatre-vingts lieues, avec des fatigues infinies, luttant sans cesse contre des courans et exposé à mille périls de la part des tribus indiennes, il apprit que le gouverneur était parti pour Xaragua, à cinquante lieues dans l'intérieur. Toujours intrépide et prêt à affronter les fatigues et les obstacles, Mendez abandonna son canot, et avança seul et à pied à travers les forêts et les montagnes jusqu'à ce qu'il arrivât à Xaragua, achevant heureusement une des expéditions les plus périlleuses qui aient jamais été entreprises par un serviteur dévoué pour le salut de son maître.

Ovando le reçut avec bonté, et témoigna prendre le plus vif intérêt à la malheureuse situation de Colomb. Il fit maintes promesses d'envoyer sur-le-champ à son secours, mais les jours, les semaines, les mois même s'écoulèrent sans qu'il parlât de les effectuer. Il n'était alors occupé que de la guerre contre les naturels, et il donnait toujours pour prétexte de ces interminables délais, qu'il n'y avait point à Saint-Domingue de bâtimens assez grands pour le voyage de la Jamaïque. Mais s'il avait pris un intérêt véritable à la sûreté d'un homme tel que Colomb, il lui aurait été facile, dans l'espace de huit mois, de trouver quelque moyen, sinon de l'envoyer chercher avec tous ses compagnons, du moins de lui faire porter des provisions abondantes et des secours de toute espèce.

Le fidèle Mendez resta sept mois à Xaragua, où

Ovando le retenait sous différens prétextes pour l'empêcher de se rendre à Saint-Domingue, excité en partie par la crainte que Mendez n'eût été chargé par l'amiral de quelque mission secrète, et par le désir de mettre obstacle à ce qu'il se procurât les secours qu'il sollicitait. Enfin, à force d'importunités, il obtint la permission d'aller à Saint-Domingue, et d'attendre l'arrivée de vaisseaux qu'on y attendait, dans l'espoir qu'il pourrait en acheter un pour le compte de l'amiral. Il partit immédiatement, à pied, pour entreprendre un voyage de soixante-dix lieues à travers des forêts et des montagnes remplies d'Indiens farouches et exaspérés. Ce fut après son départ qu'Ovando dépêcha la caravelle commandée par Escobar, dont la visite équivoque et singulière parut aux yeux de Colomb celle d'un espion envoyé dans un camp ennemi.

CHAPITRE VI.

Propositions de Colomb aux rebelles. — Bataille de l'Adelantado contre Porras et ses complices (1503).

Lorsque Colomb eut calmé le désespoir dans lequel la courte visite et le brusque départ d'Escobar avaient plongé ses compagnons, il résolut de profiter de cette circonstance pour faire une nouvelle tentative auprès des rebelles. Il savait qu'ils étaient découragés par la perspective des calamités inévitables qui suivent une vie de vagabondage et de désordres; que beaucoup désiraient rentrer dans le sentier sûr et paisible du devoir, et que les malintentionnés, voyant avec quelle adresse il avait déjoué toutes leurs intrigues auprès des naturels pour produire la disette, commençaient à craindre qu'il ne finît par triompher et qu'ils ne fussent exposés à toute sa vengeance. Il

pensa que c'était une occasion favorable de mettre ces sentimens à profit, et de chercher par la douceur à les rappeler auprès de lui. Il envoya donc deux de ses gens, qui avaient conservé des intelligences avec les rebelles, pour leur apprendre l'arrivée récente d'un bâtiment, chargé de dépêches du gouverneur d'Hispaniola, qui promettait de les délivrer bientôt. Colomb leur offrait, s'ils rentraient immédiatement dans le devoir, de leur pardonner le passé, de les traiter avec bienveillance, et de les emmener avec lui, à bord des vaisseaux qu'il attendait. Pour les convaincre qu'il était réellement arrivé un navire, il leur envoya une partie du porc qui avait été apporté par Escobar.

Dès que Francisco de Porras aperçut ces ambassadeurs, il s'avança à leur rencontre, accompagné seulement de quelques-uns des chefs de sa bande. Il s'imaginait que ce pouvait être quelques propositions de l'amiral, et il craignait qu'elles ne fussent entendues par la masse de ses gens, qui, dans un accès de mécontentement ou de repentir, pourraient bien l'abandonner à la moindre apparence de pardon. Après avoir écouté les nouvelles dont ces messagers étaient porteurs, et les ouvertures qu'ils étaient chargés de faire, Porras et ses confidens intimes se consultèrent quelque temps. Perfides eux-mêmes, ils doutaient de la sincérité de l'amiral, et se rendant justice, ils ne pouvaient croire qu'il eût la magnanimité de leur pardonner. Ils résolurent donc de ne point se fier à ses offres

d'amnistie. Ils répondirent aux messagers qu'ils n'avaient nul désir de retourner à bord des vaisseaux, et qu'ils préféraient vivre en liberté dans l'île. Ils offraient néanmoins de s'engager à mener une conduite paisible et régulière, si l'amiral leur promettait solennellement, au cas où il arriverait deux vaisseaux, de leur en donner un pour s'y embarquer, et, s'il n'en arrivait qu'un, de leur en laisser la moitié; et en même temps à condition que l'amiral partagerait avec eux les vivres et les provisions qui lui restaient, attendu que la mer avait englouti tout ce qu'ils en avaient. Sur l'observation qui leur fut faite que ces demandes étaient extravagantes et inadmissibles, ils répondirent insolemment que, si elles ne leur étaient pas accordées de bonne grâce, ils emploieraient la force; et, avec cette menace, ils congédièrent les ambassadeurs[1].

Cette conférence ne put avoir lieu si secrètement que le reste des rebelles ne fussent instruits de ce qui s'était passé, et l'amnistie qui était offerte, jointe à la perspective de sortir de l'île, agitait et faisait fermenter toutes les têtes. Porras, craignant leur désertion, eut recours à toute son éloquence, et aux mensonges les plus impudens pour les abuser. Il leur dit que ces offres de l'amiral n'étaient qu'un piége; que cruel et vindicatif par caractère, il ne cherchait à les attirer en son

(1) Las Casas, lib. II, cap. 35. *Hist. del Almirante*, cap. 106.

pouvoir que pour faire tomber sur eux sa vengeance. Il les exhorta à persister dans leur courageuse résistance à sa tyrannie, leur rappelant que ceux qui en avaient agi de la sorte à Hispaniola, avaient fini par triompher, et par l'envoyer enchaîné en Espagne. Il les assura qu'ils pourraient en faire autant, et il leur vanta de nouveau l'appui et les protections sur lesquelles il pouvait compter auprès de la cour. Mais son assertion la plus audacieuse fut relativement à la caravelle d'Escobar. Elle montre l'ignorance du siècle, et jusqu'où allait la superstition des matelots par rapport à Colomb et à ses connaissances astronomiques. Porras leur affirma qu'aucune caravelle véritable n'était arrivée; que c'était simplement un fantôme conjuré par l'amiral; qui était profondément versé dans la nécromancie. Il cita pour preuve, qu'on ne l'avait vue qu'à la brune, qu'elle n'avait eu de communication qu'avec l'amiral, et qu'elle avait disparu tout à coup dans la nuit. Si c'eût été réellement un vaisseau, les gens de l'équipage auraient cherché à parler à leurs compatriotes; l'amiral, son fils et son frère n'auraient pas laissé échapper cette occasion de retourner à Saint-Domingue; enfin, le bâtiment serait resté quelque temps dans le port, et ne se serait pas évanoui d'une manière si soudaine et si mystérieuse[1].

Par ces déceptions et d'autres semblables, Porras

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 106. Las Casas, lib. II, cap. 35.

réussit à retremper les esprits des rebelles et à leur rendre une partie de leur courage. Toutefois, craignant qu'ils ne cédassent à de nouvelles réflexions ou à d'autres offres de l'amiral, il résolut de leur faire commettre quelque acte de violence qui ne leur laissât aucune chance de pardon. Ayant combiné son plan, il se dirigea un jour vers un village indien, appelé Maima, où fut bâtie ensuite une ville nommée Séville, et qui était à un quart de lieue des vaisseaux. Son intention était, dit-on, de s'emparer des vivres qui étaient à bord des navires naufragés, et de faire l'amiral prisonnier[1].

Colomb fut informé des desseins des rebelles, et de leur approche. Confiné dans sa cabine par ses infirmités, il envoya son frère pour tâcher de les ramener par la douceur, mais en même temps avec des forces suffisantes pour repousser tout acte de violence. L'Adelantado, qui était généralement plus pour les actions que pour les paroles, prit avec lui cinquante hommes, tous d'un grand courage et d'une résolution intrépide, mais pâles et affaiblis pour la plupart par les maladies qu'ils avaient éprouvées, et par leur long emprisonnement à bord des vaisseaux. Arrivé sur le penchant d'une colline, à une portée d'arc du village, l'Adelantado découvrit les rebelles, et il envoya pour traiter avec eux, les deux messagers qui leur avaient déjà porté des offres de pardon. Mais Porras

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 106. Las Casas, lib. II, cap. 35.

et les autres chefs des rebelles ne voulurent pas les laisser approcher. Ils se fiaient à la supériorité de leur nombre, et sur ce que leurs soldats étaient pour la plupart de robustes matelots, que la vie errante qu'ils avaient menée en plein air et au milieu des forêts avaient endurcis encore. Ils savaient que la plupart de ceux qui étaient avec l'Adelantado étaient des hommes accoutumés à un genre de vie plus doux. Ils firent remarquer leur air pâle et défait, et dirent à leur troupe que c'étaient des soldats de parade, des simulacres de guerriers, qui ne pourraient jamais leur résister. Ils ne réfléchissaient pas que, chez de pareils hommes, la fierté et la noblesse des sentimens fait souvent plus que suppléer à la force du corps, et ils oubliaient que leurs adversaires avaient l'incalculable avantage d'avoir de leur côté la justice et les lois. Trompés par ces discours, les rebelles se sentirent enflammés d'un éclair de courage, et brandissant leurs épées, ils refusèrent d'écouter les messagers.

Six des plus robustes d'entre eux convinrent de se soutenir mutuellement, de fondre ensemble sur l'Adelantado, et de ne point le quitter qu'ils ne lui eussent fait mordre la poussière, attendu qu'après sa mort, le reste de la troupe serait aisément défait. Le corps principal se forma en bataillon, et tous tirèrent leurs épées et agitèrent leurs lances. Ils n'attendirent pas qu'on les attaquât, mais poussant des cris menaçans ils se précipitèrent sur l'ennemi. Cependant ils furent si bien reçus que, dès

le premier choc, quatre ou cinq furent tués, et c'étaient la plupart de ceux qui s'étaient ligués pour attaquer l'Adelantado. Celui-ci tua de sa main Juan Sanchez, ce marin redoutable qui avait enlevé le cacique Quibian, et, presque au même instant, Juan Barber, qui avait tiré le premier l'épée contre l'amiral dans cette rébellion. L'Adelantado avec son courage et sa vigueur ordinaires, faisait pleuvoir autour de lui une grêle de coups dans le plus fort de la mêlée, et il était entouré de morts et de blessés, lorsqu'il fut assailli par Francisco de Porras. Le rebelle, d'un coup d'épée, fendit le bouclier de don Barthélemi, et en même temps il le blessa légèrement à la main. Mais l'épée était restée enfoncée dans le bouclier, et avant que Porras pût la retirer, l'Adelantado se jeta sur lui, le prit corps à corps, et, aidé de plusieurs de ses compagnons, après une lutte violente, il réussit à le faire prisonnier[1].

Lorsque les rebelles ne virent plus leur chef à leur tête, leur courage éphémère s'évanouit, et ils prirent la fuite en désordre. L'Adelantado voulait d'abord les poursuivre, mais il pensa que la leçon qu'ils avaient reçue était suffisante; et, en outre, il était nécessaire de se mettre en garde contre la possibilité d'une attaque de la part des Indiens.

Les naturels avaient pris les armes, et s'étaient rangés en bataille, regardant avec un muet éton-

(1) *Hist. del Almirante*, cap. 107. Las Casas, lib. II, cap. 35.

nement ce combat entre des hommes blancs, mais sans prendre parti pour aucun côté. Lorsque le combat fut fini, ils s'approchèrent du champ de bataille, et se mirent à examiner les cadavres des êtres qu'ils avaient d'abord crus immortels. Ils regardaient surtout avec beaucoup de curiosité les blessures faites par des armes chrétiennes. Au nombre des rebelles blessés, se trouvait Pedro Ledesma, ce pilote qui avait si bravement plongé au milieu des brisans, pour gagner à la nage Veraguas, et rapporter des nouvelles de la colonie. C'était un homme d'une force de muscles prodigieuse, qui avait une voix sonore et retentissante. Pendant que les Indiens, qui le croyaient mort, examinaient les blessures dont il était littéralement couvert, il poussa tout à coup une exclamation avec sa grosse voix, dont le son épouvanta les Indiens à un tel point qu'ils s'enfuirent à toutes jambes, croyant avoir tous les morts à leurs trousses. Cet homme étant tombé dans un fossé, ne fut découvert par les Espagnols que le lendemain au point du jour; il était resté tout ce temps sans une goutte d'eau. Le nombre et la gravité des blessures qu'il avait reçues semblent incroyables, mais elles sont attestées par Fernando Colomb, qui les vit de ses propres yeux, et par Las Casas, qui tenait le récit du combat de la bouche de Ledesma lui-même. Faute de remèdes convenables, ses blessures furent traitées de la manière la plus grossière; néanmoins, telle était la vigueur de sa constitution qu'il en guérit. Las Casas

causa avec lui plusieurs années après, à Séville, et il apprit de lui diverses particularités sur ce voyage de Colomb. Cependant, quelques jours après cet entretien, il apprit que Ledesma était tombé sous le poignard d'un assassin[1].

L'Adelantado, après sa victoire, retourna en triomphe à bord des vaisseaux, où il fut reçu de la manière la plus affectueuse par l'amiral, qui le nomma son libérateur. Il amenait Porras et plusieurs autres chefs de la révolte prisonniers. Il n'y avait eu dans sa troupe que deux hommes blessés, lui-même qui l'avait été à la main, et l'intendant de l'amiral qui avait reçu, d'un coup de lance, une blessure en apparence légère, et qui égalait à peine la moindre de celles dont Ledesma était criblé; cependant, malgré les soins qui lui furent prodigués, il en mourut.

Le lendemain, 20 mai, les fugitifs envoyèrent à l'amiral une pétition qu'ils avaient tous signée, et dans laquelle ils avouaient toutes leurs fautes, toutes leurs cruautés et tous leurs infâmes projets, suppliant l'amiral d'avoir pitié d'eux et de leur pardonner leur rébellion, dont Dieu les avait déjà punis. Ils promettaient de rentrer dans l'obéissance, et de le servir fidèlement à l'avenir, le jurant sur la croix et sur l'Évangile, et accompagnant ce serment d'une imprécation qui mérite d'être rapportée. « Ils voulaient, s'ils manquaient à leur serment, que jamais prêtre ni chrétien ne les

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 35.

confessât, que la pénitence ne leur servît à rien; qu'on leur refusât les sacremens de l'église; qu'après leur mort, leurs âmes ne reçussent aucun soulagement de bulles ni d'indulgences; que leurs corps fussent jetés en plein champ comme ceux de renégats et d'hérétiques, au lieu d'être ensevelis en terre-sainte; et que jamais ni pape, ni cardinaux, ni archevêques, ni évêques, ni aucun prêtre chrétien, ne leur donnassent l'absolution[1]. Telles étaient les imprécations terribles par lesquelles ces misérables s'efforçaient de donner de la validité à un serment. On peut toujours juger du peu de confiance que mérite la parole d'un homme, par les protestations ridicules qu'il emploie pour l'appuyer.

L'amiral vit, par les termes abjects dans lesquels cette pétition était conçue, à quel point les mutins étaient atterrés; avec sa magnanimité ordinaire, il se rendit à leurs instances et leur pardonna, mais à la condition que leur chef, Francisco de Porras, resterait prisonnier.

Comme il était difficile de maintenir tant de monde à bord des vaisseaux, et qu'il était à craindre qu'il ne s'élevât des querelles entre des gens qui venaient si récemment de se battre ensemble, Colomb mit les rebelles convertis sous le commandement d'un officier prudent et dévoué, et lui donnant une certaine quantité de denrées européennes,

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 35.

il lui dit de parcourir l'île et de chercher à se procurer des vivres par le moyen d'échanges jusqu'à l'arrivée des vaisseaux.

Enfin, après une longue année de l'attente la plus pénible, les doutes des Espagnols furent heureusement dissipés par la vue de deux bâtimens qui cinglaient vers le port. L'un se trouva être un bâtiment qui avait été frété et avitaillé aux dépens de l'amiral par le fidèle et infatigable Diego Mendez; l'autre avait été équipé ensuite par Ovando, et mis sous le commandement de don Diego de Salcado, agent nommé par l'amiral pour percevoir ses revenus à Saint-Domingue.

La conduite d'Ovando, qui abandonnait Colomb à son affreuse destinée, avait, à ce qu'il paraît, excité l'indignation publique à un tel point que, même du haut de la chaire, on tonnait contre lui. C'est un fait affirmé par Las Casas, qui était alors à Saint-Domingue. Si le gouverneur avait réellement conçu l'espoir, en cherchant à gagner du temps, que dans l'intervalle Colomb périrait à la Jamaïque, les nouvelles rapportées par Escobar le lui avaient ravi. Il n'avait pas un instant à perdre s'il voulait se faire un mérite de sa délivrance, ou du moins éviter la honte de l'avoir complètement abandonné. Il se mit donc à l'œuvre à la onzième heure, et il dépêcha une caravelle en même temps que le vaisseau envoyé par Diego Mendez. Celui-ci, après avoir rempli fidèlement cette partie de sa mission et avoir vu partir les vaisseaux, se rendit en Espagne con-

formément aux instructions que lui avaient données l'amiral [1].

(1) Le lecteur ne verra peut-être pas sans intérêt une courte notice sur la suite des aventures de Diego Mendez. Lorsque le roi Ferdinand apprit les services qu'il avait rendus, dit Oviedo, il récompensa Mendez, et lui permit de porter un canot dans ses armes, en mémoire de son dévouement. Il continua à rester fidèlement attaché à l'amiral, le servant avec zèle après son retour en Espagne et pendant sa dernière maladie. Colomb conserva la plus vive reconnaissance de son dévouement. Sur son lit de mort, il promit à Mendez qu'en récompense de ses services, il serait nommé alguazil en chef de l'île d'Hispaniola ; engagement que le fils de l'amiral don Diego, qui était présent, se chargea volontiers de remplir. Quelques années après, lorsque don Diego succéda à son père, Mendez lui rappela sa promesse ; mais don Diego lui dit qu'il avait donné cet emploi à son oncle don Barthélemi : du reste, il l'assura qu'il recevrait quelque chose d'équivalent. Mendez lui répondit avec raison qu'il eût mieux valu donner l'équivalent à don Barthélemi, et lui donner la place à lui, puisqu'elle lui avait été promise. Toutefois il n'en fut rien fait, et Diego Mendez resta sans récompense. Il entreprit ensuite des voyages de découvertes sur des bâtimens frétés à ses propres frais ; mais il éprouva beaucoup de vicissitudes, et finit, à ce qu'il paraît, par mourir dans la misère. Son testament, d'où la plupart de ces détails sont tirés, est daté de Villadolid, le 19 juin 1536, d'où il est évident qu'il était dans la fleur de l'âge à l'époque de son voyage avec l'amiral. Dans ce testament il demandait que la récompense qui lui avait été promise fût accordée à ses enfans, et que son fils aîné fût nommé alguazil en chef, sa vie durant, de Saint-Domingue, et son autre fils, lieutenant de l'amiral dans la même ville. On ne sait pas si les successeurs de don Diego ont fait droit à cette requête.

Dans une autre clause de son testament, il demandait qu'une grande pierre fût placée sur son tombeau, et qu'on y gravât cette inscription : *Ci-gît l'honorable cavalier Diego Mendez, qui servit loyalement la couronne royale d'Espagne, dans la conquête des Indes, avec l'amiral don Christophe, de glorieuse mémoire, qui en fit la découverte, et ensuite par lui-même, avec des vaisseaux frétés à ses frais. Il mourut, etc. etc.*

Dites pour lui, par charité, un Pater-Noster et un Ave-Maria.

Il recommandait qu'au milieu de cette pierre on gravât un canot indien, que le roi lui avait donné pour armes en mémoire de son voyage de la Jamaïque à Hispaniola, et qu'au-dessus on mît en grosses lettres le mot « CANOA. » Il enjoignait à ses héritiers d'être toujours fidèles à l'amiral (don Diego Colomb) et à sa dame, et leur donnait beaucoup de sages conseils mêlés de pieuses bénédictions. Il demandait que sa famille conservât soigneusement sa bibliothèque, qui l'avait accompagné dans tous ses voyages et qui se composait d'un petit nombre de volumes, tels que : *l'Art de mourir saintement*, par Erasme ; un *Sermon*, du même auteur, en espagnol ; les *Colloques*, du même ; *l'Histoire de Joseph* ; la *Philosophie morale d'Aristote* ; *le Livre de la Terre-Sainte* ; un livre appelé *la Contemplation de la Passion de Notre-Sauveur* ; un *Traité sur la Vengeance de la Mort d'Agamemnon* ; et plusieurs autres traités.

Ce testament curieux et caractéristique est dans les archives du du duc de Veraguas, à Madrid.

FIN DU LIVRE SEIZIÈME.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Administration d'Ovando à Hispaniola. — Oppression des naturels (1503).

Avant de rendre compte du retour de Colomb à Hispaniola, il est à propos de rapporter les principaux événemens qui se passèrent dans cette île sous le gouvernement d'Ovando. Une grande quantité d'aventuriers de toutes conditions s'étaient embarqués avec lui. C'étaient des spéculateurs avides, de crédules visionnaires ou des dissipateurs ruinés sans ressource, qui tous comptaient s'enrichir en

un instant dans une île où l'on pouvait ramasser l'or sur la surface de la terre, ou le recueillir dans le lit des ruisseaux qui s'échappaient des montagnes. « Ils étaient à peine débarqués, dit Las Casas qui accompagnait l'expédition, qu'ils se précipitèrent tous vers les mines qui étaient à environ huit lieues de distance; les routes en étaient couvertes; ils portaient tous sur leurs épaules un havre-sac contenant du biscuit et les outils du mineur. Ces hidalgos, ou gentilshommes, qui n'avaient pas de domestiques qu'ils pussent charger de leur fardeau, le portaient eux-mêmes sur leur dos : heureux celui qui avait un cheval pour le voyage; il pourrait rapporter une plus grande charge d'or. » Ils partirent pleins d'ardeur, chacun se hâtant pour arriver le premier à la terre promise, pensant qu'arrivés aux mines, ils n'auraient que l'embarras du choix; car ils s'imaginaient, dit Las Casas, « que l'or se recueillait aussi promptement et avec autant de facilité que des fruits se cueillent à l'arbre. » Mais quand ils furent sur les lieux, ils découvrirent avec effroi qu'il était nécessaire de creuser péniblement dans les entrailles de la terre, travail auquel la plupart d'entre eux n'avaient pas été accoutumés; qu'il fallait de l'expérience et de la sagacité pour trouver les veines du métal; enfin que tout le travail des mines était extrêmement pénible, demandait une grande patience et beaucoup d'expérience, et que le résultat n'en était jamais certain. Ils creusèrent avec ardeur pendant un certain temps, mais il

ne trouvèrent pas d'or. La faim se fit sentir; ils jetèrent leurs outils, s'assirent pour manger, puis se remirent à l'ouvrage. Ce fut encore en vain. « Leur travail, dit Las Casas, leur procurait un bon appétit et une prompte digestion; mais, pour de l'or, pas le moindre[1]. » Ils eurent bientôt consommé leurs provisions, épuisé leur patience, maudit leur aveuglement, et ils reprirent tristement, huit jours après leur arrivée, la même route qu'ils venaient de parcourir avec tant de ravissement. Ils arrivèrent à Saint-Domingue sans une once d'or, affamés, abattus et désespérés! Tel est trop souvent le sort de ceux qui s'engagent imprudemment dans le travail des mines. De toutes les spéculations, c'est la plus brillante, celle qui donne le plus d'espérance; mais c'est aussi la plus trompeuse.

La pauvreté se fit bientôt sentir à ces victimes de la cupidité. Ils dépensèrent le peu qu'ils avaient apporté d'Espagne. Plusieurs souffraient extrêmement de la faim et furent obligés de vendre jusqu'à leurs vêtemens pour avoir du pain. Quelques-uns formèrent des liaisons avec les anciens colons de l'île; mais la plus grande partie avaient l'air d'hommes dépaysés, livrés à une sorte de vertige comme au sortir d'un songe pénible. Les peines d'esprit, comme il arrive toujours, accrurent les souffrances du corps; les uns dépérirent progressivement et moururent de consomption; d'autres furent em-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 6.

portés par des fièvres violentes, de sorte que plus de mille Espagnols périrent en peu de temps.

Ovando passait pour un homme plein de prudence et de sagacité, et il prit certainement plusieurs mesures pleines de sagesse pour la tranquillité de l'île et le soulagement des colons. Il s'occupa, conformément à ses instructions, de répartir les familles et les gens mariés qui étaient venus sur sa flotte, dans quatre villes de l'intérieur, en leur accordant de grands priviléges. Le travail des mines était de plus en plus languissant. Il ranima le zèle des Espagnols en réduisant le droit de la couronne, de la moitié du produit à un tiers, et bientôt après à un cinquième; mais il autorisa les colons à employer les moyens les plus tyranniques pour faire travailler les malheureux Indiens. Le reproche de les traiter avec trop de sévérité était un de ceux qu'on s'était attaché le plus à faire à Colomb; c'est pour cela qu'il est nécessaire de rendre compte, sur ce point, de la conduite de son successeur, homme choisi pour sa prudence et sa prétendue capacité en matière d'administration. On doit se rappeler que, lorsque Colomb se vit en quelque sorte forcé d'assigner des terres aux rebelles qui avaient secondé Francisco Roldan en 1499, il avait fait un arrangement par lequel les caciques des environs devaient, au lieu de tributs, fournir un certain nombre de leurs sujets pour les aider à cultiver leurs terres. Cette mesure comme nous l'avons fait observer, fut le commen-

cement du système désastreux des *repartimientos* ou partages des Indiens. Lorsque Bobadilla fut gouverneur, il contraignit les caciques à fournir un certain nombre d'Indiens à chaque Espagnol, pour le travail des mines, où ils furent traités comme des bêtes de somme. Il fit un dénombrement des naturels pour prévenir les évasions, les divisa en classes, et les répartit entre les colons. Les oppressions atroces qui en furent la suite ont été décrites. Elles excitèrent l'indignation d'Isabelle, et lorsque Ovando fut envoyé pour remplacer Bobadilla en 1502, les naturels furent déclarés libres. Aussi refusèrent-ils immédiatement de travailler aux mines.

Ovando représenta en 1503, aux souverains espagnols, quelles fatales conséquences l'entière liberté accordée aux Indiens avait pour la colonie. Il dit qu'on ne pouvait plus percevoir de tributs, les Indiens étant paresseux et imprévoyans, et qu'on ne pouvait les empêcher de s'abandonner aux vices et aux déréglemens, qu'en les occupant; que, depuis le nouvel ordre de choses, ils se tenaient éloignés des Espagnols, et ne venaient plus aux instructions qu'on avait coutume de faire pour leur apprendre les vérités de la religion.

Cette dernière représentation eut de l'influence sur Isabelle, et la décida, ainsi que le roi, à écrire à Ovando, en 1503, une lettre dans laquelle il lui était ordonné de ne rien épargner pour attacher les naturels à la nation espagnole et à la religion

catholique; de les faire travailler modérément, si c'était absolument nécessaire dans leur intérêt, mais de tempérer l'autorité par beaucoup de douceur et de persuasion; de leur payer généreusement leur travail, et de leur faire donner à jours fixes des instructions sur la religion.

Ovando se prévalut des pouvoirs qui lui étaient accordés par cette lettre, dans toute leur latitude. Il assigna aux Espagnols un certain nombre d'Indiens, selon le rang de chacun, ou son propre caprice. Il envoya à chaque cacique l'ordre de fournir un nombre déterminé d'Indiens, qui seraient payés par ceux qui les emploieraient, et instruits dans la religion catholique. La paie était si modique que c'était uniquement pour dire qu'ils en avaient une; et l'instruction religieuse n'était guère autre chose que la simple cérémonie du baptême. Le temps du travail fut fixé d'abord à six mois, puis à huit mois par an. Sous prétexte de les occuper ainsi, à titre d'ouvriers salariés, pour le bien de leurs corps aussi bien que de leurs âmes, on leur infligea des travaux plus pénibles, on exerça sur eux des cruautés plus atroces qu'aux jours les plus désastreux de l'administration de Bobadilla. Ils étaient souvent envoyés à plusieurs journées de distance de leurs femmes et de leurs enfans, condamnés à des travaux accablans, et, s'ils voulaient se reposer un moment, déchirés de coups de fouet. Ils avaient pour toute nourriture le pain de cassava, nourriture peu substantielle pour des

hommes qui supportaient tant de fatigues. Quelquefois un morceau de porc était réparti entre un grand nombre d'entre eux, de manière à ce qu'ils en eussent à peine chacun une bouchée. Lorsque les Espagnols qui surveillaient les travaux prenaient leurs repas, dit Las Casas, les Indiens affamés se jetaient comme des chiens, sous la table, pour ramasser le moindre os qui pouvait leur être jeté. Après l'avoir bien rongé et sucé avec le plus grand soin, ils le broyaient entre des pierres, et l'étendaient sur leur pain de cassava pour que rien d'aussi précieux ne fût perdu. Quant à ceux qui travaillaient dans les champs, ils ne mangeaient jamais ni viande ni poisson : un peu de pain de cassava et quelques racines formaient leur unique nourriture.

Tandis que les Espagnols leur refusaient ainsi les alimens nécessaires pour conserver leurs forces et leur santé, ils exigeaient d'eux un degré de travail auquel n'eut pas résisté la constitution de l'homme le plus vigoureux. Si les Indiens, pour se soustraire à cette fatigue continuelle et à ces traitemens barbares, cherchaient un refuge dans les montagnes, ils étaient poursuivis comme des bêtes fauves, châtiés de la manière la plus inhumaine, et chargés de fers, pour prévenir toute nouvelle tentative d'évasion. Beaucoup périrent long-temps avant que le temps de leur travail fût expiré. Ceux qui survécurent au bout des six ou huit mois de leur engagement eurent la permission de retourner chez eux

jusqu'au terme suivant. Mais leurs habitations étaient éloignées de quarante, soixante et même quatre-vingts lieues; ils n'avaient pour se soutenir pendant la route qu'un peu de racines, de poivre d'agi ou de pain de cassava. Epuisés par une longue fatigue et un travail pénible que leurs faibles constitutions étaient hors d'état de supporter, un grand nombre n'eurent pas la force d'accomplir leur voyage; ils tombèrent en chemin et moururent, les uns sur le bord d'un ruisseau, les autres sous l'ombrage d'un arbre où ils avaient cherché un abri contre le soleil. « J'en ai trouvé beaucoup qui étaient étendus morts sur la route, dit Las Casas; d'autres qui étaient tout haletans sous des arbres; d'autres enfin qui, dans les angoisses de la mort, criaient d'une voix faible : « J'ai faim! j'ai faim! » Ceux qui gagnèrent leurs habitations les trouvèrent presque toutes désertes. Pendant les huit mois qu'avait duré leur absence, leurs femmes et leurs enfans avaient péri ou s'étaient dispersés; les champs sur lesquels ils comptaient pour leur nourriture étaient couverts de mauvaises herbes. Epuisés et dispersés, il ne leur restait qu'à s'étendre sur le seuil de leur habitation pour y attendre lentement la mort[1].

Il est impossible d'arrêter plus long-temps ses regards sur la peinture que fait Las Casas, non de ce qu'il avait appris, mais de ce qu'il avait vu lui-

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 14, MS.

même. La nature et l'humanité se révoltent à ces détails. Il suffira de dire que les travaux et les châtimens infligés à ce peuple faible et inoffensif étaient tellement intolérables, qu'il y succomba et disparut peu à peu de la surface de la terre. Beaucoup de naturels se tuèrent dans leur désespoir; des mères même, surmontant le puissant instinct de la nature, donnèrent la mort à leurs enfans encore à la mamelle pour leur épargner une vie de misère. Douze ans ne s'étaient pas écoulés depuis la découverte de l'île, et déjà près d'un million de ses habitans primitifs avaient péri victimes de l'avide cupidité des Européens.

CHAPITRE II.

Massacre à Xaragua. — Sort d'Anacoana (1503).

Après avoir donné un récit abrégé des souffrances des malheureux Indiens sous le gouvernement d'Ovando, il nous reste à jeter un coup d'œil sur les opérations militaires de ce chef si vanté pour sa prudence par certains historiens de cette époque. Nous verrons se développer en même temps la partie de l'histoire de cette île, si féconde en événemens, qui se rattache à la fortune de Colomb, et qui comprend la soumission absolue, on pourrait presque dire l'extermination de ses habitans primitifs. Nous parlerons d'abord des malheurs qui accablèrent la belle province de Xaragua, le siége de l'hospitalité et l'asile toujours ouvert aux Espagnols en détresse, et du sort de la belle Anacoana,

jadis l'orgueil de l'île et l'amie généreuse des hommes blancs.

Behechio, l'ancien cacique de cette province étant mort, sa sœur Anacoana lui succéda dans le gouvernement. La partialité marquée qu'elle avait d'abord manifestée pour les Espagnols s'était graduellement affaiblie à la vue des calamités qu'ils avaient amenées dans sa patrie, et des excès révoltans commis dans le voisinage par les partisans de Roldan. L'histoire des amours de sa charmante fille Higuenamata avec le jeune Espagnol Fernando de Guevara, lui avait aussi causé le plus vif chagrin; et les travaux et les fatigues imposés à ses sujets jadis si heureux, par suite des mesures oppressives de Bobadilla et d'Ovando, finirent par changer son amitié en haine.

Ce sentiment était chaque jour excité et rendu plus amer par la conduite des Espagnols qui vivaient dans les environs de sa capitale, où ils avaient obtenu des concessions de terrain. C'était le reste de la faction rebelle de Roldan, gens éhontés qui vivaient au sein du libertinage et de la licence la plus grossière, par suite des habitudes que leur avait laissé contracter l'indulgence coupable de leur premier chef, et qui se rendaient odieux aux caciques inférieurs, dont ils exigeaient les services de la manière la plus capricieuse et la plus tyrannique, à la faveur du funeste système des *repartimientos*.

Les Indiens de cette province sont généralement représentés comme plus intelligens, plus civilisés

et d'un caractère plus noble et plus généreux que ceux des autres îles. Ils n'en ressentaient que plus vivement les insultes et les vexations auxquelles ils étaient exposés. Des querelles éclataient quelquefois entre les caciques et leurs oppresseurs : elles étaient aussitôt signalées au gouverneur comme de dangereuses mutineries ; et la moindre résistance à un acte d'oppression arbitraire était qualifiée de rébellion à l'autorité du gouvernement. Des plaintes de cette espèce étaient portées sans cesse devant Ovando, et quelque alarmiste ou quelque artisan de malheur parvint à lui persuader qu'une conspiration se tramait parmi les Indiens de cette province pour se soulever contre les Espagnols.

Ovando partit immédiatement pour Xaragua à la tête de trois cents fantassins armés d'épées, d'arquebuses et d'arbalètes, et de soixante-dix cavaliers armés de cuirasses, de lances et de boucliers. Il prétendait n'avoir d'autre intention que de faire une simple visite d'amitié à Anacoana, et de prendre des arrangemens avec elle relativement au paiement du tribut.

Lorsque Anacoana entendit parler de cette visite, elle fit dire à ses caciques tributaires et à tous ses principaux sujets, de se rassembler dans sa capitale, afin qu'ils pussent rendre hommage au gouverneur des Espagnols, et l'aider à le recevoir avec distinction. Lorsque Ovando s'avança à la tête de sa petite armée, elle alla à sa rencontre, suivant l'usage de sa nation, accompagnée d'un nombreux

cortége de ses principaux sujets, hommes et femmes, qui, comme nous l'avons déjà dit, étaient remarquables par leur grâce et par leur beauté. Ils reçurent les Espagnols au son de leurs areytos ou chants populaires et nationaux; les jeunes femmes agitaient des branches de palmier en dansant devant eux; enfin tout rappelait cette réception touchante qui avait tellement enchanté l'Adelantado et sa suite lors de sa première visite dans cette province.

Anacoana reçut le gouverneur avec la grâce et la dignité naturelle qui la caractérisaient. Elle lui donna pour résidence la plus grande maison de sa capitale, et sa suite fut logée dans les habitations voisines. Pendant plusieurs jours, les Indiens semblèrent épuiser tous les moyens de fêter leurs hôtes. Les danses, les chants et les jeux nationaux furent exécutés pour les amuser, et Anacoana leur témoigna ces attentions délicates, et, en apparence du moins, cette bienveillante amitié qu'elle avait toujours montrées aux hommes blancs.

Malgré tous les soins d'Anacoana, malgré tant de preuves de dévouement données en maintes circonstances, et malgré la généreuse franchise de son caractère, Ovando se laissa persuader qu'elle méditait secrètement sa mort et celle de tous ses compagnons. Les historiens ne nous disent pas sur quelles bases il fondait un tel soupçon. Il n'est que trop probable qu'il lui avait été suggéré par les vagabonds dénués de tous principes, qui infes-

taient la province. Ovando aurait dû se donner le temps de réfléchir avant de prendre des mesures violentes. Il aurait dû considérer combien il était peu probable que des Indiens nus, songeassent à attaquer une troupe nombreuse de guerriers couverts de fer, et protégés par des armes européennes; et surtout il aurait dû se souvenir des garans que donnait pour l'avenir toute la conduite antérieure [illegible] supposant même qu'il ne se trom- [illegible] exemples réitérés qu'offrait l'admi- [illegible] Colomb et de l'Adelantado, auraient dû le convaincre qu'il suffisait pour déjouer les plans les mieux conçus des Indiens, de s'emparer de leurs caciques et de les garder en otage. Mais la politique d'Ovando était plus brusque et plus sanguinaire; il agissait sur un simple soupçon, comme d'après une conviction parfaite. Il résolut donc de prévenir le complot prétendu par un affreux stratagème, et d'envelopper indistinctement ce peuple sans défense dans la plus sanglante vengeance.

Comme les Indiens avaient donné à leurs hôtes le spectacle de leurs jeux nationaux, Ovando les invita à son tour à assister à la représentation de divers amusemens de son pays, et entre autres, à une sorte de tournois ou de joute avec des baguettes, jeu chevaleresque emprunté par les Espagnols aux Maures de Grenade. La cavalerie espagnole de cette époque était aussi remarquable par la manière dont les chevaux étaient dressés et par leurs magnifiques caparaçons, que par l'habi-

leté et l'adresse de ceux qui les montaient. Dans le corps de troupes amené d'Espagne par Ovando, il se trouvait un cavalier qui avait dressé son cheval à se cabrer et à sauter en mesure, au son de la viole[1]. La joute fut fixée au dimanche suivant après le dîner, sur la place publique, devant la maison où logeait Ovando. La cavalerie et l'infanterie avaient reçu leurs instructions secrètes. La première devait entrer dans la lice, non pas avec des baguettes ou des lances émoussées, mais avec des armes d'un effet plus sûr et plus terrible. Les fantassins devaient se rendre sur la place en apparence comme simples spectateurs, mais également armés, et prêts à agir au signal convenu.

A l'heure indiquée, la place se couvrit d'Indiens impatiens de voir commencer ce spectacle militaire. Les caciques s'étaient rassemblés dans la maison d'Ovando, qui avait vue sur le lieu du tournois. Aucun d'eux n'était armé; une confiance sans réserve, tout-à-fait incompatible avec la noire trahison dont on les accusait, était peinte dans tous leurs traits. Pour prévenir tout soupçon, et éloigner la moindre apparence de sinistres projets, Ovando, après le dîner, était à jouer au palet avec ses principaux officiers, lorsque les cavaliers étant entrés sur la place, les caciques vinrent prier le gouverneur d'ordonner que la joute commençât[2].

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 9.
(2) Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. III, cap 12.

Anacoana qui était aussi présente, ainsi que sa charmante fille Higuenamata et ses principales femmes, joignit ses instances à celles des caciques.

Ovando quitta son jeu, et s'avança sur un balcon d'où on pouvait le voir de toute la place. Lorsqu'il se fut assuré que chacun était à son poste et que tout était disposé suivant ses ordres, il donna le fatal signal. Les uns disent que ce fut en prenant une pièce d'or qui était suspendue à son cou[1]; d'autres, en posant la main sur la croix d'Alcantara qui était brodée sur son habit[2]. A l'instant le son d'une trompette se fit entendre. La maison dans laquelle étaient rassemblés Anacoana et ses caciques fut entourée par les soldats commandés par Diego Velasquez et Rodrigo Mexiatrillo, et personne ne put en sortir. Un détachement entra et s'empara des caciques qui furent liés aux poteaux qui soutenaient le toit. Anacoana fut emmenée prisonnière. Les malheureux caciques furent soumis alors à d'horribles tortures, jusqu'à ce que la violence des tourmens en forçât quelques-uns à avouer le prétendu complot dont ils étaient accusés ainsi que leur reine. Après ce simulacre cruel et dérisoire des formes judiciaires, au lieu de réserver ces infortunés pour leur faire subir ensuite un jugement régulier, on mit le feu à la maison,

(1) Las Casas, lib. II, cap. 9.

(2) Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, l. XXIV, p. 235.

et tous les caciques périrent misérablement dans les flammes.

Tandis que les chefs étaient victimes de tant de barbarie, un horrible massacre avait lieu parmi le peuple. Au signal d'Ovando, les cavaliers s'étaient précipités au milieu des Indiens nus et sans défense, les faisant fouler aux pieds par leurs chevaux, les renversant à grands coups d'épée, et les transperçant de leurs lances. On ne fit grâce ni au sexe ni à l'âge; c'était une boucherie aveugle et féroce. Si par hasard un cavalier espagnol, cédant à un mouvement de pitié, cherchait à sauver un enfant en le prenant en croupe derrière lui, il le voyait percé sous ses yeux par les lances de ses barbares compagnons. On tressaille d'horreur au récit de tant d'atrocités; on voudrait pouvoir le révoquer en doute, mais toutes les circonstances de cet épouvantable carnage sont rapportées de la manière la plus circonstanciée et même la plus minutieuse par le vénérable évêque Las Casas qui habitait l'île à cette époque, et qui eut souvent occasion de parler aux auteurs mêmes de cette sanglante tragédie. Il se peut que, dans l'indignation dont il était transporté toutes les fois qu'il songeait aux malheurs des Indiens, il ait chargé ses couleurs; mais d'après tous les récits contemporains, d'après une foule de faits précis qui parlent d'eux-mêmes, jamais scène ne fut ni plus atroce ni plus sanguinaire. Oviedo, qui fait sonner bien haut la justice, la prudence, la charité et la douceur d'Ovando, ainsi que son ad-

ministration toute paternelle pour ses Indiens, et qui visita la province de Xaragua quelques années après, rapporte la plupart de ces circonstances, et parle notamment de ce jeu de palet auquel le gouverneur s'amusait de sang-froid sur le bord du théâtre de tant de catastrophes, et aussi de la mort des caciques, brûlés vifs au nombre, dit-il, de plus de quarante. Diego Mendez, qui était à Xaragua à cette époque, et qui fut sans doute présent dans une occasion aussi importante, rapporte accidentellement dans son testament qu'il y eut quatre-vingt-quatre caciques tués ou brûlés[1]. Las Casas dit qu'il y en eut quatre-vingts qui entrèrent dans la maison avec Anacoana. Le massacre des Indiens sur la place dut être effroyable, puisque les Espagnols avaient affaire à une multitude désarmée et sans défense. Un petit nombre parvinrent à s'échapper et gagnèrent sur des canots une île nommée Guanabo, à environ huit lieues de distance. Ils furent poursuivis, faits prisonniers, et réduits en esclavage.

Quant à la princesse Anacoana, elle fut conduite enchaînée à Saint-Domingue. Après un procès dérisoire dans lequel elle fut déclarée coupable sur les aveux que les tortures avaient arrachés à ses sujets, et sur la dénonciation de leurs bourreaux, elle fut ignominieusement pendue en présence de ceux

(1) Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. II, cap. 12. Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 9.

qu'elle avait si long-temps et si généreusement protégés[1]. Oviedo a cherché à jeter une tache sur la réputation de cette malheureuse princesse, en l'accusant d'un grand débordement de mœurs; mais Oviedo était enclin à flétrir le caractère des princes du pays qui devenaient victimes de l'ingratitude et de l'injustice de ses compatriotes. Des écrivains contemporains d'un plus grand poids se sont accordés à représenter Anacoana comme une femme douée des plus aimables qualités. Elle était adorée de ses sujets sur lesquels elle avait exercé une sorte d'empire, même du vivant de son frère. Elle excellait, dit-on, dans la composition des areytos ou ballades nationales, et contribua sans doute à répandre parmi son peuple cette sorte de civilisation précoce qui le caractérisait. Sa grâce et sa beauté l'avaient rendue célèbre dans toute l'île et avait excité l'admiration des Espagnols aussi bien que des sauvages. Sa magnanimité naturelle se manifesta dans sa conduite toujours affable et prévenante envers les hommes blancs, quoique son mari, le brave Caonabo, fût mort dans leurs fers et qu'elle eût eu bien des fois en son pouvoir des détachemens isolés d'Espagnols qui parcouraient sans armes ses domaines, ou même qui y vivaient dans une profonde sécurité. Après avoir négligé pendant plusieurs années tant d'occasions sûres de se venger,

(1) Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. III, cap. 12. Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 9.

elle périt victime de l'accusation absurde d'avoir conspiré contre une force armée de près de quatre cents hommes, dont soixante-dix cavaliers; force suffisante pour anéantir les armées indiennes les plus nombreuses.

Après le massacre de Xaragua, les exécutions continuèrent encore. Le neveu favori d'Anacoana, le cacique Guaora, qui s'était enfui dans les montagnes, fut relancé comme une bête sauvage; il fut pris et pareillement pendu. Pendant six mois les Espagnols continuèrent à mettre tout à feu et à sang, sous prétexte d'étouffer les insurrections; car toutes les fois que les naturels au désespoir prenaient la fuite et allaient s'entasser dans quelque caverne ou quelque gorge de montagnes, on les représentait comme se réunissant pour former de nouveaux complots. Enfin, après avoir découvert toutes les retraites, tué une foule de naturels, et réduit le reste à la misère la plus déplorable et à la soumission la plus abjecte, les Espagnols jugèrent que le bon ordre était rétabli dans cette partie de l'île, et, en commémoration de ce grand triomphe, Ovando fonda près du lac une ville qu'il appela Santa-Maria de la Verdadera Paz (Sainte-Marie de la Vraie Paix)[1].

Telle est l'histoire tragique de la délicieuse province de Xaragua et de son peuple aimable et hospitalier; province qui, à l'arrivée des Espagnols, était

(1) Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. III, cap. XII.

à ce qu'ils disent eux-mêmes, un véritable paradis, mais où leurs viles passions portèrent bientôt la désolation et la mort.

CHAPITRE III.

Guerre avec les naturels de l'Higuey (1504).

Nous avons déjà vu l'asservissement de quatre des souverainetés indiennes d'Hispaniola, et le destin funeste de leurs caciques. Sous l'administration d'Ovando, l'Higuey, le dernier de ces districts indépendans, province qui comprenait l'extrémité orientale de l'île, ne tarda pas à subir le même sort,

Les naturels de l'Higuey étaient d'une humeur plus belliqueuse que ceux des autres provinces. Exposés aux fréquentes invasions des Caraïbes, la nécessité de les repousser leur avait appris à se servir de leurs armes. Ils étaient gouvernés par un cacique nommé Cotabanama. Las Casas fait le portrait de ce chef qu'il avait vu lui-même, et il le

peint comme un héros indien. Il était, dit-il, le plus robuste de sa tribu, et l'on n'eût pas trouvé un homme sur mille, dans quelque nation que ce fût, qui eût une taille et une stature comme la sienne. Il était plus grand que le plus grand de ses compatriotes, avait une aune de large d'une épaule à l'autre, et le reste du corps en proportion. Sa physionomie, sans être belle, était grave et imposante. Son arc n'aurait pu être facilement tendu par un autre que lui, ses flèches avaient une triple pointe d'os de poissons, et ses armes semblaient avoir été faites pour un géant. En un mot, tout en lui était si bien proportionné, qu'il faisait l'admiration même des Espagnols.

Pendant que Colomb était à faire son quatrième voyage, et peu de temps après l'entrée en fonctions d'Ovando, il y eut une insurrection des naturels de l'Higuey. Une chaloupe montée par huit Espagnols fut surprise devant la petite île de Saona, située près de l'Higuey, et tout l'équipage fut massacré. C'était pour se venger de la mort d'un cacique qu'un chien, lâché méchamment contre lui, avait mis en pièces, crime dont les naturels avaient inutilement demandé satisfaction.

Ovando dépêcha aussitôt Juan de Esquibel, officier plein de courage, à la tête de 400 hommes, pour étouffer l'insurrection et punir les coupables. Cotabanama assembla ses guerriers et se prépara à une vigoureuse résistance. Doutant de la clémence des Espagnols, le chef repoussa toutes pro-

positions de paix, et l'ouverture de la campagne ne fut pas défavorable aux naturels. Les Indiens avaient surmonté alors cette crainte superstitieuse qu'ils avaient eue des Espagnols tant qu'ils les avaient crus des êtres surnaturels, et malgré la supériorité des armes européennes auxquelles ils avaient peine à résister, ils montrèrent un courage et une opiniâtreté qui en faisaient des ennemis qui n'étaient point à dédaigner. Las Casas, Charlevoix et d'autres historiens racontent un combat à outrance entre un seul Indien et deux cavaliers castillans, dans lequel l'Indien fit preuve de l'héroïsme le plus admirable, luttant avec acharnement contre ses deux ennemis, tout percé de leurs lances et de leurs épées, les attaquant encore, et ne tombant mort qu'après les avoir mis en fuite, en agitant dans ses mains leurs armes qu'il avait arrachées de ses blessures[1].

Malgré ces efforts partiels, les Indiens furent bientôt défaits et repoussés dans les montagnes. Les Espagnols les poursuivirent dans leurs retraites,

(1) Voici les détails de ce combat vraiment extraordinaire, tels qu'ils sont donnés par Charlevoix (*Histoire de Saint-Domingue*, liv. XXIV). « Deux cavaliers espagnols, dont l'un se nommait Valtenebro, et l'autre Portevedra, aperçurent un Indien qui passait son chemin. Valtenebro se détacha aussitôt de son camarade, et courut sur lui la lance haute. L'Indien voulut le prévenir et lui tira une flèche; mais il le manqua, et dans le moment le cavalier lui passa sa lance au travers du corps. L'Indien l'arrache aussitôt, saisit la bride du cheval de son ennemi, et l'allait percer, lorsque celui-ci lui enfonça son épée jusqu'à la garde dans le ventre. Il la retire, comme il avait fait la lance, et quoique le Castillan la tînt encore par la poignée, il la lui fait lâcher. Valtenebro prend son poignard,

découvrirent leurs femmes et leurs enfans, en firent une affreuse boucherie, et firent périr leurs chefs au milieu des flammes. Une femme cacique d'une grande distinction, nommée Higuanama, ayant été faite prisonnière, fut pendue à l'instant même.

Un détachement fut envoyé sur une caravelle à l'île de Saona, pour tirer une vengeance signalée de la destruction de la chaloupe et de la mort des matelots espagnols. Les habitans voulurent tenter de résister, mais bientôt ils s'enfuirent en désordre. L'île était remplie de cavernes; ils y cherchèrent inutilement un refuge. Six ou sept cents habitans furent enfermés dans une même enceinte, et tous périrent par l'épée ou par le poignard. Ceux des habitans que la rage des vainqueurs épargna, furent emmenés comme esclaves, et depuis ce moment, dit Las Casas, l'île ne fut plus qu'une vaste solitude[1].

Les naturels de l'Higuey tombèrent dans le plus affreux désespoir en voyant qu'il n'y avait plus

et le plonge encore tout entier dans le corps de l'Indien, qui s'en délivre avec la même facilité. Portevedra qui voit son compagnon désarmé et en danger, pique aussitôt son cheval pour le secourir. L'Indien l'attend de pied ferme, quoique perdant tout son sang par les trois larges blessures que lui avait faites Valtenebro. Portevedra lui en fait successivement trois autres de la même manière et avec le même succès; et deux cavaliers se trouvent désarmés et mis en fuite par un seul de ces hommes qu'ils jugeaient à peine dignes de la colère de leurs chiens. Un moment après, l'Indien tomba mort, saisi de deux lances, de deux épées et de deux poignards. »

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 9.

pour eux de sûr asile, même dans les entrailles de la terre. Ils implorèrent la paix qui leur fut accordée, et la protection des Espagnols leur fut promise à condition qu'ils cultiveraient un territoire considérable et qu'ils fourniraient une grande quantité de pain de cassava à titre de tribut. La paix étant conclue, Cotabanama visita le camp espagnol où ses proportions gigantesques et son aspect martial excitèrent la curiosité et l'admiration des Européens. Il fut reçu avec beaucoup de distinction par Esquibel, il changea de nom avec lui, ce qui est le gage d'amitié le plus inviolable aux yeux des Indiens. Depuis ce moment les naturels donnèrent au cacique le nom de Juan de Esquibel, et au commandant espagnol celui de Cotabanama. Esquibel bâtit alors une forteresse en bois dans un village indien situé sur le bord de la mer, et il y laissa neuf hommes sous les ordres d'un capitaine nommé Martin de Villaman, après quoi les troupes se dispersèrent, chacun retournant chez soi avec la part d'esclaves qu'il avait obtenue dans cette expédition.

La paix ne fut pas de longue durée. Vers l'époque où des vaisseaux furent envoyés au secours de Colomb à la Jamaïque, une nouvelle révolte éclata dans l'Higuey, par suite des oppressions des Espagnols et de la violation du traité fait avec Esquibel. Martin de Villaman exigea non-seulement qu'ils cultivassent l'étendue de pays qui avait été stipulée, mais encore qu'ils portassent le grain à Saint-Domingue; et, sur leur refus, il les traita

avec la dernière rigueur. Il tolérait aussi la conduite licencieuse de ses gens à l'égard des Indiennes, et les Espagnols enlevaient impunément aux naturels leurs filles, leurs sœurs et jusqu'à leurs femmes [1]. A la fin les Indiens ne pouvant contenir leur juste fureur, se levèrent en masse contre leurs tyrans, les massacrèrent et réduisirent en cendres leur forteresse de bois. Il ne s'échappa qu'un seul Espagnol qui courut porter la nouvelle de cette catastrophe à la ville de Saint-Domingue.

Ovando donna aussitôt l'ordre de porter le fer et la flamme dans la province d'Higuey. Les troupes espagnoles accoururent de différents points sur les confins de cette province; Juan de Esquibel se mit à leur tête, ayant aussi sous ses ordres une armée nombreuse de guerriers Indiens qui l'accompagnaient en qualité d'alliés. Les villes de l'Higuey étaient généralement bâties au milieu des montagnes. Sur le sommet de ces montagnes s'étendaient d'immenses plateaux, de dix à quinze lieues de circonférence, entrecoupés de vallées dont le sol rouge était extrêmement fertile et où ils cultivaient la racine de cassava. Pour passer d'une colline sur une autre, il fallait gravir un défilé de cinquante pas environ, au milieu d'une muraille naturelle de rochers qu'on eût dit taillés avec des outils en pointes de diamant. Chaque village était composé de quatre rues très-larges et d'une jetée de pierre

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 9.

de longueur ; il formait une croix, et une grande place était au milieu.

Lorsque les Espagnols arrivèrent sur les frontières, des feux furent allumés par les naturels sur toutes les hauteurs, et des colonnes de fumée s'élevant vers le ciel répandirent partout l'alarme en annonçant l'approche de l'ennemi. Les vieillards, les femmes et les enfans furent envoyés dans des cavernes cachées au milieu des forêts, et les guerriers se préparèrent au combat. Les Castillans entrèrent dans une des plaines dégagée d'arbres, où leurs chevaux pouvaient leur être utiles. Ils firent quelques naturels prisonniers, et s'efforcèrent d'apprendre d'eux quels étaient les forces et les projets de l'ennemi. Ils eurent recours aux tortures, mais inutilement ; ce peuple dévoué aimait trop ses caciques pour les trahir.

Les Espagnols pénétrèrent dans l'intérieur. Ils trouvèrent les guerriers de plusieurs villes assemblés dans une seule et rangés le long des rues avec leurs arcs et leurs flèches, mais entièrement nus et sans armes défensives. A leur aspect les Indiens poussèrent des cris terribles et décochèrent leurs flèches, mais de si loin, qu'elles ne blessèrent personne. Les Espagnols répondirent par une décharge de traits d'arbalètes et par deux ou trois coups d'arquebuse, car alors ils n'avaient que peu d'armes à feu. Lorsque les Indiens virent plusieurs de leurs compagnons tomber morts, ils se mirent à fuir sans attendre l'attaque avec les épées ; mais,

même en fuyant, ils donnèrent des preuves d'un noble courage, et l'on vit des blessés, dans le corps desquels les flèches avaient pénétré jusqu'à la plume, les retirer avec la main, les briser avec leurs dents, et les lançant contre les Espagnols avec une fureur impuissante, expirer sur la place.

Les Indiens dispersés se retirèrent dans leurs forteresses naturelles, chaque famille ou troupe de voisins gagnant l'asile qu'elle croyait le plus sûr. Les Espagnols se mirent à leur poursuite; mais ils avaient beaucoup de peine à avancer au milieu des forêts épaisses et des collines escarpées et rocailleuses. Ils prirent pour guides quelques-uns de leurs prisonniers, et ils leur firent subir des tourmens inouïs pour les forcer à trahir leurs compatriotes. Ils les chassaient devant eux, les tenant avec des cordes qu'ils leur avaient attachées autour du cou, et quelques-uns de ces pauvres captifs, en passant sur le bord des précipices, s'y élançaient tout à coup la tête la première, dans l'espoir d'entraîner après eux les Espagnols. Lorsqu'enfin les vainqueurs découvraient les malheureux Indiens dans leurs retraites, ils n'épargnaient ni le sexe ni l'âge; il n'y avait pas jusqu'aux femmes enceintes, jusqu'à des mères éplorées qui tenaient leurs enfans dans leurs bras, qui ne tombassent sous les coups de ces êtres sans pitié. Les actes de cruauté qui se commirent alors de sang-froid sont trop révoltans pour qu'il soit possible de les raconter.

De là, Esquibel marcha sur la ville où résidait Cotabanama, et où ce cacique avait rassemblé des forces nombreuses pour lui résister. Il s'y rendit en droite ligne en suivant le bord de la mer, et il arriva au pied de la montagne sur laquelle elle était située. Deux routes se présentaient à lui; l'une entièrement libre et qui semblait l'inviter, toutes les broussailles ayant été coupées avec soin pour que rien n'entravât sa marche. C'était là que les Indiens avaient placé une embuscade pour surprendre les Espagnols par derrière. L'autre était presque impraticable, et était couverte de branches d'arbres jetées en travers. Esquibel était prudent et circonspect, il soupçonna le stratagème, et prit ce dernier chemin. La ville était à une lieue et demie de la mer. Pendant la première demi-lieue, les Espagnols eurent beaucoup de peine à se frayer un passage. Mais le reste de la route était libre, et ne leur offrit aucun obstacle, ce qui confirma leurs soupçons. Ils avancèrent alors avec une grande rapidité, et étant arrivés près du rivage, ils revinrent tout à coup sur leurs pas par l'autre route, se jetèrent à l'improviste sur les Indiens qui se tenaient en embuscade et en firent un grand carnage.

Alors tous les sauvages rassemblés dans les rues ou dans les maisons, se précipitèrent dans la plaine, et jetèrent de loin des flèches impuissantes; puis, s'approchant de plus en plus, ils lancèrent les pierres avec les mains, l'usage de la fronde leur étant inconnu. Au lieu de perdre courage en voyant

tomber leurs compagnons à leurs côtés, leur fureur ne semblait que s'en accroître, et ils poussaient les cris les plus frénétiques. Ce combat inégal, ou plutôt cette boucherie, dura depuis deux heures après midi jusqu'au soir. Las Casas qui en fut témoin, dit que les Indiens firent des prodiges de valeur, quoique leur inexpérience, et le manque d'armes défensives, rendissent leurs efforts inutiles. Lorsque les ténèbres commencèrent à s'épaissir, les hostilités cessèrent graduellement, et ils disparurent dans les épais buissons qui les entouraient; un profond silence succéda à leurs cris de guerre; et, pendant toute la nuit, les Espagnols restèrent maîtres du village.

CHAPITRE IV.

Fin de la guerre contre l'Higuey. — Sort de Cotabanama (1504).

Le lendemain de la bataille, aucun Indien ne se montra. Voyant que même leur grand chef Cotabanama était incapable de résister aux hommes blancs, ils avaient perdu tout courage et s'étaient enfuis dans le fond des montagnes. Les Espagnols, se séparant par petites troupes, les relancèrent comme des bêtes sauvages. Ils tenaient à s'emparer des caciques, et surtout de Cotabanama. Ils visitèrent tous les sentiers secrets qui conduisaient aux retraites sauvages où les fugitifs s'étaient cachés. Malgré l'adresse et les précautions avec lesquelles les Indiens avaient gagné leurs asiles, ayant le soin de poser le pied l'un après l'autre à la même place, de manière à ce qu'il n'y eût qu'une seule empreinte pour toute une troupe, et marchant d'un pas si léger qu'ils effleuraient à peine l'herbe, ce-

pendant les Espagnols étaient si habitués à aller à ce qu'ils appelaient la chasse des Indiens, qu'ils découvraient leurs traces au milieu de celles de mille animaux, et une feuille sèche légèrement foulée suffisaient pour les leur révéler.

Ils sentaient aussi de loin la fumée des feux que les Indiens allumaient partout où ils s'arrêtaient, et c'était par ce moyen qu'ils découvraient leurs retraites les plus cachées. Si quelquefois ils saisissaient un Indien isolé, ils l'obligeaient à force de tourmens à trahir l'asile de ses compagnons; et, lui liant les mains, ils le chassaient devant eux pour qu'il leur servît de guide. Lorsqu'ils venaient à découvrir un de ces lieux de refuge remplis de vieillards et de malades, de femmes débiles et d'enfans sans défense, ils les massacraient tous sans pitié. Ils voulaient répandre partout la terreur, pour que la tribu entière se jetât à leur merci. Ils coupaient les mains des prisonniers qu'ils faisaient, et les envoyaient les porter à leurs amis : messages sanglans, disaient-ils, qui les engageraient à se rendre. On ne saurait croire, dit Las Casas, le nombre de ceux qui eurent ainsi les mains coupées; et la plupart, ne pouvant supporter la violence de la douleur et perdant tout leur sang, tombaient épuisés et mouraient en chemin.

Les conquérans semblaient éprouver une sorte de joie à infliger des supplices nouveaux et ingénieux. Ils joignaient une horrible légèreté à leur soif de carnage. Les gibets qu'ils dressaient étaient

disposés de telle manière que les pieds des victimes touchaient à terre, ce qui prolongeait leur affreuse agonie. Ils en pendirent treize en même temps, en mémoire, dit Las Casas indigné, de notre divin Sauveur et des douze apôtres. Pendant que les malheureux étaient suspendus et qu'ils vivaient encore, ils les hachèrent à grands coups d'épée pour prouver la force de leurs bras et la bonté de leurs armes. Ils les entourèrent ensuite de paille sèche, et, y mettant le feu, ils les firent périr au milieu de souffrances inouïes.

Ces détails sont horribles, et cependant nous en omettons une foule d'autres bien plus affreux encore. Ils sont racontés par le vénérable Las Casas qui fut témoin oculaire des scènes qu'il décrit. Il était jeune alors, mais il ne les rapporte que dans sa vieillesse. « Toutes ces choses, s'écrie-t-il, et d'autres qui révoltent la nature humaine, je les ai vues, vues de mes propres yeux, et maintenant c'est à peine si j'ose les répéter, étant presque tenté de ne pas m'en croire moi-même et de supposer que c'est un rêve que j'ai fait[1].

J'aurais voulu pouvoir supprimer des détails qui déshonorent l'humanité, et qui sont une sorte de tache pour une nation brave et généreuse. Mais lorsque j'ai sous les yeux des documens les plus dignes de foi, ce serait m'éloigner de la véracité historique que de passer sous silence des faits aussi atroces, et attestés par des témoins que ne peut at-

(1) Las Casas, lib. II, cap. 27, MS.

teindre aucun soupçon d'imposture. Ils montrent jusqu'où peut aller la cruauté de l'homme, lorsqu'il est stimulé par la cupidité, par la soif de la vengeance, ou même par un zèle mal entendu pour la sainte cause de la religion. Toutes les nations ont fourni chacune à leur tour des preuves de cette déplorable vérité. Comme à Saint-Domingue, les crimes ont presque toujours été le fait d'individus plutôt que de nations. Toutefois il est du devoir d'un bon gouvernement de surveiller de près ceux à qui il délègue des pouvoirs dans des contrées lointaines et sans défense. Et c'est aussi un devoir impérieux pour l'historien de perpétuer les souvenir de ces atrocités, afin que les générations futures y trouvent une salutaire leçon.

Juan de Esquibel vit que, malgré toute sa rigueur, il lui serait impossible de soumettre la province d'Higuey tant que le cacique Cotabanama serait en liberté. Ce chef s'était retiré dans la petite île de Saona, à environ deux lieues des côtes de l'Higuey, et il s'était caché avec sa femme et ses enfans dans une vaste caverne, au milieu d'un labyrinthe de rochers et de forêts.

Une caravelle, arrivée récemment de Saint-Domingue pour apporter au camp des provisions, fut employée par Esquibel pour aller à la recherche du cacique. Il savait que Cotabanama se tenait sur ses gardes, et que des Indiens, placés sur toutes les hauteurs de l'île, surveillaient les mouvemens de la caravelle. Il s'embarqua donc pendant la nuit avec cinquante soldats, et se tenant sous les om-

bres épaisses que jetait la terre, il arriva à Saona à la pointe du jour, jeta l'ancre contre le rivage sous une pointe de rocher qui cachait le navire, et débarqua quarante hommes avant que les espions du cacique eussent le moindre soupçon. Deux de ces malheureux furent surpris et amenés à Esquibel qui ayant appris d'eux que le cacique était près de là, en poignarda un de sa main, et garda l'autre, garroté, pour qu'il leur servît de guide.

Les Espagnols se précipitèrent en avant, chacun brûlant de se signaler par la prise du cacique. Arrivés à un embranchement où il y avait deux chemins, ils prirent tous celui qui était à droite, à l'exception de Juan Lopez, soldat intrépide, et habitué à faire la guerre aux Indiens. Il suivit le sentier qu'il vit à gauche, et qui tournait au milieu de collines couvertes de broussailles si épaisses qu'il était impossible de rien voir à une demi-portée d'arc de distance. Tout à coup, dans un étroit défilé, ombragé par des rochers et des arbres touffus, il se trouva face à face avec douze guerriers indiens, armés d'arcs et de flèches, et qui s'avançaient sur une seule ligne, marchant, selon leur coutume, sur les traces les uns des autres. A la vue de Lopez, les Indiens s'imaginant qu'il était suivi d'un détachement de soldats, furent saisis d'épouvante. Ils auraient pu aisément le percer de leur flèches; mais ils avaient perdu toute présence d'esprit. Il demanda leur chef; ils répondirent qu'il était derrière eux, et se rangèrent pour le laisser passer. Lopez put alors apercevoir le cacique. Dès que

Cotabanama vit l'Espagnol, il banda son arc redoutable, et il était sur le point de lancer une de ses flèches à trois pointes, lorsque Lopez se précipita sur lui et le frappa de son épée. Les autres Indiens, frappés d'une terreur panique, avaient déjà pris la fuite. Cotabanama, effrayé de voir couler son sang, s'écria qu'il était Juan de Esquibel, espérant faire respecter sa personne en rappelant qu'il avait changé de nom avec le commandant espagnol. Pour toute réponse, Lopez le saisit d'une main par les cheveux, et de l'autre voulut lui plonger son épée dans le corps; mais le cacique détourna avec la main l'arme meurtrière, et saisissant son ennemi à brasse-corps, il le renversa sur le dos. Comme ils étaient tous deux d'une force athlétique, la lutte fut longue et violente. L'épée était sous leurs corps; mais Cotabanama, saisissant l'Espagnol à la gorge d'un poignet vigoureux, essaya de l'étrangler. Dans ce moment les autres Espagnols, attirés par le bruit, accoururent sur le lieu du combat. Ils trouvèrent leur compagnon haletant, suffoqué et presque mort, tant l'Indien gigantesque le serrait avec force. Ils le délivrèrent, saisirent le cacique, le garrottèrent et le conduisirent dans un village des environs. Ils découvrirent sa caverne secrète, mais sa femme et ses enfans avaient appris par les Indiens fugitifs que le malheureux prince était prisonnier, et ils s'étaient réfugiés dans une autre partie de l'île. On trouva dans la caverne une chaîne qui avait servie à un certain nombre de captifs Indiens qui,

étant parvenus à la briser, s'étaient jetés sur les trois Espagnols qui les gardaient, les avaient massacrés et s'étaient enfuis dans cette île. Auprès de la chaîne étaient les épées de ces Espagnols, qu'ils avaient apportées à leur cacique comme des trophées de leurs exploits. Cette même chaîne fut mise aux mains du malheureux Cotabanama.

Les Espagnols se préparèrent à exécuter le cacique sur la place, au centre du village abandonné. Dans ce dessein, ils élevèrent une pyramide de morceaux de bois placés en travers les uns des autres, en forme de gril, et c'était là qu'il devait être lentement consumé par les flammes. Toutefois, après une plus mûre délibération, ils crurent devoir renoncer au plaisir qu'ils se promettaient de cet horrible sacrifice. Peut-être pensèrent-ils que le cacique était un personnage trop important pour être exécuté ainsi obscurément. Ils lui accordèrent donc un répit momentané, et le transportant à bord de la caravelle, ils l'envoyèrent à Saint-Domingue, chargé de chaînes pesantes. Ovando le vit en son pouvoir et hors d'état de lui donner aucun ombrage ; mais il n'eut pas la magnanimité de pardonner à un ennemi tombé, dont le seul crime était d'avoir voulu défendre ses sujets et son territoire légitime. Il ordonna qu'il fût pendu publiquement et avec ignominie comme un vil malfaiteur [1]. Ainsi périt le cacique Cotabanama, le dernier des cinq princes souverains d'Haïti. Sa mort fut suivie de

(1) Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 18.

l'entier asservissement de son peuple, et ce fut le dernier effort des naturels contre leurs oppresseurs. L'île était presque dépeuplée, et ce qui restait de ses habitans primitifs se soumit dans un morne désespoir à son affreuse destinée.

Tel était le système odieux qui avait été suivi, pendant l'absence de l'amiral, par le gouverneur Ovando, cet homme dont on vantait tant la prudence et la modération, envoyé pour réformer les abus et surtout pour faire droit aux plaintes des naturels. L'administration de Colomb avait pu paraître extrêmement dure aux Indiens, habitués à une entière et sauvage indépendance; mais elle n'était ni cruelle ni sanguinaire. Il ne répandait pas le sang à plaisir ou pour satisfaire un vain désir de vengeance; tous ses efforts tendaient à civiliser les Indiens, à en faire des sujets utiles à la couronne, et non pas à les opprimer, à les persécuter, à les détruire. Lorsqu'il vit qu'ils avaient disparu presque tous de la surface de l'île pendant la suspension de son autorité, il ne put contenir un noble élan d'indignation. Dans une lettre adressée au roi après son retour en Espagne, il s'exprime ainsi à ce sujet : « Les Indiens d'Hispaniola étaient et sont encore la véritable richesse de l'île; car ce sont eux qui cultivent la terre et apprêtent le pain pour les chrétiens, qui creusent les mines d'or et qui supportent toutes les fatigues, travaillant tout à la fois et comme des hommes et comme des bêtes de somme. J'apprends que depuis que j'ai quitté l'île il est mort les cinq sixièmes des naturels, tous

par suite de traitemens barbares ou d'une froide inhumanité ; les uns par l'épée, d'autres sous les coups, un grand nombre de faim; la plus grande partie ont péri dans les montagnes et les cavernes où ils s'étaient enfuis, faute de pouvoir supporter les travaux qui leur étaient imposés. » Quant à lui, ajoutait-il, quoiqu'il eût envoyé beaucoup d'Indiens en Espagne pour qu'ils y fussent vendus, c'était toujours dans l'intention qu'ils fussent instruits des vérités de la religion catholique, qu'ils apprissent les arts et les usages de l'Europe, et qu'ils retournassent ensuite dans leur île pour aider à civiliser leurs compatriotes.

Le court aperçu qui a été donné de la politique d'Ovando, sur plusieurs points qui exposèrent Colomb à de vifs reproches, peut mettre le lecteur à même d'apprécier plus justement la conduite de ce dernier. Il ne faut pas le juger d'après les principes du bien et du mal établis dans un siècle plus éclairé que le sien. Nous ne devons pas l'isoler de l'époque où il vécut. C'est en comparant sa conduite avec celle d'hommes de son temps, dont on vantait le mérite et le talent, et qui se trouvèrent placés dans la même position et chargés de réparer ses fautes, que nous pourrons mieux distinguer, s'il était possible, dans les circonstances particulières où il se trouva, d'administrer avec plus de sagesse, de modération et de prudence.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



